

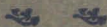
NOUVEAU COURS GRADUÉ DE LECTURE ET DE FRANÇAIS



LA
LECTURE COURANTE
= ET LE FRANÇAIS =
au Cours élémentaire 2^{me} degré



A. SOUCHÉ
Inspecteur de l'Enseignement primaire



==== PARIS ====
FERNAND NATHAN, ÉDITEUR
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, VI^e
==== Tous droits réservés ====

LA

*Spine Louis Jouve
avril 1937 -*

LECTURE COURANTE ET LE FRANÇAIS

au Cours élémentaire 2^e degré

Les secondes lectures
courantes

Belles pages françaises.
Récits et contes merveilleux.

L'apprentissage de la
langue maternelle

Observation, élocution, vocabulaire.
La phrase; la rédaction simple.

A. SOUCHÉ

Inspecteur de l'Enseignement primaire.

TRENTE-DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE (VI^e)

Tous droits réservés

1935

A. SOUCHÉ

NOUVEAU COURS GRADUÉ DE LECTURE
ET DE FRANÇAIS

Les premières lectures, la lecture courante, la lecture expressive, la lecture littéraire.

Le Français par l'observation directe et par l'étude des textes; le vocabulaire; l'art de la phrase; le paragraphe; la composition française.

1^{er} Volume. — La Lecture et le Français des Petits (classe enfantine et cours préparatoire).

La Lecture chez les commençants: textes simples et vivants; contes merveilleux.

L'apprentissage de la langue maternelle (élocution, jeux d'action et de langage).

Le livre du Maître correspondant.

2^e Volume. — La Lecture courante et le Français au cours élémentaire 1^{er} degré.

La lecture courante: belles pages françaises, récits et contes merveilleux.

L'apprentissage de la phrase simple.

Le livre du Maître correspondant.

3^e Volume. — La Lecture courante et le Français au cours élémentaire 2^e degré.

Les secondes lectures courantes: belles pages françaises, récits et contes merveilleux.

L'apprentissage de la phrase; la rédaction simple.

Le livre du Maître correspondant.

4^e Volume. — La Lecture expressive et le Français au cours moyen 1^{er} degré.

Cours moyen 1^{er} degré des écoles à plusieurs classes, et 1^{re} division des écoles à classe unique.

La lecture expressive: textes vivants empruntés aux meilleurs auteurs.

La construction de la phrase; la rédaction (le paragraphe).

Le livre du Maître correspondant.

5^e Volume. — La Lecture littéraire et le Français au C.E.P.

La lecture littéraire; textes préparant l'éveil du sens littéraire.

L'art de la phrase; le paragraphe; la composition française.

Le livre du Maître correspondant.

M. Louis Gouge
 11/1/22

I. La lecture courante.

Ainsi que dans l'ouvrage qui précède (Cours élémentaire 1^{er} degré), nous avons choisi *chez nos bons auteurs des pages simples et attrayantes* où dominant l'action et la vie. — Nous avons choisi *des contes merveilleux et de ravissantes histoires* : Ulysse, le Roman de Renard, Cendrillon, les Aventures de Pinokio, le Voyage du petit Nils Holgersson, la Baleine et son Gosier (Kipling), Croc-Blanc le jeune Louveteau gris, etc., etc.

C'est dans la joie que l'enfant fera l'apprentissage de la lecture courante, intelligente et déjà expressive.

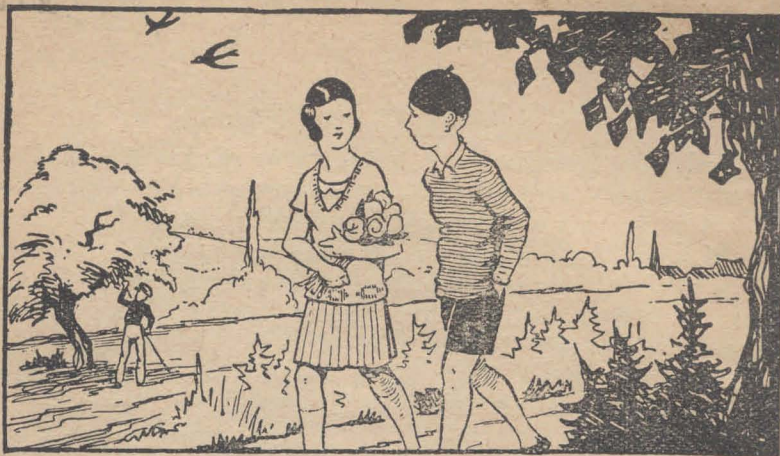
II. Les exercices d'observation, d'élocution et de vocabulaire.

Les leçons de lecture et les divers exercices de la classe : exercices d'observation et leçons de choses, vocabulaire et élocution, jeux d'action et de langage, dessin et travaux manuels, — jusqu'alors éparpillés et fragmentés, sont groupés et coordonnés autour d'un même centre d'intérêt.

III. L'apprentissage de la phrase.

L'apprentissage de la phrase, qui se poursuit d'ailleurs durant toute la scolarité, est commencé au cours préparatoire sous la forme orale. *A la fois oral et écrit, l'enseignement de la phrase est le centre de l'enseignement du français au cours élémentaire. Au cours élémentaire 2^e degré, la phrase devient plus souple, plus ample, plus variée; les exercices, gradués, s'acheminent vers la rédaction du paragraphe.*

Ces exercices se continuent dans les deux ouvrages qui suivent : *Cours moyen 1^{er} degré; Certificat d'études primaires* : formation de la pensée et du langage par l'observation directe et par l'étude des textes; art de la phrase; construction du paragraphe; composition française.



**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : *Les fruits de l'automne. Les feuilles mortes.* (Dessin, frise, découpage, modelage.)

3. Observer, mimer et traduire : Les attitudes et les mouvements du *vendangeur*, du *gauler*, du *laboureur*, du *semneur*, du *chasseur*.

4. Verbes à étudier : *frissonner, glisser, tournoyer, gazouiller, secouer*, etc. ; les employer dans de petites phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

1. Octobre aux champs

1. Voici l'automne.

Jacques et Pierrette se promènent à travers champs; ils admirent les feuillages dorés qui frissonnent au souffle léger du vent. Parfois une feuille se détache, glisse dans l'air et tombe doucement sur le chemin.

2. Par centaines, les hirondelles tournoient près du village, puis elles se posent sur les fils télégraphiques en longues lignes noires qui gazouillent.

« Demain elles nous quitteront pour les pays

ensoleillés, remarque Pierrette. Bon voyage, petites amies ! »

3. Sur le coteau, les vendangeurs coupent les grappes pesantes. Plus loin un gauleur secoue les branches chargées de fruits, et les pommes vermeilles s'abattent lourdement sur le gazon.

4. Voici le vent qui fraîchit et la nuit qui vient : c'est l'heure du retour. Jacques et Pierrette se hâtent vers la maison. A travers la vitre la lampe luit; dans la cheminée pétille un bon feu de sarments.

Exercices

Vocabulaire : Relever dans le texte les actions faites par la feuille, par l'hirondelle, par les vendangeurs. (La feuille frissonne ; elle se détache...)

Dictée préparée : Octobre aux champs, n° 4.

Conjugaison : Mettre le n° 4 à l'imparfait, puis au futur simple.

La phrase simple : 1. En octobre : ce que font les travailleurs et les oiseaux... Ajouter aux verbes les compléments qui précisent l'action (quoi ? quand ? où ? comment ?)

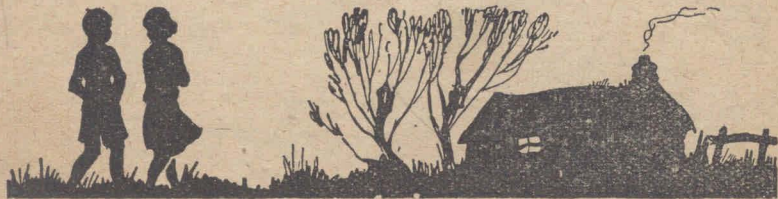
1. Le vendangeur coupe (quoi ? avec quoi ?) 2. Le laboureur retourne (quoi ? comment ?) 3. Il sème (quoi ? où ?) 4. Le chasseur parcourt (quoi ? avec qui ?) 5. Les hirondelles se rassemblent (où ? pourquoi ?). 6. Les corbeaux croassent (où ? quand ?)

Exemple : Avec son sécateur, le vendangeur coupe les grappes dorées.

2. Etude des verbes frissonner, glisser, tournoyer, gazouiller, secouer. Employer chacun d'eux dans une phrase.

Exemple : A chaque coup de vent, les feuilles mortes tournoient dans le chemin.

Petite rédaction : Octobre aux champs. 1. Les feuilles (comment sont-elles ? que font-elles ?) ; 2. Les hirondelles ; 3. Les vendangeurs ; 4. Les gauleurs ; 5. Voici le soir.



2. La Cueillette des Raisins

1. Nous arrivâmes à l'époque des vendanges qui sont en Touraine de véritables fêtes. Le soleil, moins chaud que durant la moisson, permet de demeurer aux champs sans avoir ni le hâle¹ ni la fatigue. Il est plus facile de cueillir les grappes que de scier² les blés.

2. Jamais les enfants, Jacques et Madeleine, n'avaient été en vendange; j'étais comme eux; leur mère avait promis de nous accompagner. Il était convenu qu'on ne mangerait pas trop de raisins. Manger dans les vignes le gros co de Touraine paraissait chose si délicieuse que l'on dédaignait³ les plus beaux fruits sur la table.

3. Nous allâmes par le plus beau temps vers les vignes. Comme nous nous disputions à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier! C'étaient des allées et venues des ceps à la mère; il ne se cueillait pas une grappe sans qu'on la lui montrât... Je contemplai la troupe des vendangeurs, la charrette pleine de tonneaux, les hommes chargés de hottes; puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange...

4. A quelques jours de là, nous eûmes la récolte des marrons et celle des noix. Aller gauler les marronniers, entendre tomber les fruits sur le velours

mat et sec⁴ des terrains : ce fut une scène charmante.

D'après H. DE BALZAC. (*Le Lys dans la Vallée.*)

Les mots : 1. *Le hâle* : l'air chaud et sec qui brunit la peau. 2. *Scier les blés* : les moissonner avec l'ancienne faucille à dents. 3. *Dédaigner* : traiter avec *dédain*, négliger comme *indigne* de soi. 4. *Le velours mat et sec* : Pourquoi les terrains sont-ils comparés à du *velours*? (*mat* : qui résonne peu, qui est sourd).

Les idées : 1. Pourquoi les vendanges sont-elles moins pénibles que la moisson? 2. Pourquoi la cueillette des raisins était-elle une joie pour cette troupe d'enfants? 3. Relevez les traits qui peignent cette joie. 4. Quelles autres récoltes joyeuses vinrent ensuite?

Exercices

La phrase simple : Je me mis à cueillir...

Je me mis à cueillir des grappes, puis à remplir mon panier et à le vider dans le tonneau.

L'action de cueillir est suivie de deux autres actions : remplir et vider.

Construire quatre phrases sur ce modèle, en faisant suivre le verbe cueillir d'une ou deux actions : cueillir des raisins, des cerises, des prunes, des roses, des petits pois, etc...

Exemple : Maman se mit à cueillir des prunes dorées, puis à enlever les noyaux. Ou : maman cueille des prunes, puis elle enlève les noyaux et prépare les confitures.

Petite rédaction : Les vendangeurs.

1. Les vendangeurs coupent... 2. Ils emplissent... 3. Ils transportent... 4. Ils écrasent... 5. Le vin nouveau.



3. La première classe

1. Un jour, après-midi de l'année 1848, ma grand'mère m'appela, et, me prenant par la main, me dit : « Veux-tu venir avec moi faire une commission? »

2. Je voulus bien. Après une centaine de pas, ma grand'mère s'arrêta devant une maison que je connaissais, mais où je n'étais jamais entré; sa main serra la mienne qu'elle sentait vouloir s'échapper : « Nous allons crier bonjour à Mademoiselle Adèle en passant », me dit-elle. Je fis un effort pour me dégager; la main de ma grand'mère serra davantage et m'entraîna jusqu'au seuil¹.

3. Nous entrâmes : Mademoiselle Adèle, la fille du maître d'école, leva les bras en l'air et cria : « Te voilà ! Te voilà ! » Elle me prit par la main, ouvrit une porte et me poussa doucement de l'autre côté. J'étais dans l'école.

4. Le maître vint au-devant de moi; il me prit par la main, — tout le monde me prenait par la main ce jour-là, — et me conduisit près de sa table, l'unique² table de l'école. Pendant cette première classe, je regardai travailler les autres.

Ernest LAVISSE (*Souvenirs*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Seuil* : pierre placée au bas de l'ouverture d'une porte. 2. *L'unique table* : (rapprocher *un*), la seule. Les écoliers, assis sur le banc, écrivaient alors sur leurs genoux.

Les idées : 1. Comment la grand'mère s'y prit-elle pour conduire à l'école le petit enfant ? 2. Pourquoi essaie-t-il de retirer sa main ? 3. Où Mademoiselle Adèle le conduit-elle ? et le maître ? 4. « Tout le monde me prenait par la main ce jour-là » : pourquoi ?

No. 10000 1000



(Уиче Бтань.)

J -A. MEUNIER. — LA RONDE.

Les fillettes dansent en rond, joyeusement, dans la prairie parsemée de fleurs...
et comme

*Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse...*

4. Les aventures de Pinokio (Conte)

I

1. Pinokio est un pantin¹ de bois qu'une Fée vient d'adopter, à la condition qu'il devienne obéissant et travailleur.

La Fée l'envoie à l'école. Les enfants commencent par se moquer de lui, mais Pinokio sait se défendre, et bien vite il gagne leur estime.

2. Le maître lui-même se louait de Pinokio, car il le voyait attentif, studieux², intelligent. Le pantin arrivait toujours le premier et s'en allait toujours le dernier. Son seul défaut était d'avoir trop de camarades, car, parmi eux, il y avait beaucoup de méchants garçons dont on connaissait la paresse.

La bonne Fée lui disait souvent :

— Fais attention, Pinokio, certains de tes camarades finiront tôt ou tard par te faire perdre l'amour du travail, et peut-être même par t'attirer de gros ennuis.

3. Or, il arriva qu'un beau jour, en allant à l'école, il rencontra un certain nombre de ses compagnons habituels qui venaient au-devant de lui.

Ils lui dirent :

— Sais-tu la grande nouvelle ?

— Non.

— On a vu sur le rivage un requin gros comme

une montagne, et nous allons sur la plage pour le voir. Viens-tu avec nous ?

— Non, je veux aller à l'école.

— A l'école ! mais nous irons demain. Qu'importe une leçon de plus ou de moins ?

4. — Combien faut-il de temps pour aller à la mer ? demanda le pantin.

— Dans une heure nous serons certainement de retour.

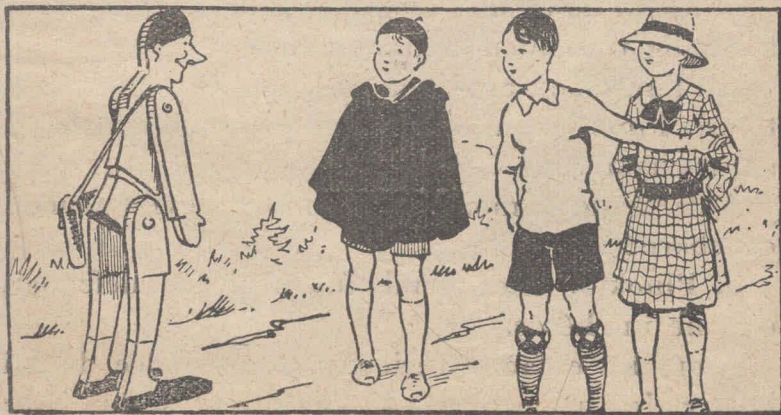
— Eh bien ! j'y vais. A qui courra le plus vite, cria Pinokio en s'élançant.

Et la troupe des drôles se mit à galoper à travers champs, le pantin en tête.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Pantin* : figure de bois ou de carton dont on fait mouvoir les membres à l'aide d'un fil. 2. *Studieux* : qui aime l'étude.

Les idées : 1. Qu'était-ce que Pinokio ? 2. C'était un bon écolier : n'avait-il pas cependant un défaut ? 3. Que lui racontèrent un jour ses camarades ? 4. Où la troupe courut-elle ? Pinokio n'eût-il pas dû se défier des paroles de ses camarades ?



5. Les aventures de Pinokio *(suite)*

II

1. Lorsqu'il fut arrivé sur le rivage, Pinokio jeta un rapide regard sur la mer, mais il ne vit pas de requin.

La mer était lisse comme un miroir.

— Où est le requin? demanda-t-il à ses compagnons.

— Il sera allé déjeuner, dit en riant l'un d'entre eux.

— Il se sera mis au lit pour faire un petit somme, dit un autre en riant plus fort encore.

2. En entendant ces rires, Pinokio comprit que ses compagnons s'étaient moqués de lui.

— Quel plaisir avez-vous trouvé à me raconter l'histoire du requin? demanda-t-il en colère.

— Celui de te faire manquer l'école. Tu n'as pas honte de travailler comme tu fais?

Et l'un d'eux appliqua un coup de poing sur la tête de Pinokio, qui, comme on pense bien, riposta¹ sur-le-champ.

A partir de ce moment, le combat devint général et acharné².

3. Pinokio, bien qu'il fût seul, se défendait comme un héros.

Alors les enfants, furieux, eurent l'idée de lui lancer des projectiles³. Ils se mirent à lui jeter

leurs livres d'école : alphabets, grammaires, histoires, géographies, si bien que l'un d'eux atteignit à la tête Pinokio, qui tomba.

Les garnements se précipitèrent sur le pantin, et, le dépouillant de ses vêtements, l'habillèrent d'un vieux sac. Puis ils se sauvèrent.

4. Dans cette tenue sommaire⁴, Pinokio marcha vers le village. Mais il était inquiet de la réception que lui réservait la Fée.

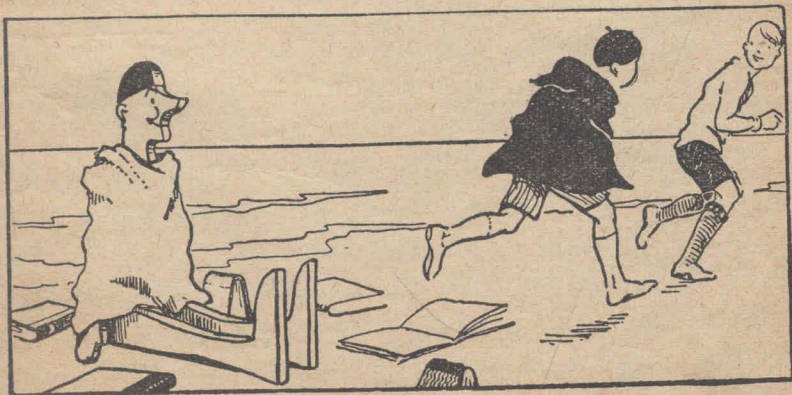
Lorsqu'il arriva devant sa porte, il prit en tremblant le battant de fer et frappa un tout petit coup.

Il attendit longtemps.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Riposter* : répondre vivement. 2. *Acharné* : proprement, qui s'attaque furieusement à la *chair* d'une proie; très animé. 3. *Projectile* : corps lancé en avant, ici à l'aide des mains. 4. *Une tenue sommaire* : des habits incomplets, insuffisants.

Les idées : 1. Où était le requin ? Que pensez-vous du méchant tour joué par les camarades ? Pinokio n'a-t-il pas été trop naïf et trop crédule ? 2. Que répondirent les camarades et que se passa-t-il ? 3. Comment Pinokio se défendit-il ? Pourquoi fut-il battu ? 4. Comment s'en retourna-t-il à sa maison, et que fit-il ?



6. Les aventures de Pinokio (fin)

III

1. Au bout d'une demi-heure, une fenêtre du quatrième étage s'ouvrit, et Pinokio vit apparaître une grosse Limace. Elle lui dit :

— Qui es-tu? — C'est moi. — Qui moi? — Pinokio, le pantin qui habite dans la maison avec la Fée. — J'ai compris, dit la Limace. Attends un instant, je descends t'ouvrir.

— Dépêchez-vous, de grâce, car je meurs de froid. — Mon garçon, je suis une Limace, et les Limaces ne sont jamais pressées.

2. Deux heures s'écoulèrent et la porte ne s'ouvrait pas. Alors, Pinokio, tremblant de froid, frappa une seconde fois. Il frappa plus fort.

Une fenêtre du troisième étage s'ouvrit, et la Limace apparut. — Ma belle Limace, cria Pinokio, dépêchez-vous, par charité.

— Mon enfant, lui répondit l'animal, je suis une Limace, et les Limaces ne sont jamais pressées.

La fenêtre se referma.

3. Peu de temps après, mnuit sonna, puis une heure, et la porte était toujours close. Épuisé et transi¹, Pinokio s'évanouit. Le matin, au lever du jour, la porte s'ouvrit enfin. Cette brave Limace n'avait mis que neuf heures à descendre du quatrième étage à la porte de la rue. En entendant

ouvrir la porte, Pinokio revint à lui, et trouva la Fée à ses côtés.

— Pour cette fois je te pardonne, dit-elle, mais gare à toi si tu fais encore des tiennes !

4. Pinokio jura que, désormais, il se conduirait toujours bien. Et il tint parole pendant tout le reste de l'année.

Sa conduite fut jugée si satisfaisante que la Fée, tout heureuse, lui dit : — Pinokio, ton grand désir sera exaucé² : tu cesseras d'être un pantin de bois pour devenir un bon petit garçon.

5. La joie de Pinokio, à cette nouvelle, ne peut être décrite. Tous ses amis de l'école devaient être invités pour le lendemain à un goûter, en l'honneur du grand événement.

Cette journée s'annonçait très belle et très joyeuse, mais...

Il y a toujours un « mais » qui gâte tout !

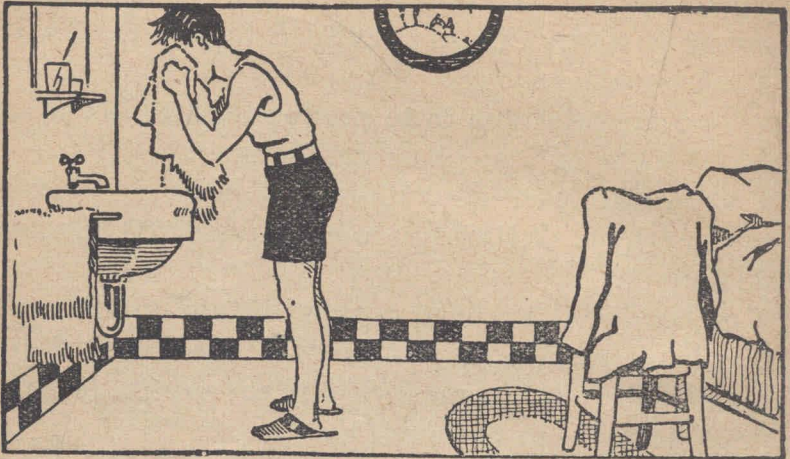
D'après C. COLLODI (*Les Aventures de Pinokio*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Transi* : pénétré et engourdi par le froid. 2. *Exaucé* : satisfait ; ce qui était demandé est accordé.

Les idées : 1. Qui devait descendre lui ouvrir la porte ? 2. Pourquoi lui fallut-il attendre très longtemps ? 3. A quelle heure enfin la porte s'ouvrit-elle ? Que lui dit la Fée ? 4. Comment Pinokio tint-il sa promesse ? Que lui annonça alors la Fée ? 5. Comment le grand événement va-t-il être fêté ?

(suite page 22).





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Leçons de choses : le savon ; l'eau ; la brosse.
3. Je fais ma toilette : actions à détailler et à mimer.
4. La laveuse au travail : détailler et expliquer à mesure :
(je savonne, je frotte, je tords, je rince, j'étends). *Piquage et frise.*

**Vocabulaire
et Lecture**

7. La toilette du matin

1. Sept heures : un pâle rayon de soleil pénètre à travers les persiennes. Pierre dort paisiblement dans sa petite chambre.

2. Drelin, drelin, drelin ! c'est le réveille-matin qui l'appelle.

Debout ! debout ! debout ! répète la sonnerie.

L'enfant ouvre les yeux, et, tout de suite, il saute hors du lit.

3. C'est un vaillant petit homme qui ne redoute point l'eau froide.

Le voilà qui se lave à grande eau le visage, le

cou, les oreilles et les mains ; il s'essuie vivement avec la serviette en frottant bien fort.

4. Avec une brosse fine, il fait la toilette de ses dents. Puis il démêle et peigne ses cheveux, brosse ses habits, lace ses chaussures.

5. Le voilà prêt. Il descend bien vite.

« Bonjour, maman ! » s'écrie-t-il.

Il déjeune, prépare son sac, puis, par la rue du village, il se dirige vers l'école.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte la suite des actions accomplies par petit Pierre : il dort, il ouvre les yeux, il saute du lit, etc...

Dictée préparée : La toilette du matin, nos 4 et 5.

Conjugaison : La dernière phrase, à toutes les personnes du présent : je déjeune...

La phrase simple : 1. La table de toilette. Sur ce modèle, dire en une phrase l'emploi du savon, de la serviette, de la brosse à dents, du peigne, de la brosse à chaussures, du balloir de la laveuse :

C'est à l'eau froide que je me lave le visage et les mains.

2. Drelin, drelin ! C'est le réveille-matin qui m'appelle.

Sur ce modèle, expliquez les bruits et les cris suivants : cocorico... clic ! clac !... coin, coin... ding, dong !... toc, toc !... tic, tac ... pan, pan ! (cinq phrases).

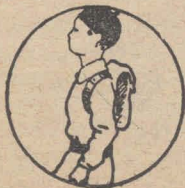
Exemple : Fiutt ! C'est le train qui siffle et qui entre en gare.

Petite rédaction : 1. Ma toilette du matin.

1. Sept heures : je me lève ; 2. Je me lave... ; 3. Je me peigne... ; 4. Je brosse... ; 5. Me voilà prêt...

2. La laveuse.

1. Elle gagne le lavoir (sa brouette, son linge) ; 2. Elle s'installe (où ? comment ?) 3. Elle savonne... frotte... tord (quoi ? comment ?) ; 4. Elle étend (quoi ? où ? pourquoi ?)



8. La Laveuse

1. Le sol, autour d'elle, était jonché¹ de paille que les laveuses avaient laissé tomber de leurs hottes. Des hochequeues² sautillaient sur les galets³.

Son voisin, Pierre le pêcheur, qui longeait la berge, s'approcha à pas de loup. Le sol de gravier ne cria point sous ses espadrilles.

2. Agenouillée dans la caisse de bois blanc qui lui montait jusqu'au ventre, elle se penchait dans le courant pour y plonger son linge. Pierre lui mit les mains sur les yeux par un jeu d'enfant, et lui demanda : « Devinez qui c'est ! »

3. Ayant reconnu sa voix, elle dit : « Pierre le pêcheur... Allons, vous me faites perdre mon temps. »

Pan, pan ! Le battoir retombait sur le linge mouillé, le martelant avec un bruit mou.

4. De temps à autre, un poisson, attiré par l'eau savonneuse, rasant de son ventre le gravier plat, montrait hors de la nappe sa nageoire d'un rouge vif.

D'après Emile MOSELLY (*Terres Lorraines*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Joncher* : couvrir de *joncs*, ou de débris végétaux. 2. *Hochequeues* : ou bergeronnettes, oiseaux qui remuent la queue en marchant. 3. *Galets* : cailloux polis et aplatis que l'on trouve au bord de la mer ou dans le lit des rivières (rapprochez *galette*).

Les idées : 1. Représentez-vous *le lavoir* au bord de la rivière. 2. Étudiez *les mouvements de la laveuse et ses attitudes*. 3. *Une petite scène à jouer* : Pierre le pêcheur et Thérèse. 4. *Voyez le poisson qui rase... et montre...*

9. La Baignoire de Poum

1. Poum doit prendre un bain à quatre heures. Comme on est en été, l'eau tiédist, au soleil du jardin, dans la baignoire. Poum vient de temps en temps tâter l'eau et s'assurer qu'elle chauffe...

2. Il a déjà apporté un bateau en papier, qui flotte, et deux coquilles de noix. Tout cela danse d'un air de gaîté folle et semble dire : « On est joliment bien là-dedans. »

3. Poum enfonce son bras. L'eau est à point.

Que se passe-t-il en lui? Il s'assure d'un regard qu'on ne le voit pas, et il enjambe tout habillé la baignoire, et se vautre¹ jusqu'au cou dans l'eau alléchante². Là il éprouve la joie délicieuse de sentir ses souliers, sa veste et son pantalon se gonfler d'eau, faire poche, et lâcher des bulles quand il appuie dessus.

4. Cependant on l'appelle pour le bain, toute la maison le cherche, on passe dix fois à côté de lui. C'est grand-père qui, à la fin, le découvre, et s'ébahit³, les bras en l'air et la bouche en U.

D'après P. et V. MARGUERITTE (*Poum*, Plon, éditeur)

Les mots : 1. *Se vautrer* : se rouler sur le sol; et ici ? 2. *Alléchant* : délicieux, qui attire. 3. *S'ébahir* (de *bah*!) : s'étonner fortement.

Les idées : Une petite scène fort amusante. Vous remarquerez comment Poum en arrive à enjambe tout habillé la baignoire : 1. D'abord il s'assure que l'eau tiédist. 2. Les petits bateaux dansent et semblent l'appeler. 3. L'eau est à point : il enjambe... se vautre... une joie délicieuse. 4. Voyez le grand-père (mimez son attitude).

10. Colin-Maillard

1. A la porte, je rencontrai Paulette et Anne-Marie qui jouaient à colin-maillard. Paulette avait une robe rose, Anne-Marie une robe bleue et un bandeau sur les yeux. L'une riait, l'autre bâillait, toutes deux montraient leurs dents charmantes.

2. Posant à peine la pointe du pied, je glissai sur le pavé; mais Anne-Marie m'entendit et marcha vers moi. Hésitante, les jambes molles, les bras tâtant le vide avec leurs menottes tremblantes, elle me prenait pour son amie et tâchait de m'atteindre. Paulette s'était cachée et riait encore dans le lierre.

3. Amusé, j'essayai de pirouetter¹ avant de me laisser saisir, et je trébuchai² tout à coup. Au bruit, Anne-Marie releva vivement son bandeau : étonnée d'abord, elle me considéra avec un peu de moquerie; puis elle me dit : — Monsieur, je vous ai attrapé, voulez-vous le bandeau?

4. J'offris humblement³ les yeux. Elle se sauva rejoindre Paulette, s'enchantant de son rire.

Albert THIERRY (*L'homme en proie aux enfants*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Pirouetter* : tourner sur soi-même sur le bout d'un pied. 2. *Trébucher* : faire un faux pas, perdre l'équilibre. 3. *J'offris humblement...* : l'auteur semble prendre l'attitude d'un jeune enfant qui vient d'être attrapé et qui accepte à son tour le bandeau.

Les idées : *Scène charmante que vous prendrez plaisir à dessiner et à « jouer »* : le jeu des deux fillettes, l'arrivée de l'auteur, les mouvements d'Anne-Marie, ses paroles un peu ironiques, son rire...

Petite rédaction : *Nous jouons à colin-maillard.*

1. Nous jouons (*quand? où?*); 2. C'est Jean qui est colin-maillard... (*son bandeau*); 3. Il va... étend les bras... tête; 4. Touché...



(Cliche Braun.)

A. AUBLET. — CACHE-CACHE (Salon).

Autour de la grosse colonne, les deux fillettes jouent à cache-cache.
Elles rient, montrant leur frais visage et leurs dents charmantes.

11. Les dernières aventures de Pinokio (Conte)

I

1. Pinokio a été victime à nouveau de nombreuses mésaventures. Mais il s'est corrigé de ses défauts, et le voilà devenu un gentil pantin qui soigne avec dévouement son vieux père Gueppette.

« Où trouverai-je du lait pour mon pauvre papa ? demande-t-il.

— A trois pas d'ici, tu trouveras le jardinier Jeannot qui a des vaches. Il te donnera le lait que tu désires. »

2. Pinokio courut chez le jardinier, mais celui-ci lui dit : — Pour combien veux-tu de lait ?

— J'en veux un plein verre.

— Un verre de lait coûte un sou. Commence d'abord par me donner ton sou.

— Je n'ai même pas un centime, répondit Pinokio tout triste.

— Tant pis, mon pauvre pantin, répliqua le jardinier ; si tu n'as pas même un centime, je n'ai pas même un doigt de lait à te donner.

— Hélas ! gémit Pinokio.

Et il se disposait à repartir.

3. — Attends un peu, dit alors Jeannot. Nous pouvons peut-être nous arranger. Te mettrais-tu à tourner la manivelle¹ du puits ?

— Je vais essayer.

— Eh bien ! tire-moi cent seaux d'eau, et en échange je te donnerai un verre de lait.

Alors Jeannot conduisit le pantin dans le potager et lui apprit à tourner la manivelle.

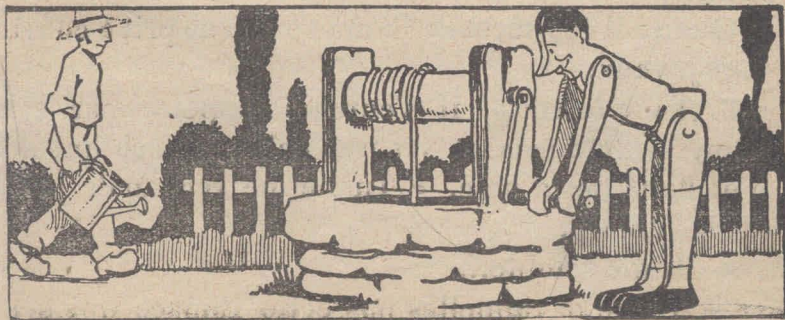
4. Pinokio se mit aussitôt au travail, mais, avant d'avoir tiré cent seaux d'eau, il fut inondé de sueur² de la tête aux pieds. Il n'avait jamais ressenti une telle fatigue. Pourtant, il vint à bout de sa tâche et put porter à son père un bon verre de lait.

A partir de ce jour, il continua, pendant plus de cinq mois, à se lever chaque matin avant l'aube³, pour aller tourner la manivelle et gagner ainsi le verre de lait nécessaire à la santé de son papa.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Manivelle* : pièce de bois ou de fer servant à tourner à la main une roue. 2. *Inondé de sueur* : mouillé, trempé par la sueur (*inondation* : débordement d'eau, *d'onde*). 3. *Aube* : la première lueur blanche, le matin.

Les idées : 1. Quel trait nous prouve que Pinokio est devenu un gentil pantin ? 2. Que lui dit le jardinier ? 3. A quelle condition Jeannot consent-il à lui donner du lait ? 4. Quel travail Pinokio fournit-il chaque jour pour gagner le lait de son vieux père ?



12. Les dernières aventures de Pinokio *(suite)*

II

1. Puis, trouvant ce travail insuffisant, il apprit à fabriquer des corbeilles et des paniers de jonc. Avec l'argent qu'il gagnait, il subvenait à toutes les dépenses journalières.

A la veillée, il apprenait à lire et à écrire.

Il avait acheté, au village voisin, un gros livre, et c'est dans ce livre qu'il s'exerçait à la lecture.

Pour écrire, il se servait d'un fétu¹ de paille taillé comme une plume, et, comme il ne possédait ni encre, ni encrier, il remplit une petite fiole de jus de mûres et de jus de cerises.

2. A force d'application, il avait réussi à économiser quarante sous pour s'acheter un petit habit neuf.

Un matin, il dit à son père : « Je vais au marché pour m'acheter un paletot, un béret et une paire de souliers. »

Quand il fut sorti de la maison, il se prit à courir tout joyeux.

3. Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom, se retourna et vit une belle Limace qui débouchait² de la haie. « Tu ne me reconnais pas ? dit la Limace.

— Il me semble...

— Tu ne te rappelles pas cette Limace qui ser-

vait de domestique à la Fée aux cheveux bleus ? Tu ne te rappelles pas le jour où je descendis t'ouvrir la porte ?

— Si, si, dit Pinokio. Mais réponds-moi vite, ma belle Limace : Qu'est devenue ma bonne Fée ?

4. — Mon pauvre Pinokio, répondit la Limace, la pauvre Fée est étendue sur un lit d'hôpital.

— A l'hôpital ?

— Hélas ! elle est tombée gravement malade, et n'a même pas de quoi s'acheter un morceau de pain.

— Vraiment ? Oh ! quel chagrin tu me causes ! Heureusement j'ai quarante sous. Prends-les, Limace, et va vite les porter à ma bonne Fée.

— Et ton habit neuf ?

5. — Que m'importe l'habit neuf ! Va, Limace, et dépêche-toi ! Reviens-ici dans deux jours, j'espère pouvoir te donner encore quelques sous. Jusqu'ici j'ai travaillé pour secourir mon papa. A partir d'aujourd'hui je travaillerai cinq heures de plus pour secourir aussi ma bonne maman. Adieu, Limace, je t'attendrai dans deux jours. » (A suivre.)

Les mots : 1. *Fétu* : brin de paille. 2. *Déboucher* : sortir d'un endroit resserré que l'on compare à une bouche.

Les idées : 1. Comment s'y prit Pinokio pour apprendre à lire et à écrire ? 2. Comment désirait-il employer ses économies ? 3. Quelle rencontre fit-il en route ? 4. Que lui apprit la Limace ? 5. Comment Pinokio prouva-t-il encore une fois qu'il avait bon cœur ?



13. Les dernières aventures de Pinokio *(fin)*

III

1. Ce soir-là, Pinokio veilla jusqu'après minuit, et au lieu de faire huit corbeilles de jonc, il en fit seize. Puis il alla se coucher et s'endormit.

2. A huit heures, le lendemain, il se réveilla et ouvrit les yeux tout grands. Quel ne fut pas son étonnement quand il s'aperçut... qu'il n'était plus un pantin de bois. Il était devenu un petit garçon comme tous les autres, et de beaux habits étaient préparés pour lui au pied de son lit.

3. Quand il fut habillé, il mit tout naturellement les mains dans ses poches, et en sortit un petit porte-monnaie sur lequel étaient inscrits ces mots : « La Fée aux cheveux bleus restitue à son cher Pinokio les quarante sous qu'il lui a donnés, et le remercie de son bon cœur. »

Il ouvrit le porte-monnaie, et, au lieu de quarante sous de cuivre, il vit reluire quarante écus d'or tout neufs.

4. Quand il se regarda dans le miroir, il se prit pour un autre : il y vit l'image vive et intelligente d'un bel enfant aux cheveux châains, aux yeux bleus, à l'air gai et triomphant. Pinokio ne savait plus s'il était éveillé.

5. A ce moment, Gueppette entra, sain, vif, et de bonne humeur comme autrefois.

« Dis-moi, papa, s'écria Pinokio en sautant au cou de son père, que s'est-il passé, et comment expliquer tout ce changement imprévu¹ ? »

— C'est que le foyer est toujours gai et riant quand les enfants deviennent sages et bons, » répondit Gueppette.

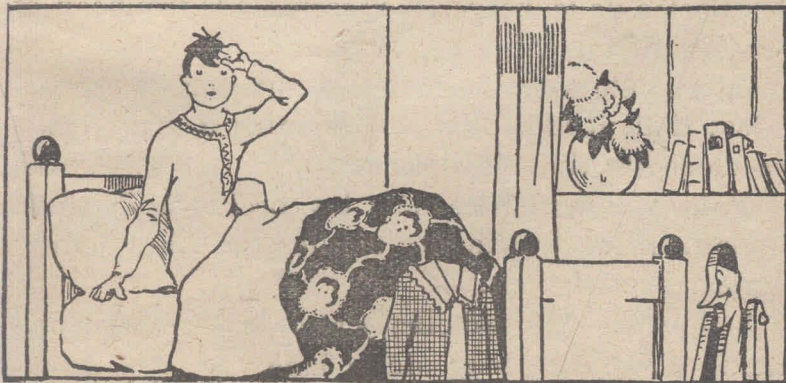
6. Tout en écoutant ces paroles, Pinokio regardait autour de lui. Soudain, il aperçut le vieux Pinokio de bois, adossé² à une chaise, les bras balants et les jambes croisées :

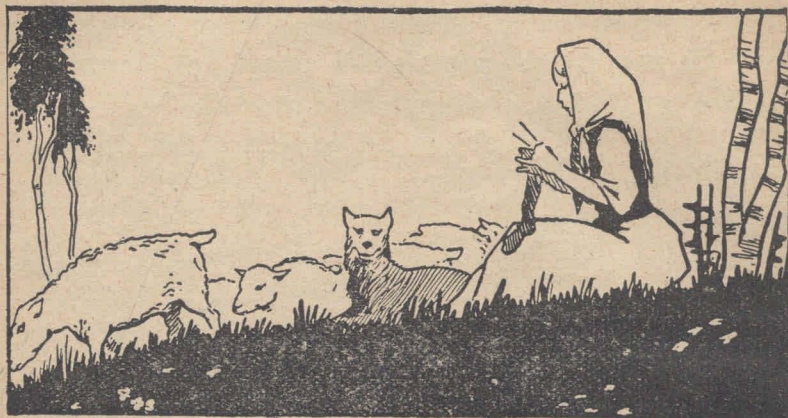
« Comme j'étais ridicule³ quand j'étais pantin, se dit-il, et comme je suis heureux d'être devenu un bon petit garçon ! »

D'après C. COLLODI (*Aventures de Pinokio*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Inprévu* : qui n'est pas prévu, attendu. 2. *Adossé* : le dos appuyé contre... 3. *Ridicule* : qui porte à la risée, à la moquerie.

Les idées : 1. Pourquoi Pinokio veilla-t-il si tard ? 2. De quoi s'aperçut-il le lendemain ? 3. Que trouva-t-il dans ses poches ? 4. Quelle image vit-il dans son miroir ? 5. Comment son père lui expliqua-t-il tout ce changement ? 6. Par quelles paroles Pinokio exprima-t-il sa joie ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : La laine ; les vêtements.

3. Actions mimées : La bergère conduit, puis surveille son troupeau. *Dessin, piquage et frise.*

4. Verbes à étudier : *Tinter, trotter, brouter, s'élaner* ; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

14. La bergère et son troupeau

1. Chaque matin, au lever du jour, Louise ouvre les portes de la bergerie, rassemble le troupeau et le conduit au pâturage.

2. En tête s'avance le bélier, aux cornes recourbées ; il tient le milieu du chemin ; à chaque pas, sa clochette tinte joyeusement.

Puis viennent pêle-mêle les brebis à l'épaisse toison. Elles trottent, suivies de leurs jeunes agneaux qui bêlent.

3. Parfois, l'une d'elles s'attarde à brouter une touffe d'herbe le long de la haie.

— Va, Castor, ramène-la.

D'un bond, le chien s'élançe et la fait rentrer dans le rang.

4. Arrivée à la prairie, la bergère s'assoit sur l'herbe et tricote; parfois, aux premiers froids de l'automne, elle allume un feu de branches mortes.

5. Son chien se couche près d'elle, et, la tête dressée, les oreilles droites, le regard attentif, il surveille le troupeau.

Quand vient midi, Louise rassemble ses brebis et rentre à la ferme.

Exercices

Vocabulaire : Relever dans le texte les actions de la bergère, des brebis, du chien.

Dictée préparée : *La bergère et son troupeau*, n° 5.

Conjugaison : La dernière phrase à mettre à l'imparfait, au passé simple et au futur simple.

La phrase simple : 1. Une phrase notant deux actions.

La bergère s'assoit sur l'herbe et tricote son bas

Sur ce modèle, construire cinq phrases où l'un des verbes *s'assoit*, *se couche*, *s'allonge*, *s'agenouille*, *se perche*, sera suivi d'un second verbe.

1. Le berger ou le grand-père, ou la couturière s'assoit (où? comment?) et que fait-il alors? 2. Les bœufs ou le chien; 3. Le chat; 4. La laveuse; 5. L'oiseau.

2. Quand vient midi...

Quand vient midi, le berger rassemble son troupeau et rentre à la ferme. Notez à votre tour deux actions qui se passent : 1° Quand vient le soir... ou la nuit... 2° Dès que se lève le soleil ou dès qu'approche le jour... 3° Lorsque sonne la cloche de l'école... 4° Quand arrive l'automne, ou l'hiver... ou la vendange...

Exemple : Quand apparaît le printemps, les bourgeons grossissent et les jeunes feuilles apparaissent.

Petite rédaction. La bergère aux champs (ou le berger).

1. Que fait la bergère? (ses actions). 2. Que font les brebis? 3. Et le chien? 4. Dès qu'une brebis s'éloigne... 5. Quand approche la nuit...



15. Le petit Laboureur d'autrefois

1. Je me rappelle la première fois que j'ai couché avec mes moutons, je ne savais pas où faire mon lit. J'ai mis une botte de paille dans le râtelier¹ pour y dormir. Quand je me suis réveillé, le matin, les barreaux tâtaient mes côtes. Il ne restait plus un brin de paille sous moi.

Les moutons m'avaient mangé mon lit.

2. Et je me rappelle que la nuit suivante il faisait un gros orage. J'avais peur tout seul. Je me suis levé pour aller près de mon chien qui dormait sous un chariot; c'était une compagnie.

3. En ce temps-là, les petits bergers et les petits porchers étaient traités dur. On ne leur donnait que du pain.

— Rien avec? — Rien que l'eau de leur soupe.
— Pas de salé²?

— Ni salé, ni légumes, ni un œuf, ni un morceau de fromage. Je vous le dis : rien que du pain. Avant d'aller au champ, ils coupaient au pain commun ce qu'il leur fallait pour la journée, et c'était fini.

JULES RENARD (*Les Bucoliques*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Râtelier* : sorte d'échelle posée en travers le long des murs d'une écurie, pour mettre le foin et la paille. 2. *Salé* : il s'agit de la viande de porc conservée dans le sel.

Les idées : Relevez les traits qui peignent la vie pénible et misérable du petit berger d'autrefois. 1. Où couche-t-il? La première nuit, qu'arrive-t-il? 2. Et la nuit suivante? 3. Quelle était sa nourriture?



(Cliché Braun.)

LEROLLE. — DANS LA CAMPAGNE.

A travers la plaine où se dressent les meules de la récente moisson, la bergère, à pas lents, conduit les moutons qui brouettent l'herbe rare.

16. Pierrot

1. Je sus bientôt atteler Pierrot; évidemment, le collier était trop lourd pour moi; mais je savais boucler la ventrière¹, attacher les traits, placer le mors².

2. Un jour, mon oncle, que j'accompagnais au pré, et à côté de qui j'étais assis en avant de la grande charrette, me dit tout à coup :

— Tiens, prends les guides.

Je sentis un coup dans la poitrine.

— Ne tire pas dessus, soutiens-les seulement.

3. Il me donna une leçon. Pierrot était, d'ailleurs, si obéissant qu'il suffisait de tirer légèrement les rênes à droite ou à gauche pour le faire obliquer dans un chemin de traverse.

— Il n'a pas la bouche dure. Pour le faire arrêter, il n'y a même pas à s'occuper des guides. Faire « Hô ! », et cela suffit.

4. C'était merveilleux! Aucune machine n'était plus souple, plus facile à diriger que ce corps vivant.

Gabriel MAURIÈRE (*Peau-de-Pêche*, Gedalge, éditeur).

Les mots : 1. *Ventrière* : courroie qui passe sous le ventre du cheval. 2. *Mors* : (rapprocher *mordre*) pièce de fer placée dans la bouche du cheval pour le gouverner.

Les idées : 1. L'enfant attelle le cheval à la charrette : quelle est la suite des actions? 2. Prends les guides : pourquoi l'enfant est-il ému? 3. Comment conduire Pierrot? Quels sont les conseils donnés? 4. Pourquoi l'enfant est-il dans la joie et l'admiration?

17. Le petit Basile

1. Le petit Basile, dont la mère est bien pauvre, a dû se placer comme berger dans une ferme lointaine. Tous les mois, quand il a touché ses gages, Basile vient voir sa mère.

2. Il ouvrait doucement la porte et criait : « Me voilà ! » Et chaque fois la mère ouvrait les bras, portait la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements¹ : « Comme tu as grandi !... Ton maître est-il content de toi ? »

3. Lui ne disait mot. Il allongeait la jambe, et, relevant sa blouse, il allait chercher au fond de sa poche la bourse de cuir où était son argent. Lentement, lentement, pour faire durer le plaisir, il alignait les quatre pièces de cent sous au bord de la table. Elle joignait les mains, heureuse et fière.

« A table, disait-il, j'ai faim. »

4. Un peu de joie descendait dans la chambre. Le chat frottait son échine contre les chaises, avec un miaulement doux. La mère et l'enfant, assis en face l'un de l'autre, mangeaient la soupe au lard, heureux de se voir, ravis² des choses qu'ils disaient et de celles qu'ils ne disaient pas.

D'après Emile MOSELLY (*Fils de Gueux*, Revue de Paris).

Les mots : 1. *Comprimer les battements* : la mère pressait sur son cœur, comme pour l'empêcher de battre aussi fort. 2. *Ravi* : transporté de joie.

Les idées : Relevez les détails nous montrant *la profonde affection qui unit la mère et son fils* (l'arrivée de l'enfant... la joie et l'émotion de la mère... les quatre pièces de cent sous... le repas... leurs paroles et leurs pensées).

18. La Journée des petits Bergers

1. Nous partons, nous chassons devant nous le troupeau commun... Chacun de nous à tour de rôle va ramener les chèvres à coups de pierres quand elles s'égarerent et franchissent les haies.

2. Après avoir gravi les premières hauteurs nues qui dominant le village, nous entrons dans une gorge¹, où l'on n'aperçoit plus ni maison, ni fumée, ni culture...

3. Nos troupeaux, devenus libres, se répandent à leur fantaisie dans les genêts... Nous allons chercher à brassées des fagots de bruyère sèche et les branches mortes tombées des châtaigniers pendant l'été. Nous allumons un feu de bergers.

Une petite flamme claire et ondoyante² jaillit à travers les vagues noires, grises et bleues de la fumée du bois vert...

4. Nous ouvrons nos sacs, nous en tirons le pain, le fromage, quelquefois les œufs durs assaisonnés de gros grains de sel gris. Nous mangeons lentement comme le troupeau rumine.

5. Quelquefois l'un d'entre nous découvre à l'extrémité des branches d'un châtaignier des gousses de châtaignes oubliées sur l'arbre après la récolte. Nous nous armons tous de nos frondes³, nous lançons avec adresse une nuée⁴ de pierres qui détachent le fruit de l'écorce entr'ouverte, et le font tomber à nos pieds.

6. Nous le faisons cuire sous la cendre de notre foyer; et si quelqu'un de nous vient à déterrer quelques pommes de terre oubliées, il nous les apporte; nous les recouvrons de cendres et de charbons, et nous les dévorons toutes fumantes...

LAMARTINE (*Les Confidences*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *Gorge* : vallon très encaissé entre deux montagnes. 2. *Ondoyante* : qui se meut et se soulève comme les *ondes*, ou les flots de la mer (rapprocher *onduler*). 3. *Fronde* : instrument fait d'un morceau de cuir et de deux bouts de corde avec lequel on lance des pierres. 4. *Nuée* : nuage épais; ici, une multitude de pierres aussi épaisse qu'un nuage.

Les idées : *Suivez les occupations des petits bergers : c'est une journée de jeu plutôt qu'une journée de travail.* 1. Que chassent-ils devant eux? 2. Où arrivent-ils bientôt? 3. Qu'allument-ils alors? Etudiez cette jolie description du feu des bergers. 4. Que mangent-ils à leurs repas? Encore un trait qui fait voir : nous mangeons lentement comme... 5. Comment abattent-ils des châtaignes? Une scène vivante... 6. Comment font-ils cuire les châtaignes et les pommes de terre?

Exercices

Dictée préparée : *Le repas des petits bergers, n° 4.*

Conjugaison : *J'ai ouvert mon sac, j'en ai tiré le pain, et j'ai mangé lentement; tu as... (passé composé).*

La phrase simple : *C'est le berger qui conduit le troupeau. Faire cinq phrases sur ce modèle :* 1. *Le chien* (c'est le chien qui...); 2. *La vache* (que nous donne-t-elle?); 3. *La chèvre*; 4. *L'âne*; 5. *Le chat*...

Petite rédaction : *Les petits bergers dans la montagne* (d'après la lecture) : 1. Ils allument... (*quoi? comment? où?*); 2. Ils mangent...; 3. Ils découvrent...; 4. Ils lancent...; 5. Ils font cuire...



19. Bichette (Conte)

I

1. Catherine avait trois brebis à garder... Un peu après Noël, ses brebis lui donnèrent trois agneaux, deux très forts, et un troisième si petit qu'on eût dit un petit lapin.

2. La maman de Catherine, qui s'appelait Sylvaine, méprisa¹ beaucoup ce pauvre agneau, et dit qu'il ne s'élèverait pas, ou qu'il resterait si chétif² qu'il ne vaudrait pas l'herbe qu'il mangerait.

3. Ces paroles firent de la peine à Catherine, qui trouvait cette bête plus jolie, plus à son gré et à sa taille que toutes les autres. Elle se promit d'en avoir grand soin, et lui donna le nom de Bichette.

4. Catherine soigna si bien Bichette qu'elle manqua bien des fois de la faire mourir. Elle l'aimait trop, elle la caressait sans cesse, elle la portait dans ses bras, elle la faisait dormir sur ses genoux.

5. Sylvaine disait à sa fille, qu'au lieu de faire grandir Bichette, elle l'en empêchait en la maniant³ trop; mais Catherine ne souhaitait pas que Bichette grandît; elle l'eût souhaitée plus petite encore pour pouvoir la tenir dans sa poche.

6. Elle menait tous les jours les mères brebis au pré pendant deux heures le matin, et, dans le jour, pendant trois heures.

Les deux gros agneaux supportaient fort raison-

nablement l'absence de leurs mères; mais Bichette était moins patiente ou plus affamée, et quand sa mère rentrait, elle avait des bêlements plaintifs...

7. Catherine emmena Bichette aux champs, et, tout le temps qu'elle y fut, elle la tint sous son tablier pour l'empêcher d'avoir froid.

Cela alla bien pendant deux jours; mais le troisième, elle se rassasia⁴ d'être ainsi l'esclave d'une bête, et elle recommença de jouer et de courir comme auparavant.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Mépriser* : considérer qu'un être ou une chose n'a aucun prix, aucune valeur. 2. *Chétif* : faible, sans valeur, misérable. 3. *Manier* : tâter, toucher avec la main. 4. *Rassasier* : satisfaire, apaiser sa faim; en avoir assez.

Les idées : 1. Combien Catherine avait-elle de brebis et d'agneaux? 2. Comment était le troisième agneau? 3. Comment Catherine l'appela-t-elle? 4. Comment le soigna-t-elle? 5. Que disait la mère? 6. Pourquoi Catherine se décida-t-elle à emmener Bichette aux champs? 7. Que se passa-t-il dès le troisième jour?



20. Bichette (*fin*)

II

1. Un jour que Catherine avait plus songé à chercher des nids dans les buissons qu'à garder ses bêtes, elle trouva vers le soir un nid de merles avec trois gros petits déjà bien emplumés.

Ils ne paraissaient guère farouches¹, car lorsqu'on leur montrait le bout du doigt en imitant le cri de la merlesse², ils ouvraient leurs becs jaunes et montraient leurs larges gosiers tout roses.

2. Catherine fut si contente, qu'elle ne fit que leur parler et les embrasser tout en rentrant ses bêtes, et ce ne fut que le lendemain qu'elle s'aperçut d'un grand malheur. Bichette n'était pas dans la bergerie. Elle avait été oubliée dehors, elle avait couché à la belle étoile, sans doute le loup l'avait mangée.

3. Catherine maudit³ ses merles qui l'avaient rendue cruelle et négligente. Toute son amitié pour Bichette lui revint au cœur, et elle courut au pré.

Catherine regarda partout, chercha en vain dans tous les creux, dans toutes les haies.

4. Tout d'un coup, elle vit le petit Pierre, le fils de Joyeux le sabotier, qui accourait à elle, portant dans ses bras, devinez quoi? Bichette, bien vivante et bien bélante.

5. « Tiens, dit le petit Pierre à Catherine, voilà ton agnelle que je te rends. Hier soir, elle s'est mêlée

avec mes bêtes, comme tu rentrais en me montrant ton nid de merles. Tu n'as pas voulu me donner un de tes merlots⁴, dont j'avais pourtant grande envie, mais je suis meilleur que toi. Quand j'ai vu dans ma bergerie que la Bichette avait suivi une de mes brebis, qu'elle prenait pour sa mère, je l'ai laissée téter tant qu'elle a voulu et passer la nuit à l'abri. Je te la rapporte ce matin, pensant que tu es en peine, car tu la croyais bien perdue, pas vrai ? »

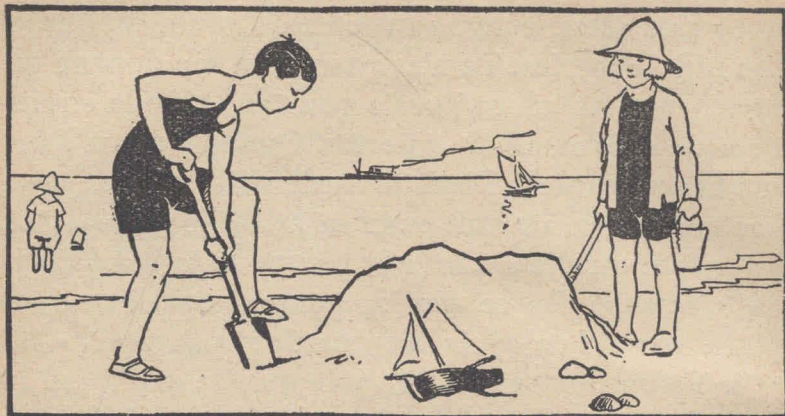
6. Catherine eut tant de joie qu'elle embrassa le petit Pierre et l'emmena chez elle pour lui donner deux de ses merlots, ce dont il fut si content qu'il en sautait comme un cabri⁵ en s'en allant.

George SAND (*Contes d'une grand'mère*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Farouche* : sauvage, qui n'est pas apprivoisé (rapprocher : *effaroucher*). 2. *Merlesse* : femelle du merle. 3. *Maudire* : dire de mauvaises paroles contre quelqu'un, lui souhaiter du mal. 4. *Merlots* : petits du merle. 5. *Cabri* : chevreau ou petit de la chèvre.

Les idées : 1. Où Catherine trouva-t-elle le nid de merles ? 2. De quoi s'aperçut-elle le lendemain ? 3. Où chercha-t-elle Bichette ? 4. Qui lui rapporta son agnelle ? 5. Que lui dit le petit Pierre ? 6. Comment Catherine témoigna-t-elle sa joie ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Les poissons ; — un bateau à voile.
Piquage, frise.

3. Les jeux de la plage : Actions mimées (nos 4 et 5).

4. Verbes à étudier : les vagues *clapotent, murmurent, grondent, s'élancent, se précipitent, se brisent* ; employer ces verbes dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

21. Sur la plage

1. Louis et Jacqueline ont passé le mois d'août au bord de la mer. Quelles journées délicieuses !

2. Au-dessus de leur tête, le ciel est bleu ; devant eux, la mer est bleue ; elle brille au soleil.

Les petites vagues clapotent avec un bruit doux ; elles viennent jusqu'au rivage et se retirent en laissant une ligne d'écume blanche comme l'argent.

3. Les barques aux voiles gonflées partent pour la pêche ; elles vont et viennent en dansant sur les flots.

Au loin passent de grands navires aux cheminées fumantes.

4. Pieds nus, les deux enfants jouent sur le sable fin de la plage. Avec leurs petites pelles, ils creusent des rigoles, des bassins, des tunnels. Ils renversent leurs seaux et font des pâtés. Ils construisent des châteaux de sable.

5. Puis ils ramassent des coquillages et pêchent des crevettes et des crabes. Parfois ils se baignent et barbotent dans l'eau tiède. Les vagues les caressent doucement.

Exercices

Vocabulaire : Quelles sont dans le texte les actions accomplies par les enfants, — par les vagues ?

Dictée préparée : Sur la plage, n° 4.

Conjugaison : J'ai renversé mon seau et j'ai fait des pâtés ; tu... (passé composé).

La phrase simple : 1. Avec leur pelle.

Avec leur pelle, les enfants creusent des rigoles et des tunnels.

Construire cinq phrases sur ce modèle : Avec sa pelle, le terrassier (que fait-il ?) ; avec sa bêche... sa charrue... sa hache... son marteau... son aiguille.

2. Les bruits et les mouvements des vagues.

Elles clapotent et grondent... s'avancent... ou se retirent, viennent mourir... ou se précipitent ou s'élancent, caressent ou se brisent... — Construire cinq phrases dont les verbes auront pour sujet les vagues ou elles.

3. Le bateau arrive... (comment ? où ? quand ?)

« Le bateau arrive à toute vapeur chargé de passagers ».

Sur ce modèle, complétez et enrichissez les phrases suivantes : 1. Le chasseur rentre... ; 2. L'écolier part... ; 3. La laveuse s'en va... ; 4. Le laboureur ou l'ouvrier se dirige...

Exemple : Le chasseur rentre (comment ? où ? quand ?...) le soir... à la maison... le fusil sous le bras... les souliers lourds et boueux... le carnier vide... fatigué de sa journée...

Petite rédaction : 1. Les joies et les jeux des enfants sur la plage.

1. Les vagues ; 2. Les barques ; 3. Le sable ; 4. La pêche ; 5. Le bain.

2. Le pêcheur en mer.

1. Sa barque file... ; 2. Il jette ses filets... ; 3. Les poissons s'entassent... ;

4. Il rentre et débarque...



22. Line à la pêche

1. Attention !... C'est un joli petit crabe vert qui file de travers sur ses huit pattes...

2. Line se jette vaillamment à sa poursuite. Le crabe file sur le fond de sable, se glisse le long des pierres, cherche un creux où se réfugier.

3. En voici un. Il va y arriver. Non ! le filet de Line lui barre le passage. Entres-y donc ! Défiant, le crabe s'arrête, réfléchit, et fait volte-face¹. Au lieu de pénétrer dans le filet, c'est vers les pieds de Line qu'il se dirige. Line pousse un cri aigu. « Veux-tu t'en aller ! »

4. Line hurle, trépigne². Son pied glisse. Papa arrive à temps pour voir sa fille assise au fond de la flaque, braillant de toutes ses forces. Pour sûr le crabe est prisonnier sous elle... Elle sent ses pinces qui lui mordent le derrière.

Papa relève sa fille. Quant au crabe, il est disparu...

Il n'y a qu'à se remettre à la besogne.

D'après André LICHTENBERGER (*Line*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Volte-face* : action de se retourner de manière à faire *face*.
2. *Trépigner* : frapper vivement des pieds contre terre.

Les idées : Représentez-vous *cette petite scène vivante et amusante*. 1. Attention ! un crabe. 2. La poursuite du crabe. 3. Le crabe fait volte-face (pourquoi ?). 4. La chute et les cris de Line... Pourquoi crie-t-elle ? Qu'est devenu le crabe ?



23. Mouettes et Goélands

Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans.

Leur vol fou qui passe et repasse
Tend comme un filet dans l'espace.
Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

On voit luire en l'air, dans les mailles,
Des nacres¹, des ors, des écailles
Mouettes, gris et goélands
Mêlent leurs cris et leurs élans.

C'est un poisson que l'un attrape
Et qu'au passage un autre happe².
Mouettes, goélands et gris
Mêlent leurs élans et leurs cris.

Holà ! ho ! du cœur à l'ouvrage :
La mer grossit, proche est l'orage.
Mouettes, goélands et gris
Doublent leurs élans et leurs cris.

Jean RICHEPIN (*La Mer*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Les nacres* : la nacre est une substance aux reflets chatoyants que l'on trouve dans certains coquillages. Il s'agit dans ce vers des riches couleurs que prennent au soleil les écailles des poissons capturés par les oiseaux de mer. 2. *Happer* : saisir d'un brusque coup de bec ou de gueule.

Les idées : Le vol des oiseaux de mer est si rapide qu'il semble *tisser dans l'air un filet aux mailles serrées* où luisent les écailles des poissons attrapés.

La répétition des deux vers, le mouvement des strophes, le choix des mots, tout traduit ce vol rapide et ces cris aigus.

24. Une Barque en mer

1. Où vont-ils par la lune, sur la mer grande?

La barque est de Ploumanac'h, bien sûr. On le reconnaît à son bordage¹ épais, à ses deux mâts courts, à ses voiles brunes trempées dans le tan² de chêne.

Son large avant se lève à la lame, comme une poitrine de cygne noir. Point de chalut³ qui traîne, point de ligne à la remorque⁴.

2. Un enfant chante assis sur le beaupré⁵ : c'est le mousse.

Le vieux Guen est assis au milieu, sur le banc que traverse le mât; il a mis son casque de toile, la visière baissée pour voir mieux dans la nuit. Et Sullian gouverne, habillé comme pour une promenade, à demi couché à l'arrière et songeant.

3. Les houles⁶ à l'infini ont des lueurs d'argent sur leurs cimes. Les creux sont pleins d'ombre bleue. La lune est claire là-haut. La barque file droit, les voiles pleines de vent.

René BAZIN (*Madame Corentine*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Bordage* : ensemble des planches qui recouvrent le flanc ou *bord* d'un navire. 2. *Tan* : Écorce de chêne broyée. 3. *Chalut* : grand filet de pêche en forme de poche. 4. *Ligne à la remorque* : ligne trainée à la suite de la barque. 5. *Beaupré* : mât placé à l'avant d'un navire et incliné. 6. *Houles* : vagues en mouvement.

Les idées : *Un tableau que vous pouvez vous représenter :* 1. Comment est la barque? 2. Que fait le mousse? le vieux Guen? et Sullian? 3. Comment sont les vagues (les lumières et les ombres)? Comment file la barque?



(Cliché Braun.)

J. WALDEN. — PROMENADE EN MER.

Où vont-ils, sur la mer grande ? Ils font une joyeuse promenade. A l'avant, voyez les faces rieuses des enfants ; le père — un pêcheur — gouverne, à demi couché à l'arrière, tout heureux du bonheur de ses enfants. « La barque file droit, la voile pleine de vent ; son large avant se lève à la lame comme une poitrine de cygne noir. »

25. La Baleine et son gosier

I

1. Il y avait une fois, il y avait dans la mer une Baleine, et qui mangeait des poissons.

Elle mangeait le mullet et le carrelet, le merlan et le poisson-volant, le turbot et le maquereau, l'anguille, sa fille et toute sa famille qui a la queue en vrille. Tous les poissons qu'elle pouvait attraper dans toute la mer, elle les mangeait avec sa bouche, comme ça !

2. Jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus qu'un seul petit poisson dans toute la mer, et c'était un petit Poisson-plein-d'astuce, et il se tenait en nageant juste derrière l'oreille droite de la Baleine.

Alors la Baleine se dressa debout sur sa queue et dit : « J'ai faim. »

3. Et le petit Poisson-plein-d'astuce dit d'une voix pleine d'astuce également :

« Noble et généreuse Baleine, as-tu jamais goûté de l'Homme ?

— Non, dit la Baleine, à quoi ça ressemble ?

— C'est bon, dit le petit Poisson-plein-d'astuce. Bon, mais des arêtes.

— Alors, cherche-m'en », dit la Baleine. Et elle fit écumer la mer en la fouettant de sa queue.

4. « C'est assez d'un pour commencer, dit le petit Poisson-plein-d'astuce. Si tu nages jusqu'à 50° de

latitude nord et 40° de longitude ouest (ça, c'est de la magie¹), tu trouveras, sur un radeau, au milieu de l'eau, avec rien sur le dos, rien qu'une paire de culottes en droguet² bleu et des bretelles (faut pas oublier les bretelles), et son couteau de matelot, tu trouveras un Nautonier naufragé, lequel, il est juste de t'en prévenir, est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité. »

(A suivre.)

Les mots : 1. *Ça c'est de la magie* : Ce sont là des mots mystérieux et incompréhensibles pour vous, enfants. (En mer, les marins déterminent exactement la position d'un lieu par le calcul de la longitude et de la latitude.)

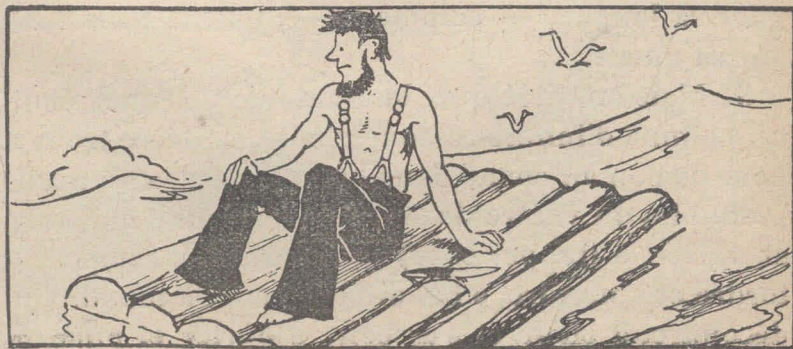
2. *Droguet* : tissu de laine et de coton.

Les idées : L'auteur va nous expliquer d'une manière bien curieuse et amusante pourquoi le gosier de la baleine est devenu si petit qu'elle ne peut plus manger que de tout petits poissons.

— Vous comprendrez au cours du récit en quoi le petit poisson est *plein d'astuce*, c'est-à-dire de ruse : il s'arrangera pour sauver sa vie et la vie des poissons.

— Vous comprendrez aussi en quoi le naufragé est un homme *d'infinie ressource-et-sagacité*, c'est-à-dire extrêmement habile à se tirer d'embarras.

— Vous remarquerez les *répétitions amusantes* de mots (le petit poisson... l'homme... les bretelles... nageant, nageras-tu), de sons (ille n° 1, eau n° 4, et n° 1, page 48), et les *énumérations* (les poissons n° 1, plus loin les vêtements, puis la suite des mouvements du Nautonier, etc.).



26. La Baleine et son gosier *(suite)*

II

1. Sur quoi la Baleine s'en fut, nageant nagerastu, jusqu'aux numéros 50 de latitude nord et 40 de longitude ouest ; et là, sur un radeau, au milieu de l'eau, sans rien sur le dos qu'une paire de culottes en droguet bleu, une paire de bretelles (faut pas surtout oublier les bretelles) et son couteau de matelot, elle trouva un Nautonier naufragé, tout solitaire, et tout esseulé qui se tortillait les doigts de pied dans l'eau salée...

2. Alors la Baleine ouvrit la bouche grande, grande, comme si elle allait se fendre jusqu'à la queue, et elle avala le Nautonier¹ naufragé, avec son radeau², sa culotte de droguet bleu, ses bretelles (n'oublie pas !) et son couteau de matelot.

Elle serra tout, bien au chaud, dans les placards tout noirs de son petit intérieur, et puis elle fit claqueter sa langue, — comme ça —, tourna trois fois sur sa queue.

3. Mais aussitôt que le Nautonier, lequel était un homme d'infinie-ressource-et-sagacité, se trouva pour de bon au chaud dans le fin fond des placards tout noirs du ventre de la Baleine, il se mit à danser et valser, à frapper et taper, à rogner et couper, à tordre et à mordre, à bondir et mugir, à moudre et découdre, à choir et s'asseoir, à hurler et piler, à

exécuter des gigues³ aux endroits qu'il ne fallait pas, si bien que la Baleine ne se sentit pas du tout heureuse. (Pas oublier les bretelles !...)

4. De sorte qu'elle dit au Poisson-plein-d'astuce :
« Cet homme a beaucoup d'arêtes. En outre, il me donne le hoquet. Que faut-il faire ? — Dis-lui de sortir », dit le Poisson-plein-d'astuce.

Là-dessus la Baleine cria dans son propre gosier au Nautonier naufragé :

— Sortez et tâchez de vous tenir, j'ai le hoquet.

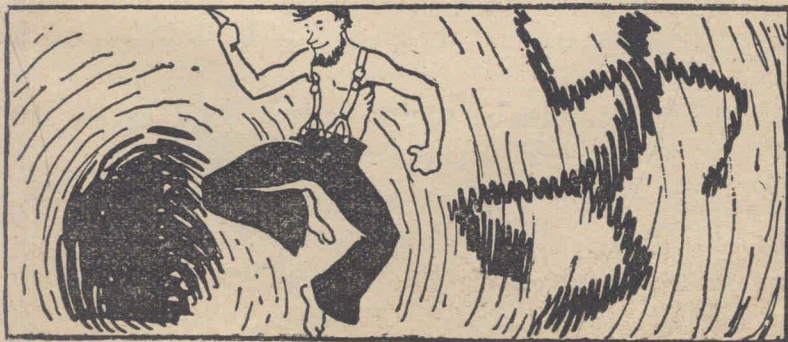
— Point, point, dit le Nautonier. Ramène-moi à ma ville natale et puis on verra. »

Et il se remit à danser pire que jamais.

« Il vaut mieux le ramener chez lui, dit le Poisson-plein-d'astuce. J'aurais dû vous avertir que c'est un homme d'infinie-ressource-et-sagacité. »

(A suivre.)

Les mots : 1. *Nautonier* : matelot conduisant un navire. 2. *Radeau* : planches liées ensemble et formant une sorte de plancher sur l'eau. 3. *Gigues* : ici danses vives.



27. La Baleine et son gosier (*fin*)

III

1. Donc la Baleine s'en fut, nageant nageras-tu, si vite qu'elle put, des nageoires et de la queue, malgré son hoquet; et enfin elle aperçut la rive natale du Nautonier et elle s'échoua, la moitié du corps sur la grève¹, ouvrit la bouche grande, grande, et dit :

« Tout le monde descend pour Winchester, Ashuelot, Nashua, Keeng et toutes les stations de la ligne de Fichtburg! » Et juste comme elle disait « Ficht », le Nautonier sortit.

2. Or, tandis que la Baleine nageait, le Nautonier, — car c'était, en vérité, une personne d'infinie-ressource-et-sagacité —, avait pris son couteau de matelot et taillé le radeau en forme de petit grillage carré en bouts de bois croisés, et il l'avait attaché avec ses bretelles. (Maintenant tu sais pourquoi il fallait se rappeler les bretelles!) Et il avait traîné ce grillage en travers du gosier de la Baleine, où il resta fiché².

Il sortit ensuite, les mains dans les poches, sur les galets, et s'en retourna chez sa mère.

3. Mais, depuis ce jour-là, le grillage qu'elle avait dans le gosier et qu'elle n'a jamais pu faire sortir en toussant, ni descendre en avalant, l'empêche de rien manger que des petits, tout petits poissons; et c'est

la raison pourquoi les baleines d'aujourd'hui ne mangent jamais d'hommes, de garçons ni de petites filles...

4. Le marin rapporta son couteau à la maison. Les bretelles, il les avait laissées, vois-tu, pour attacher le grillage.

Et c'est la fin de cette histoire-là.

D'après RUDYARD KIPLING (*Histoires comme ça*, trad. R. d'Humières et L. Fabulet, Delagrave, éditeur).

Les mots : 1. *Grève* : plage de sable ou de gravier. 2. *Ficher* : faire entrer par la pointe.

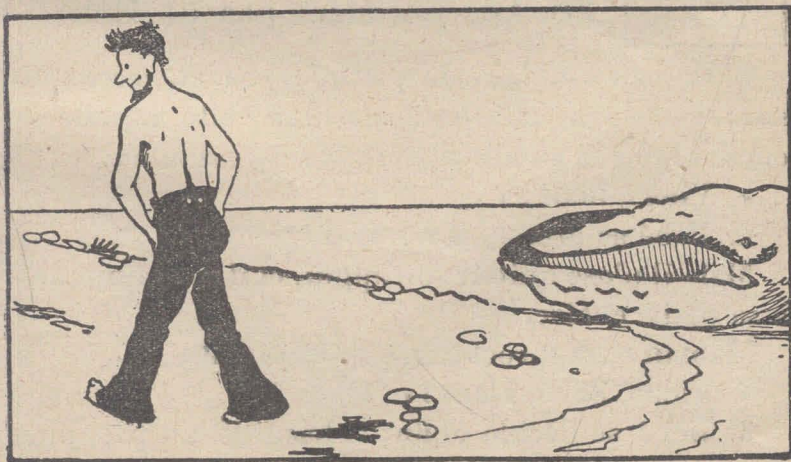
Les idées : Narrez le conte en faisant parler les trois personnages :

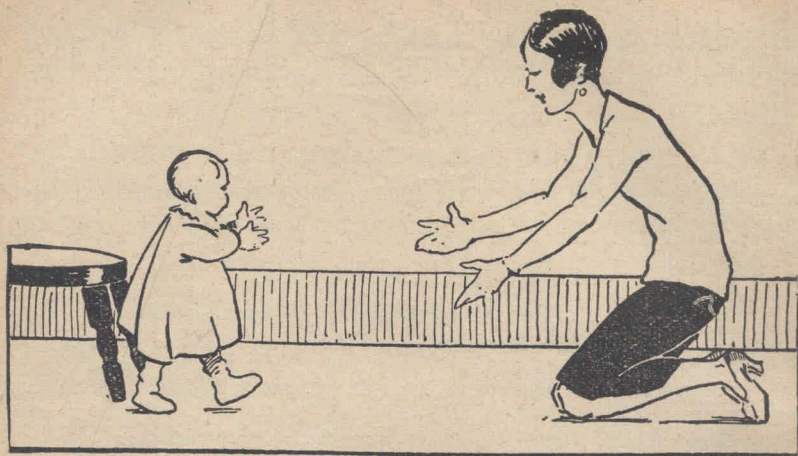
1. *La Baleine* qui mangeait les petits poissons. 2. Ce que lui dit le *petit Poisson-plein-d'astuce*. 3. Elle avale le Nautonier naufragé. 4. Ce que fit l'homme *d'infinie-ressource-et-sagacité*. 5. *Ramène-moi à ma ville natale*. 6. *L'histoire du grillage et des bretelles*.

— Quelles répétitions et énumérations amusantes avez-vous relevées dans le texte ?

— Pourquoi fallait-il se rappeler les bretelles ?

— Avez-vous compris comment, d'après l'auteur, le gosier de la baleine est devenu si étroit ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Jouets d'enfants. Berceau, etc. *Dessin et piquage.*

3. Actions mimées : Jouer la scène ci-dessous ; *étude des verbes.*

4. La journée de Bébé : il dort, se réveille, tette, gazouille, essaie ses premiers pas, tend les bras, joue, rit, etc. ; phrases à construire.

**Vocabulaire
et Lecture**

28. Les premiers pas de Bébé

1. Maman s'éloigne de quelques pas, et, accroupie sur ses talons, elle tend les bras ; elle appelle et encourage son enfant d'une voix caressante :

« Viens, Bébé ! »

2. Bébé se dresse, il rit, il trépigne.

Mais il n'ose quitter son appui, et il se cramponne à sa petite chaise.

Maman se rapproche un peu et sourit :

« Viens, Bébé, viens ! »

3. Bébé se décide enfin ; il hasarde un pas, puis

un autre ; il chancelle et trébuche, s'arrête un instant, puis repart bravement.

4. La mère, toute fière, le recueille dans ses bras avec des caresses et des baisers.

Bébé pousse des cris de joie : « Bravo, mon petit homme ! » s'écrie maman.

Exercices

Vocabulaire : Relever dans le texte : 1° les actions de la mère ; 2° les actions de Bébé.

Dictée préparée : Les premiers pas de Bébé, nos 3 et 4.

Exercice sur la dictée : mettre la dictée à l'imparfait.

Conjugaison : J'ai trébuché, puis je suis reparti ; tu... (au passé composé).

La phrase simple : 1. La journée de Bébé. Cinq phrases à construire en employant les verbes : *dormir, se réveiller, jouer, gazouiller, rire* ; chaque verbe sera accompagné d'un ou plusieurs compléments qui préciseront l'action.

Exemple : Il joue (où ? avec quoi ? etc...). Assis par terre, il joue avec son hochet.

2. Ma mère. Quand je pleure, maman me serre dans ses bras et me berce. (Voir page 56, n° 1.)

— Sur ce modèle, construisez cinq phrases : 1. Quand je m'éveille (que fait-elle ?) ; 2. Quand j'ai du chagrin... ; 3. Quand je suis malade... ; 3. Quand j'arrive de l'école... ; 5. Quand je me couche...

Petite rédaction : Les premiers pas de Bébé. 1. Maman appelle... (qui ? comment ?) ; 2. Bébé hésite... (quelques actions) ; 3. Maman se rapproche... (que fait-elle ?) ; 4. Bébé se décide... (quelques actions) 5 La mère joyeuse... (que fait-elle ?).



29. Bébé apprend à parler

1. Je poursuis, sous le marronnier, mon entretien avec le petit homme.

— Dis : chemin. — *Cemin.*

— Dis : chameau. — *Tameau.*

— Dis : chou, chien. — *Çou, Cien.*

Il y a longtemps que ça dure... Je prends le petit homme par la main et le conduis au fond du potager. Halte! voici les choux.

2. Ils sont si gras, si musclés, si trapus¹ que leur seul aspect signifie :

« C'est nous les choux, les choux de la soupe aux choux, les choux au gras, les choux farcis, les choux au gros cœur, à l'odeur puissante. Choux! choux! choux! »

3. Je demande bien doucement au petit homme :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Une seconde d'attente, puis il répond :

— Des... choux.

Ça y est! Victoire! Il en a plein la bouche, comme plein les yeux.

Il est ravi² et s'en va voir toutes les personnes de la maison pour leur dire : « Chou »...

Georges DUHAMEL (*Les Plaisirs et les Jeux*, Mercure de France, éditeur).

Les mots : 1. *Trapu* : gros, court. 2. *Ravi* : proprement, *ravir*, c'est enlever de force; ici, transporté de joie.

Les idées : Une scène charmante. Etudiez les traits expressifs et amusants qui peignent les choux (quel est leur aspect? que semblent-ils dire?), puis la joie du père, et surtout la joie de l'enfant : comment s'exprime-t-elle?

30. Petit-Pierre

1. Quand petit Pierre sut qu'il était au milieu d'un bois, il eut un peu peur.

« Y a-t-il de méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père. — Non, fit le père, il n'y en a point, ne crains rien.

— Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient? — Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

2. — Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais et nous sommes à présent dans les petits bois où il n'y a pas de méchantes bêtes... Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait. — Et toi aussi, petite Marie?

— Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi!

3. — Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli,¹ en prenant une pose héroïque,² nous les tuerions. »

George SAND (*La Mare au Diable*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Enorgueilli* : rendu *orgueilleux*, fier de lui-même. 2. *Une pose héroïque* : l'attitude fière de celui qui ne craint rien.

Les idées : De peur que Petit-Pierre ne s'égare dans les bois, le père lui avait donné la peur des loups. Mais cette fois la question de l'enfant l'embarrasse (Tu as donc menti quand...). Heureusement Marie invente une bonne explication qui les tire d'embarras. *Quelle est cette explication?*

31. Une mère

1. Je suis un enfant trouvé¹. Mais jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme les autres enfants, j'avais une mère, car lorsque je pleurais il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras, en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

2. Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vînt m'embrasser; et, quand le vent de décembre collait la neige contre les vitres blanchies, elle me prenait les pieds entre ses deux mains et elle restait à me les réchauffer, en me chantant une chanson dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles.

3. Quand je gardais notre vache le long des chemins herbus ou dans les brandes², et que j'étais surpris par une pluie d'orage, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous son jupon de laine relevé qu'elle me ramenait sur la tête et sur les épaules.

Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Enfant trouvé* : abandonné par ses parents et *trouvé* par un passant; les enfants trouvés sont recueillis par l'Assistance publique ou placés dans une famille, comme le petit Rémi dont il est question ici et dont on lira l'histoire pp. 84, 86, 93 et 240. 2. *Brandes* : terrains incultes où poussent des bruyères.

Les idées : Cette nourrice est la plus tendre des mères.

Relevez dans le texte *les traits d'amour maternel* que l'enfant rappelle avec tendresse et reconnaissance. 1. Quand je pleurais; 2. Quand il faisait froid; 3. Quand j'étais surpris par l'orage (*suite* p. 84).



(Cliché Braun.)

L. PERRAULT. — TENDRESSE MATERNELLE.

32. Une mère qui sauve son enfant

(Conte)

I

1. Une femme était assise au chevet de son enfant malade. Il était tout pâle et ses petits yeux s'étaient fermés. Il respirait encore, mais son souffle n'était plus qu'un râle¹ semblable à un sanglot.

La mère pleurait.

2. Voici qu'un vieillard frappe à la porte et entre. Il prend place à côté de la mère, et regarde l'enfant.

« Crois-tu que je le sauverai? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, je viens t'annoncer que la Mort se prépare à te l'emporter. »

La mère se dressa avec un cri d'effroi².

« Oh! supplia-t-elle, dis-moi où je la trouverai; dis-moi où je dois aller pour lui demander de laisser vivre mon enfant.

— Va, dit le vieillard, et l'on te montrera le chemin. Moi je garderai ton enfant. »

3. La mère se précipita au dehors. Dans la neige était assise une femme en longs vêtements noirs; la mère lui demanda quel chemin elle devait prendre.

La femme noire répondit: « Il faut d'abord que tu me chantes toutes les chansons que tu chantaies à ton enfant. Je les aime, ces airs, je les ai entendus souvent; je suis la Nuit, j'ai vu bien des fois tes pleurs pendant que tu chantaies.

— Je les chanterai toutes, toutes, répondit la mère, mais laisse-moi partir afin que je puisse sauver mon enfant... »

La mère joignit les mains en suppliant, chanta et pleura. Et ses chansons étaient nombreuses, mais ses larmes l'étaient encore plus.

Enfin la Nuit lui dit : « Va là-bas dans la forêt de sapins. »

4. Au milieu de la forêt, la mère ne savait quel chemin prendre. Il y avait là un Buisson d'épines, sans fleurs ni feuilles ; des glaçons pendaient à ses branches.

« Sais-tu quel chemin je dois suivre pour trouver la Mort avant qu'elle ne m'enlève mon enfant ?

— Oui, répondit le Buisson d'épines ; mais avant de te dire le chemin, je veux que tu me réchauffes sur ton cœur ; je suis gelé et raide comme la glace. »

La mère serra le Buisson d'épines sur sa poitrine, si fortement qu'il se réchauffa. Les épines entraient dans la chair de la pauvre femme, et son sang coulait à grosses gouttes ; mais le buisson d'épines se recouvrait de nouvelles feuilles vertes et fleurissait dans la nuit glacée. tant est chaud le cœur d'une mère affligée³.

Alors le Buisson d'épines lui montra le chemin qu'elle avait à suivre.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Râle* : son enroué qui sort de la gorge des mourants par suite d'une respiration difficile ; 2. *Effroi* : grande peur ; 3. *Affligée* : frappée par une peine douloureuse.

33. Une mère qui sauve son enfant

(fin)

II

5. Elle atteignit un grand lac désert¹ qu'il lui fallait traverser. Dans son désespoir, elle se jeta à terre pour boire l'eau du lac.

« Cela dépasse tes forces, dit le Lac. Mais si tu veux pleurer, pleurer, jusqu'à ce que tes yeux tombent dans mon sein, je te porterai sur l'autre rive près de la demeure de la Mort.

— Que ne donnerais-je point pour sauver mon enfant! » s'écria la mère.

Et elle pleura, elle pleura, et ses yeux tombèrent au fond du lac et y devinrent deux perles précieuses².

Le lac souleva la mère comme si elle eût été assise dans une barque et la transporta sur l'autre bord, près de l'habitation de la Mort.

6. « Où trouverai-je la Mort? demanda-t-elle à la vieille femme qui gardait l'habitation.

— Laisse-moi prendre tes longs cheveux noirs, ils me plaisent, dit la vieille femme, et je répondrai à ta demande.

— Je te les donne de grand cœur. »

Et elle donna ses beaux cheveux noirs, et reçut en échange les cheveux de laine de la vieille femme.

7. La vieille femme disparut alors quelques instants. Elle revint et dit à la mère :

« La Mort sait que pour ton enfant tu as donné tes chants et tes larmes, ton cœur, ta beauté et ta jeunesse, elle sait que les souffrances et les peines ont usé tes jours. C'est pourquoi elle fait grâce à ton enfant. Retourne chez toi, ton enfant vivra, et c'est toi qui l'as sauvé. »

Adapté d'ANDERSEN (*Contes*).

Les mots : 1. *Un lac désert* : peu fréquenté, abandonné de tous. 2. *Précieux* : qui a beaucoup de prix, de valeur.

Les idées (1 et 2) : *Pour son enfant, la mère donne ses chants et ses larmes, ses joies et ses peines, ses jours et ses nuits, sa beauté, sa jeunesse, sa vie tout entière* : voilà l'admirable vérité que renferme ce conte.

1. Pourquoi la mère pleurait-elle ? Que lui dit le vieillard ? 2. Que lui demande la Nuit ? puis le Buisson d'épines ? le Lac ? la vieille Femme ? Qu'a-t-elle donc donné pour sauver son enfant ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : *Les « outils » de la ménagère* : l'aiguille, le dé à coudre, le fil, etc. *Dessin.*

3. Actions mimées : La petite ménagère (texte ci-dessous).

4. Jeu d'action et de langage : *Les travaux de la ménagère* : chaque enfant choisit un travail, fait les mouvements, et explique ; *balayer, essuyer, cirer, frotter, brosser, éplucher, coudre, raccommoder, laver*, etc.

**Vocabulaire
et Lecture**

34. La petite Ménagère

1. Maman est fatiguée; il lui faut garder le lit : « Sois tranquille, maman chérie, dit Marguerite, je m'occuperai du ménage ».

2. La fillette tire le drap et borde le lit. Bientôt elle apporte à la malade un bol de lait fumant.

Maman se soulève sur le coude et boit à petites gorgées : « Merci, mon enfant; je dormirai jusqu'au déjeuner. »

3. Marguerite balaie les chambres; elle essuie

les meubles, brosse les vêtements, habille le petit frère.

4. Elle épluche ensuite les légumes et prépare le repas. Midi : papa rentre de l'atelier. Sur le fourneau fume une marmite qui sent bon. Sur la table, brillent les assiettes bien nettes.

5. « Oh! quelle gentille petite ménagère! » s'écrie la maman qui vient de se lever.

Exercices

Vocabulaire : Relever dans le texte la suite des actions de la *petite ménagère*.

Dictée préparée : La petite ménagère, n° 4.

Exercice sur la dictée : Mettre la dictée au futur simple.

Conjugaison : Il faut que j'épluche les légumes et que je prépare le repas; il faut que tu... (*présent du subjonctif*).

La phrase simple : 1. Les travaux de la ménagère (*Employer les verbes indiqués ci-dessus : jeu d'action*). D'après le modèle suivant, construire cinq phrases sur les travaux de la ménagère :

C'est la ménagère qui *raccommode et qui nettoie* les vêtements de la famille.

C'est elle qui... et qui...

2. Il est midi : papa rentre de l'atelier.

Cinq phrases sur ce modèle : *Il est sept heures : que fait l'enfant? huit heures; midi; voici quatre heures; il est nuit; voici le jour, etc.*

3. Le travail de la journée. « Le matin, elle faisait le ménage et conduisait les animaux à la prairie; dans la journée, elle allait sarcler, labourer ou piocher; le soir, elle filait à côté de sa mère. » (p. 66, n° 2).

Sur ce modèle, dire en une phrase : 1. la journée de la ménagère (le matin... l'après-midi... à la veillée...); 2. la journée du cultivateur; 3. la journée de l'écolier (A son lever...; en classe...; le soir...).

Petite rédaction : J'aide maman chaque jeudi.

1. Le ménage dans la matinée; 2. A midi, le couvert et le déjeuner; 3. L'après-midi, les commissions... le jardin, etc.



35. La Maladie de Germaine

1. Germaine a été malade. On ne sait comment cela est venu. Le bras qui sème la fièvre est invisible comme la main pleine de sable du vieillard qui vient, chaque soir, verser le sommeil dans les yeux des enfants.

2. Mais Germaine n'a pas beaucoup souffert; et voici qu'elle est convalescente¹. La convalescence est plus douce encore que la santé qu'elle précède². Germaine est couchée dans sa jolie chambre bleue, et ses rêves sont de la couleur de la chambre...

3. La maladie a un avantage : elle nous fait connaître nos amis. Germaine sait que sa sœur Lucie est la meilleure des sœurs. Pendant les neuf jours qu'a duré la maladie, Lucie est venue étudier ses leçons dans la chambre bleue. Elle a voulu apporter elle-même la tisane à la petite malade.

4. Et ce n'est pas une tisane amère; non, c'est une boisson tout embaumée du parfum des fleurs sauvages. Lorsqu'elle respirait, Germaine songeait aux sentiers fleuris de la montagne, connus des enfants et des abeilles, où elle a tant joué l'an passé. Anatole FRANCE (*Filles et Garçons*, Hachette et Cie, éditeurs).

Les mots : 1. *Convalescente* : qui prend des forces, se rétablit. 2. *Précéder* : aller devant, être placé avant; la convalescence précède la santé.

Les idées : 1. En souriant l'auteur nous parle du « bras qui sème la fièvre » Que faut-il entendre par là ? 2. Pourquoi la convalescence est-elle si douce ? — Les rêves de Germaine sont de la couleur de la chambre : que faut-il entendre par là ? 3. En quoi Lucie s'est-elle montrée la meilleure des sœurs ? 4. Pourquoi Germaine aimait-elle tant la tisane qu'on lui apportait ?

36. Christophe garde ses petits frères

1. Christophe, chargé de garder ses frères, devait renoncer pour ce devoir à ses bonnes après-midi dans les champs. Mais il était fier qu'on le traitât en homme, et il s'acquittait de sa tâche gravement.

2. Il amusait de son mieux les petits en leur montrant ses jeux. Ou bien il les portait dans ses bras l'un après l'autre, comme il avait vu faire; il fléchissait¹ sous le poids, serrant les dents, pressant de toutes ses forces le petit frère contre sa poitrine pour qu'il ne tombât pas.

Les petits voulaient toujours être portés; ils n'étaient jamais las, et, quand Christophe n'en pouvait plus, c'étaient des pleurs sans fin.

3. Ils lui donnaient bien du mal, et il était souvent fort embarrassé d'eux. Il avait envie parfois de les gifler; mais il pensait : « Ils sont petits, ils ne savent pas », et il se laissait pincer, taper et tourmenter avec magnanimité².

Romain ROLLAND (*L'Aube*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Fléchir* : ployer sous la charge. 2. *Magnanimité* : avec grandeur d'âme et générosité. Ici, Christophe supportait tout sans se plaindre ni punir.

Les idées : 1. Pourquoi Christophe était-il fier de garder ses petits frères? 2. Comment les amusait-il? Quel était le jeu préféré des petits? 3. Pourquoi Christophe supportait-il tout sans se plaindre?

Petite rédaction : *L'ainé garde les petits frères.* 1. Quand maman s'absente...; 2. Il les amuse...; 3. Il les porte...; 4. Quand les petits pleurent...

37. L'enfance de Jeanne d'Arc

1. Jeanne d'Arc naquit au village de Domrémy, en Lorraine, l'an 1412. Ses parents étaient d'humbles laboureurs. Ils habitaient une pauvre chaumière, avec leurs cinq enfants, trois garçons et deux filles. L'aînée de celles-ci était Jeanne.

2. C'était une brave fille, courageuse au travail. Dès l'aube¹, elle faisait le ménage et quelquefois conduisait les animaux à la prairie; au milieu du jour, elle allait sarcler, labourer ou piocher la terre en compagnie de son père; le soir, elle filait à côté de sa mère.

3. Loyale et franche, jamais elle n'accompagnait ses paroles d'un serment. Elle disait oui quand c'était oui, non quand c'était non.

4. Tout le monde l'aimait, tant elle était douce, obligeante et peu fière. Les enfants, sentant en elle une bonté infinie, recherchaient ses caresses. On dit même que les petits oiseaux venaient lui manger dans les mains. Elle faisait assidûment l'aumône et s'excusait de donner peu, parce qu'elle avait peu. Les malades du village la voyaient apparaître à leur chevet, apportant à chacun aide et consolation...

Joseph FABRE (*Jeanne d'Arc*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *Aube* : la première lueur du jour qui *blanchit* l'horizon.
2. *Assidûment* : régulièrement.

Les idées : 1. Quels étaient les parents de Jeanne d'Arc? 2. Comment employait-elle ses journées? 3. Pourquoi pouvait-on avoir confiance en elle? 4. Pourquoi était-elle aimée des enfants? des oiseaux? des malades?



(Cliché Braun.)

Paul MARIE. — LA PETITE MÉNAGÈRE.

38. Cendrillon

I. — Cendrillon à la maison

1. Il était une fois un gentilhomme¹ qui épousa, en secondes noces, une femme, la plus hautaine² et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple; elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

2. Les noces ne furent pas plus tôt faites que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur... Elle chargea la jeune fille des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles. Elle couchait tout en haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits à la mode et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience.

3. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre au coin de la cheminée et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait, dans le logis, *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses

méchants habits, était cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

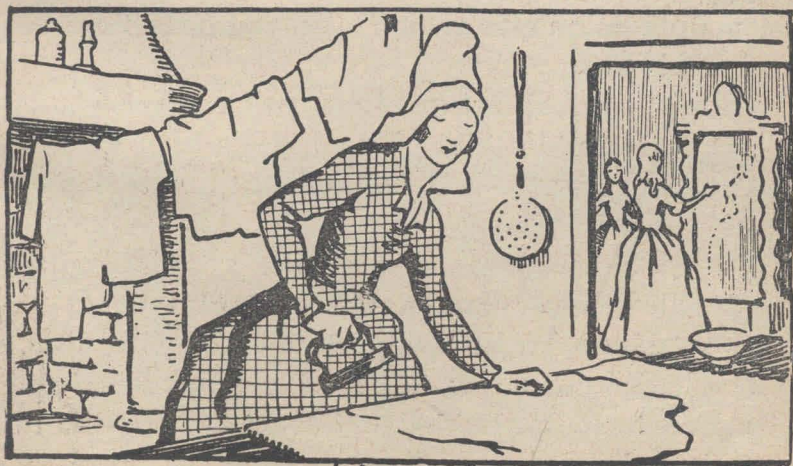
4. Il arriva que le fils du roi donna un bal. Nos deux demoiselles y furent invitées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur iront le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Gentilhomme* : homme de race noble. 2. *Hautain* : orgueilleux et méprisant envers les inférieurs. 3. *Vil* : de peu de valeur, déshonorant. Remarquez que les travaux du ménage n'ont rien de vil : c'était la belle-mère qui les considérait comme grossiers et méprisables, pour humilier Cendrillon.

Les idées. Cendrillon est traitée en *servante de la maison*, et on la charge des besognes les plus grossières. Mais elle est *d'une patience, d'une douceur, d'une bonté sans exemple*, — et, avec ses méchants habits, elle est *mille fois plus belle* que ses sœurs.

Tant de beauté et tant de bonté chez une humble fille méritent le bonheur : tel est le conte que vous allez lire.



39. Cendrillon (*suite*)

II. — Le carrosse de Cendrillon

1. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait.

« Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge.

— Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en revanche¹ je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma chaîne de diamants... »

Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien.

2. Lorsqu'elles furent parties, Cendrillon se mit à pleurer. Sa marraine, qui était fée, accourut et lui demanda ce qu'elle avait : « Je voudrais bien... Je voudrais bien... »

Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever.

Sa marraine lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ? — Hélas ! oui, dit Cendrillon en soupirant.

— Eh bien ! dit sa marraine, je t'y ferai aller. »

3. Elle la mena dans sa chambre, et lui dit :

« Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille. »

La fée creusa la citrouille, et n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite la fée alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. A chaque souris qui sortait, elle donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux.

4. Cendrillon apporta la ratière où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois à cause de sa maîtresse barbe, et l'ayant touché, le changea en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite, elle dit à Cendrillon : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir. Apporte-les moi. » Et elle les changea en six laquais qui montèrent aussitôt derrière le carrosse avec leurs habits chamarrés².

(A suivre.)

Les mots : 1. *En revanche* : pour faire compensation. 2. *Chamarré* : chargé de galons et d'ornements.

Les idées : 1. *Une première scène* : la préparation des toilettes : la vanité et la dureté de cœur des deux sœurs qui étalent leurs toilettes et leur joie devant la pauvre Cendrillon ; la bonté de Cendrillon qui les conseille et qui les coiffe. 2. *Une scène fort amusante* : l'intervention de la fée ; le carrosse ; les six chevaux ; le cocher ; les laquais.



40. Cendrillon (*suite*)

III. — Cendrillon au bal

1. La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien ! voilà de quoi aller au bal ; n'es-tu pas bien aise ? »

— Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits ? »

Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et aussitôt ses pauvres vêtements furent changés en des habits d'or et d'argent, chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de vair¹ les plus jolies du monde.

2. Quand Cendrillon fut ainsi parée², elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda, par-dessus tout, de ne pas dépasser minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment de plus, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, son cocher un rat, ses laquais des lézards, et que ses habits reprendraient leur première forme.

Elle promet à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle partit, ne se sentant pas de joie.

3. Le fils du roi, averti qu'il venait d'arriver une belle princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse et la mena dans la salle où était la compagnie.

Il se fit alors un grand silence, on cessa de danser; les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit de voix : « Ah! qu'elle est belle !... »

4. Le fils du roi la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce qu'on l'admira encore davantage. Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence³ à la compagnie et s'en alla le plus vite qu'elle put.

5. Le lendemain, les deux sœurs allèrent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait point qu'il fût encore onze heures; elle se leva et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de vair, qu'il ramassa bien soigneusement.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Vair* (proprement de plusieurs couleurs : rapprocher *varié*) : fourrure blanche et grise. 2. *Parée* : embellie par des ornements (rapprocher *parure*). 3. *Révérence* : mouvement du corps pour saluer avec respect.

Les idées : Des scènes gracieuses et amusantes. 1. *Les beaux habits et les pantoufles de Cendrillon*; la dernière recommandation de la marraine. 2. *L'arrivée de Cendrillon au bal*; l'émotion de l'assistance. 3. *Cendrillon au bal le lendemain*; le fils du roi; qu'oublie-t-elle? pourquoi? sa fuite...

41. Cendrillon (*fin*)

IV. — Cendrillon et le fils du roi

1. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais¹, et avec ses méchants habits; rien ne lui était resté de sa magnificence² qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissé tomber.

2. Peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On l'apporta chez les deux sœurs qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout.

Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle pourrait m'aller? »

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles; il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle, il vit que le petit pied y entra sans peine.

3. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa

poche l'autre pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors les deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours.

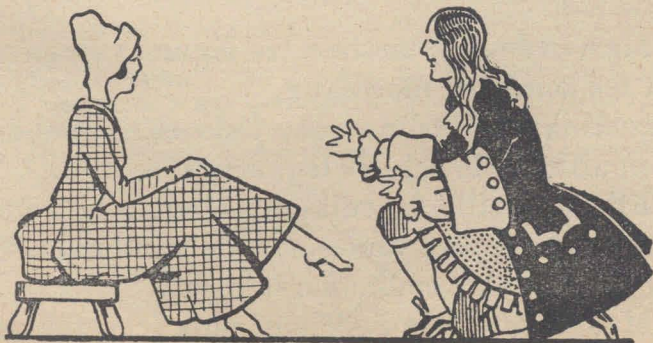
Peu de jours après, le prince l'épousa.

Charles PERRAULT (*Contes*).

Les mots : 1. *Laquais* : valet qui porte la livrée. 2. *Magnificence* (idée de grandeur) : qualité de ce qui a de l'éclat, de la beauté.

Les idées : 1. Le retour de Cendrillon. 2. L'essai de la pantoufle par les deux sœurs, puis par Cendrillon. 3. Que se passe-t-il alors ?

Cendrillon, heureuse d'être fêtée, se laisse bien un peu griser par ce succès; mais elle reste *bonne et généreuse* : elle pardonne à ses sœurs, et, devenue reine, elle fera la fortune de sa famille.





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Le lait, le chocolat, le café, etc. — La marmite, la casserole, la poêle, la soupière, etc... *Dessin; exercices manuels.*

3. Jeux d'action et de langage : Mimer et détailler les actions de la cuisinière qui fait la soupe (texte ci-dessous), prépare l'omelette, met le couvert, lave la vaisselle...

4. Verbes à étudier : *Nettoyer, éplucher, surveiller, embaumer*; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

42. La Soupe du soir

1. Maman lave et nettoie les légumes, les épluche et les coupe en morceaux.

Elle allume son fourneau, puis elle jette dans l'eau bouillante le sel, les légumes et le lard.

2. Elle surveille la cuisson; bientôt la vapeur s'échappe et soulève doucement le couvercle. Une odeur appétissante embaume la pièce.

3. Maman goûte le bouillon, puis le verse dans

la soupière où elle a coupé de menues tranches de pain.

Elle recouvre la soupière de son couvercle et l'apporte sur la table.

4. Bien vite, elle dispose les assiettes, les cuillers et les verres. Au moment où elle achève de mettre le couvert, papa rentre de l'atelier.

« A table! la soupe est trempée! » s'écrie maman.

Exercices

Vocabulaire : Relever dans le texte les diverses actions de la ménagère préparant le dîner.

Dictée préparée : La soupe du soir, n° 1.

Exercice sur la dictée : Mettre la dictée à l'imparfait, — d'abord à la 3^e personne du singulier (maman lavait), puis à la 3^e personne du pluriel (les ménagères lavaient).

Conjugaison : 1. C'est moi qui lave, nettoie et épluche les légumes ; c'est toi qui... (présent de l'indicatif). 2. Quand je serai ménagère, c'est moi qui laverai... (futur simple).

La phrase simple : 1. Deux actions qui se suivent. Maman allume son fourneau, puis jette les légumes dans l'eau bouillante.

Sur ce modèle, noter deux actions qui se suivent et qui sont unies par une des conjonctions *puis, et, ensuite*. (Cinq phrases : la ménagère, la fermière, la cuisinière, la laveuse, la couturière.)

2. La marmite bout. Elle bout où? comment? « Sur un bon feu couvert, une petite marmite bout tranquillement avec un murmure de satisfaction » (p. 78, n° 2).

Autres phrases à enrichir : 1. Le feu flambe (il flambe où? comment?). 2. La bouilloire chante; 3. La soupe fume; 4. Papa rentre.

Petite rédaction : 1. Maman prépare la soupe. Chaque phrase devra noter deux ou plusieurs actions. 1. Elle épluche... 2. Elle allume... 3. Elle surveille... 4. Elle goûte... 5. Elle apporte...

2. L'omelette aux herbes : 1. Maman casse... 2. Elle ajoute..., puis fouette... 3. Dans la poêle, elle met... 4. Puis elle verse... 5. Elle agite..., puis glisse...



43. La Marmite qui bout

1. C'est une petite chambre au cinquième... On se croirait dans un nid bien chaud, tout en haut d'un grand arbre. Pour le moment, le nid est vide. Le maître du logis n'est pas là; mais on sent qu'il va rentrer bientôt, et tout chez lui a l'air de l'attendre.

2. Sur un bon feu couvert, une petite marmite bout tranquillement avec un murmure de satisfaction¹.

C'est un peu tard veiller pour une marmite; aussi, quoique celle-là semble faite au métier, à en juger par ses flancs roussis passés à la flamme, de temps en temps elle s'impatiente et son couvercle se soulève, agité par la vapeur.

3. Alors une bouffée de chaleur appétissante monte et se répand dans toute la chambre. Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

On sent que le maître du logis doit rentrer très tard toutes les nuits, et qu'il aime à trouver en rentrant ce petit souper qui mijote² et tient la chambre parfumée et chaude jusqu'à son retour.

Alphonse DAUDET (*Contes du lundi*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Un murmure de satisfaction* : la marmite bout avec un bruit léger et doux comme si elle était contente de ce qu'elle fait. 2. *Qui mijote* : qui cuit à petit feu.

Les idées : La marmite semble *une personne vivante*, qui se montre satisfaite... , qui est faite au métier... , mais qui parfois s'impatiente. Voyez-la sur son feu couvert, dessinez-la. Représentez-vous les habitudes du maître du logis.

44. La Galette lorraine

La payse, d'un doigt léger,
 Pétrit la pâte fine;
 Tout autour d'elle on voit neiger
 De la fleur de farine.
 Les marmots au regard charmant,
 Couleur de violette¹,
 Parmi ce neigeux poudroïement²,
 Contemplant la galette.

N'épargne pas le beurre! Encor,
 Payse, à pleine tranche!
 Bats les œufs jaunes comme l'or
 Avec la crème blanche;
 Puis, lentement, avec amour,
 Etends-les sur la pâte...
 C'est parfait! Maintenant au four,
 Au four, et qu'on se hâte.

André THEURIET (*Poésies*, Lemerre, éditeur).

Les mots : 1. *Couleur de violette* : les yeux des enfants sont bleus comme la violette. 2. *Ce neigeux poudroïement* : la farine en volant ressemble à une poudre de neige.

Les idées : Le poète chante la bonne galette de ce pays lorrain qu'il connaît et qu'il aime. Vous suivrez dans leur précision les mouvements de la payse (femme du pays) qui confectionne le gâteau avec amour : elle pétrit... bat... étend... met au four. *Des images charmantes* : on voit neiger la fleur de la farine ; les marmots au regard couleur de violette.

45. La Dinette de la poupée

1. Près d'elle, sur une chaise, Jeanne avait assis sa poupée. Fraternellement, elle lui passait la moitié de son dessert.

2. « Surtout, Mademoiselle, mangez proprement... Essuyez-vous donc... Oh! la petite sale, elle ne sait pas seulement mettre sa serviette... Là, vous êtes belle. Tenez, voici un biscuit¹. Qu'est-ce que vous dites? Vous voulez de la confiture dessus?... Hein! c'est meilleur comme ça... Laissez-moi vous peler votre quartier de pomme... »

3. Et elle posait la part de la poupée sur la chaise. Mais, lorsque son assiette fut vide, elle reprit une à une les friandises, elle les mangea, en parlant pour la poupée :

4. « Oh! c'est exquis²... Jamais je n'ai mangé d'aussi bonne confiture. Où donc prenez-vous cette confiture-là, Madame? Je dirai à mon mari de m'en apporter un pot... Est-ce que c'est dans votre jardin, Madame, que vous cueillez ces belles pommes? »

Emile ZOLA (*Une page d'amour*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Biscuit* (qui est cuit deux fois); ici, gâteau sec. 2. *Exquis* : qui flatte le goût; agréable, délicieux.

Les idées : Une scène charmante que vous pourrez « jouer ». C'est Jeanne qui remplit les deux rôles : d'abord elle conseille sa poupée, la réprimande, l'aide comme ferait une mère; — puis, son assiette vide, elle reprend la seconde part et la mange tout en parlant à la place de la poupée.

Petite rédaction : Jeanne fait la toilette de sa poupée. « Surtout, mademoiselle, restez sage... Nous allons passer la serviette... Oh! la petite laide qui pleure...! Là! maintenant, habillons-nous...; nos bas..., notre robe... »



(Cliché Braun.)

FAUGERON. — LA TOILETTE DE LA POUPÉE.

Délicatement, l'enfant fait la toilette de sa poupée. On dirait une mère vigilante et tendre.

46. Poum et son grand cousin Step

1. « Poum ! déclara Step... Poum ! je meurs de faim ! Poum !... je pense que vous n'êtes pas bien gras, je pense que vous devez être coriace¹, je pense que j'aimerais mieux manger un lapin, ou une dinde ou un cochon de lait. Mais comme je n'ai ni cochon de lait, ni dinde, ni lapin sous la main, je vais manger Poum !... »

Poum devint pâle ; il avait beau se dire : « Ce n'est pas vrai, c'est pour rire ! » il avait peur tout de même.

2. Cousin Step continua :

« Seulement, comment vais-je vous manger, Poum ? là est la question. Haché menu et trempé dans le sel ? Dépecé² en quartiers frits à la poêle ? Bouilli dans la marmite ? Et à quelle sauce ? mayonnaise³, tomates, oignons, vinaigrette ? Sur une purée de fèves ou de pommes de terre ? Non ; décidément, Poum, je vous mangerai comme un agneau rôti à la broche. » Et Step fondit sur Poum, l'emporta, ligoté⁴ et ficelé comme un saucisson, devant le feu de la cuisine.

3. « Là, je vous embrocherai⁵ tout à l'heure ; en attendant, un petit air de feu vous rendra plus tendre, et je vais toujours préparer la table. Ne pleurez pas, vous pourriez éteindre le feu. »

Et Step mit la nappe sur la table, disposa à grand

bruit les assiettes, se coupa une tranche de pain large comme une roue de voiture, se versa un litre de vin dans un verre immense, retourna Poum qui commençait à devenir très rouge, et se parla à haute voix :

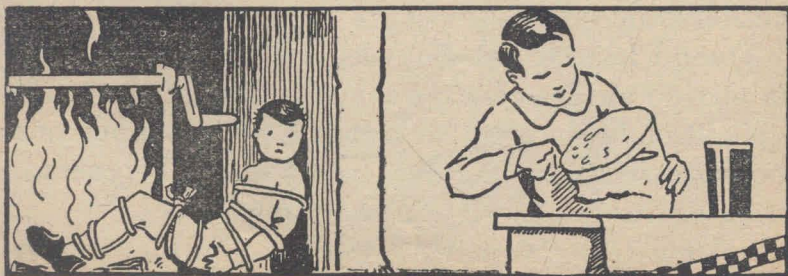
4. « Ai-je si faim que cela ? Peut-être pourrais-je attendre à demain... Ai-je bien le droit de manger ce petit?... Allons, finissons-en, qu'il cuise ! »

Là, Poum poussa des cris si aigus et si épouvantables que toute la maison s'agita; le méchant Step soudain disparut, s'envola par la croisée; et cousine Mad s'élança dans la pièce au secours de Poum affolé⁶.

D'après Paul et Victor MARGUERITTE (*Poum*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Coriace* : dur comme du cuir, en parlant des viandes. 2. *Dépecer* : mettre en pièces. 3. *Mayonnaise* : sauce froide faite d'huile, de jaune d'œuf, de vinaigre. 4. *Ligoté* : lié solidement. 5. *Embrocher* : mettre à la broche. 6. *Affolé* : rendre fou par la peur.

Les idées : *Step* est un grand garçon taquin qui se plait à jouer de mauvais tours à son petit cousin *Poum*. 1. *Je meurs de faim*. Une énumération amusante : j'aimerais mieux manger... 2. *Comment vais-je vous manger ?* D'amusantes interrogations : Haché ? dépecé ? etc... 3. *Un petit air de feu vous attendra*. Un trait qui nous fait rire : pourquoi *Poum* ne doit-il pas pleurer ? Les amusants préparatifs du festin. 4. *Finissons-en, qu'il cuise...* Que se passe-t-il ? (représentez-vous cette scène amusante).



47. Les Crêpes de mère Barberin

1. Mère Barberin est une brave femme qui vit seule avec Rémi, un enfant trouvé qu'elle a recueilli et élevé. Barberin est à Paris où il travaille de son métier de maçon. La misère est venue et mère Barberin a été obligée de vendre sa vache. Mais elle a su se procurer chez les voisins du lait, des œufs et de la farine : c'est qu'elle veut faire une surprise à son petit Rémi.

2. « Voici le jour des crêpes et des beignets, me dit mère Barberin, et je me suis arrangée pour que le mardi gras ne te fasse pas vilaine figure. Regarde dans la huche¹ ». Le couvercle levé, et il le fit vivement, j'aperçus le lait, le beurre, des œufs et trois pommes.

« Donne-moi les œufs, me dit-elle, et pendant que je les casse, pèle les pommes. »

Pendant que je coupais les pommes en tranches, elle cassa les œufs dans la farine et se mit à battre le tout en versant dessus, de temps en temps, une cuillerée de lait.

Quand la pâte fut délayée, mère Barberin posa la terrine sur les cendres chaudes, et il n'y eut plus qu'à attendre le soir, car c'était à notre souper que nous devions manger les crêpes et les beignets...

3. Enfin, la chandelle fut allumée.

« Mets du bois au feu, » me dit-elle. Bientôt une

grande flamme monta dans la cheminée et sa lueur vacillante² emplit la cuisine.

Alors mère Barberin décrocha de la muraille la poêle à frire et la posa au-dessus de la flamme.

« Donne-moi le beurre. »

Elle en prit au bout de son couteau un morceau gros comme une petite noix et le mit dans la poêle, où il fondit en grésillant³.

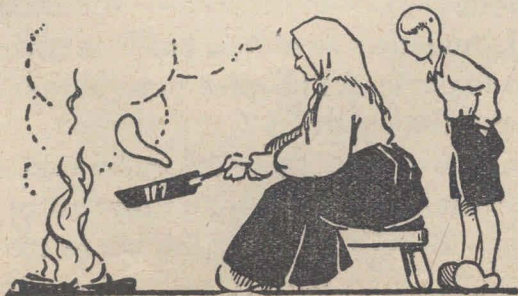
4. Ah! c'était vraiment une bonne odeur qui chatouillait d'autant plus agréablement notre palais que depuis longtemps nous ne l'avions pas respirée.

C'était aussi une joyeuse musique que celle produite par les grésillements et les sifflements du beurre.

Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Huche* : coffre de bois pour pétrir et serrer le pain. 2. *Vacillante* : qui tremblote, s'agite. 3. *Grésillant* : produisant un bruit léger semblable au bruit du *grésil* qui tombe.

Les idées : 1. Quelle surprise mère Barberin a-t-elle ménagée à son petit Rémi ? 2. Relevez la suite des actions de mère Barberin lorsqu'elle prépare la pâte. 3. Puis lorsqu'elle fait cuire les crêpes sur le feu. 4. Quels traits nous peignent la joie de l'enfant ?



48. Le Retour de Barberin

1. Rémi ne goûtera pas aux bonnes crêpes. Tout à coup quelqu'un ouvre la porte et entre. C'est Barberin qui revient de Paris, estropié¹ par suite d'un accident, aigri² et incapable de travailler... Il reprochera durement à sa femme d'avoir gardé et nourri Rémi. Dans son lit, l'enfant entendra la conversation...

2. «... Notre argent perdu, reprit Barberin, estropié, la misère : voilà ! Comme si ce n'était pas assez, en rentrant ici je retrouve cet enfant. M'expliqueras-tu pourquoi tu n'as pas fait comme je t'avais dit de faire ?

— Parce que je n'ai pas pu.

— Tu n'as pu le porter aux Enfants trouvés ?

— On n'abandonne pas comme ça un enfant qu'on a nourri de son lait et qu'on aime.

3. — Ce n'était pas ton enfant.

— Enfin je voulais faire ce que tu demandais, voilà précisément qu'il est tombé malade.

— Malade ?

— Oui, malade ; ce n'était pas le moment, n'est-ce pas, de le porter à l'hospice pour le tuer ?

— Quand il a été guéri ?

4. — C'est qu'il n'a pas été guéri tout de suite. Après cette maladie en est venue une autre ; il toussait, le pauvre petit, à vous fendre le cœur. C'est comme ça que notre pauvre petit Nicolas est mort ;

il me semblait que si je portais celui-là à la ville, il mourrait aussi. — Mais après ?

— Le temps avait marché. Puisque j'avais attendu jusque-là, je pouvais bien attendre encore.

5. — Quel âge a-t-il présentement? — Huit ans.

— Eh bien ! il ira à huit ans là où il aurait dû aller autrefois, et ça ne lui sera pas plus agréable. — Ah ! Jérôme, tu ne feras pas ça. — Je ne ferai pas ça ! Qui m'en empêchera ? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours ? »

6. Il y eut un moment de silence, et je pus respirer ; l'émotion me serrait à la gorge au point de m'étouffer... Barberin voulait m'envoyer à l'hospice³ ; mère Barberin pourrait-elle l'en empêcher ?

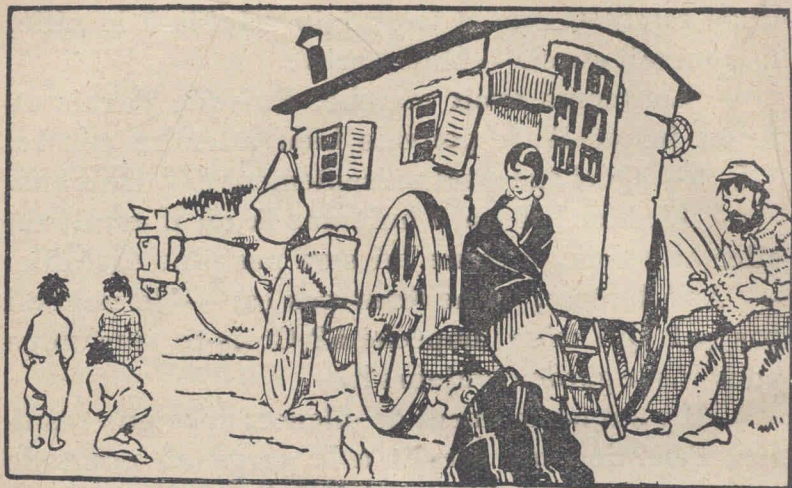
Hector MALOT (*Sans famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Estropié* : privé de l'usage d'un ou de plusieurs membres. 2. *Aigri* : rendu irritable et méchant par le malheur. 3. *Hospice* : maison où l'on recueille les orphelins, les infirmes.

Les idées : *Une scène qui nous émeut* : d'une part, Barberin, aigri et dur ; ses reproches, son insistance, sa résolution ; d'autre part, mère Barberin qui laisse parler son cœur de mère : je l'ai nourri de mon lait..., il est tombé malade..., notre petit Nicolas..., je pouvais bien attendre encore..., tu ne feras pas ça. — Hélas ! elle ne réussit pas à émouvoir Barberin.

Vous vous représentez l'angoisse, le désespoir du petit Rémi (suite, p. 96).





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Scène jouée : *le jeu des Bohémiens*; chaque personnage agit, mime, explique (texte ci-dessous).

3. Même exercice : *Le chemineau* (il nous narre ses journées); scènes : le chemineau et le fermier; le camelot et sa clientèle; le boniment du charlatan.

4. Verbes à étudier : *grogner, ronger, paître, tresser, jaillir*; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

49. La Roulotte

1. A l'entrée du village s'arrête une roulotte de nomades. C'est une vieille voiture branlante, mal close, aux fenêtres étroites et disloquées.

2. Sous la roulotte, un chien maigre, au poil jaune et rude, grogne sourdement en rongant un os. Le vieux cheval, attaché par une corde à l'une des roues, paît tristement le gazon flétri.

Quatre petits enfants, en haillons, pieds nus, courent et se disputent en poussant des cris aigus.

3. Assis sur le talus du fossé, l'homme tresse des brins d'osier.

Une jeune femme aux yeux noirs et brillants, des anneaux de cuivre aux oreilles, tient dans ses bras un nouveau-né qu'elle allaite.

4. Une vieille femme ramasse des morceaux de bois sec qu'elle allume; une flamme brillante jaillit.

Une grande fillette, les épaules couvertes d'un châle aux vives couleurs, offre dans les maisons des corbeilles et des paniers.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les actions *du chien, du cheval, des enfants, de l'homme, de la jeune femme, de la vieille femme.*

Dictée préparée : *La roulotte, n° 4.*

Conjugaison : J'avais ramassé des morceaux de bois sec que j'avais allumés (plus-que-parfait).

La phrase simple : 1. *C'est une vieille voiture... C'est une vieille voiture branlante, mal close, aux fenêtres étroites et disloquées.* Sur ce modèle, faites le portrait des habitants de la roulotte : *le chien* (c'est un chien maigre au..., au...), *les enfants, l'homme, la jeune femme, la vieille femme...*

2. **Assis sur le talus...** Assis sur le talus, l'homme tresse des brins d'osier. La phrase note une *attitude* (assis, couché, agenouillé, penché, courbé, debout...) et une *action* (tresser).

Construire cinq phrases sur ce modèle : 1. Courbée... *la vieille femme...*; 2. Couché... *le chien...*; 3. Agenouillée... *la laveuse...*; 4. Penchée... *la couturière...*; 5. Assis... *le grand-père...*; etc.

Petite rédaction : 1. **La roulotte.** 1. Que font les enfants? 2. Les femmes? 3. L'homme? 4. La grande fillette? 5. Le chien? 6. Le cheval?

2. **Voyez le chemineau qui passe.** 1. Il parcourt les routes... (ses hailons... son bâton... son sac...). 2. Il mendie... ou maraude... 3. L'été, il couche...; l'hiver, il s'abrite...



50. Le Vagabond

Ce vieux, poilu comme un lapin,
 Qui s'en va mendiant son pain,
 Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il? D'où vient-il? Qu'importe?
 Suivant le hasard qui l'emporte,
 Il chemine¹ de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
 Sur son bâton de cornouiller²,
 Il fait plus de pas qu'un roulier³.

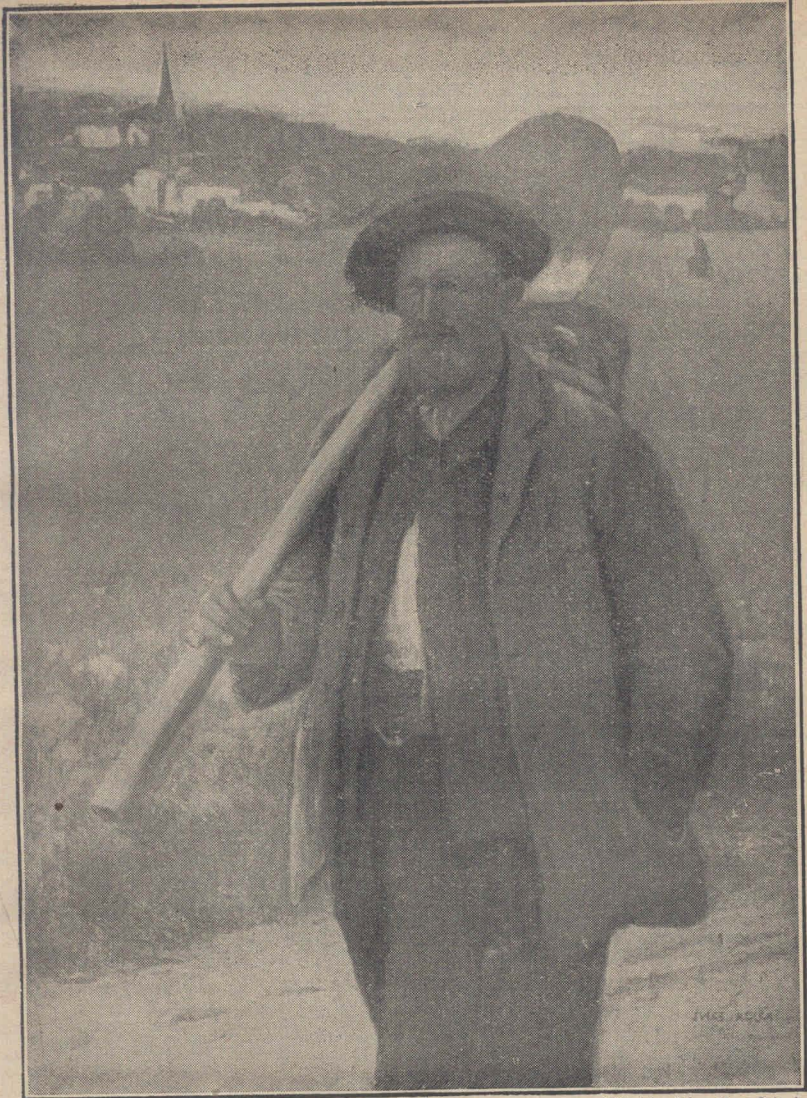
Il dévore en rêvant les lieues
 Sur les routes à longues queues⁴
 Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans ce lointain
 Qui recule chaque matin
 Et qui le soir n'est pas atteint.

Jean RICHEPIN (*La Chanson des Gueux*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Cheminer* : suivre lentement le chemin. 2. *Cornouiller* : arbre d'un bois très dur. 3. *Roulier* : voiturier qui transporte des marchandises. 4. *Routes à longues queues* : routes qui, derrière le passant, s'allongent bien loin et paraissent sans fin.

Les idées : Représentez-vous le vieux chemineau et sa vie de chaque jour : sa barbe touffue (poilu comme un lapin); sa marche pénible (clopin-clopant, clopant-clopin; à la lecture, le vers rend parfaitement cette marche); ses pieds nus... son bâton..., sa course sans fin au hasard des chemins (une forte expression : il dévore; une expression qui fait voir : les routes à longues queues; la répétition du mot *là-bas*; les six derniers vers qui s'allongent comme la course elle-même).



(Cliché Lévy-Neurdein.)

J. ADLER. — LE CHEMINEAU.

« Je suis pris de pitié pour les vieux vagabonds
« Qu'on voit, à travers champs, rôder au crépuscule,
« Et pour qui, dans la nuit où le sort les accule,
« Tous les chemins sont durs, tous les gîtes sont bons. »

(Paul LABBÉ).

51. Les Souliers du Vagabond

1. « Sûr qu'ils ne valent rien, s'exclama¹ une grosse voix. J'ai fait la moitié du chemin pieds nus! » Une paire de souliers fut lancée au milieu de la boutique... Simon se tourna vers l'arrivant :

2. « Te voilà, vagabond. D'où reviens-tu ?

— D'où veux-tu que je vienne, sinon de la route, d'ici ou de là, partout où l'on a besoin de chansons pour réjouir l'âme?

— Ainsi, tu oses te plaindre de mon cuir, lorsque tu ne cesses d'user les cailloux à errer sans repos? Qu'as-tu fait ces jours-ci?

3. — J'ai chanté à la noce de Jacqueline. Puis j'ai fait sauter les gens du village. Là-bas, j'ai réjoui² les moissonneurs fatigués de travailler sous le soleil qui brûle. Plus loin, j'ai calmé la douleur du malade, apaisé l'enfant qui criait, consolé le cœur des vieux qui pleurent leur jeunesse.

4. Et j'ai dormi auprès des meules. Les toits de vos maisons pèsent à mon crâne. Leurs murailles me sont d'étouffantes prisons. Racommode mes escarpins, Simon, au plus vite, j'ai hâte de repartir. »

Fanny CLAR (*Les Mains Enchantées*, Editions de la Rose Rouge).

Les mots : 1. *S'exclamer* : pousser une exclamation, un *cr.* de joie, d'indignation, etc... 2. *Réjoui* : mis en joie.

Les idées : C'est un *joyeux chanteur ambulant*, qui aime rire, plaisanter, et qui aime aussi réjouir les cœurs autour de lui. 1. *Les souliers du vagabond* : comment sont-ils? 2. *Les questions du cordonnier* : pourquoi est-il sévère et rude? 3. *Les journées du chanteur* : suivez-le..., ici..., là-bas..., plus loin; partout il réjouit et console. 4. *Son amour de la vie libre et errante*.

52. La Troupe du signor Vitalis

I

1. Barberin veut se débarrasser du petit Rémi, en cachette, sans que mère Barberin s'en aperçoive.

« Donnez-moi cet enfant, lui dit un grand vieillard à barbe blanche, je m'en charge, et je vous donne vingt francs par an. C'est un bon prix, et je paye d'avance; vous touchez quatre belles pièces de cent sous et vous êtes débarrassé de l'enfant, qui désormais prendra place dans la troupe du signor¹ Vitalis. — Et où est-elle cette troupe?

2. — Le signor Vitalis, c'est moi; la troupe, je vais vous la montrer. »

Disant cela, le signor Vitalis ouvrit sa peau de mouton, et prit dans sa main un animal étrange² qu'il tenait serré contre sa poitrine. Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois...

3. « Ab! le vilain singe! s'écria Barberin.

— Voici le premier sujet de ma troupe, dit Vitalis; c'est Monsieur Joli-Cœur : Joli-Cœur, mon ami, saluez la société. »

Joli-Cœur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Signor* : mot italien qui signifie *seigneur*, mais on l'emploie pour *monsieur*. 2. *Étrange* : en dehors de l'usage; extraordinaire.

Les idées : 1. Pourquoi Barberin veut-il se débarrasser de Rémi? 2. Quelles offres alléchantes lui sont faites? 3. Quels sont les deux personnages qui nous sont présentés?

53. La Troupe du signor Vitalis *(suite)*

II

1. « Maintenant, continua Vitalis étendant sa main vers le caniche blanc, à un autre : le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente. »

A ce commandement, le caniche se leva vivement, et, se dressant sur ses pattes de derrière, il croisa ses pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol. Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades, et d'une patte, tandis qu'il tenait l'autre sur sa poitrine, il leur fit signe d'approcher.

2. Les deux chiens, qui avaient les yeux attachés sur leur camarade, se dressèrent aussitôt, et se donnant chacun une patte de devant comme on se donne la main dans le monde, ils firent gravement six pas en avant, puis trois pas en arrière, et saluèrent la société.

« Celui que j'appelle Capi, continua Vitalis, est le chef des chiens. C'est lui qui, comme le plus intelligent, transmet mes ordres. Les deux autres se nomment Zerbino et Dolce.

3. — Oh ! monsieur, m'écriai-je, laissez-moi à Maman Barberin, je vous en prie. »

Je fus interrompu par un formidable¹ aboiement

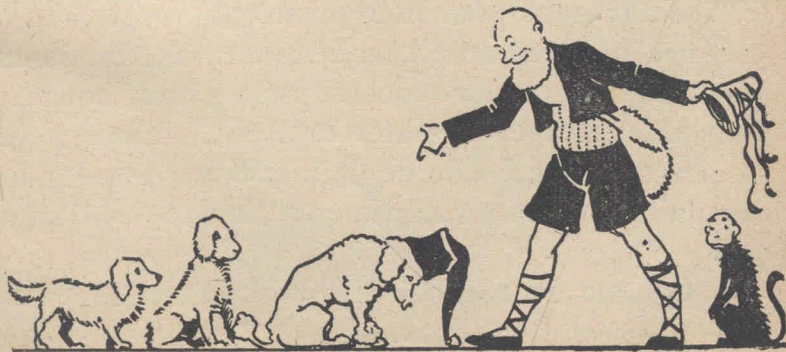
de Capi. En même temps, le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Cœur était resté assis. Celui-ci, profitant d'un moment où tout le monde était tourné vers moi, avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider.

4. « Monsieur Joli-Cœur, dit Vitalis, d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon²; allez vous mettre là-bas dans le coin, le nez tourné contre la muraille, et vous, Zerbino, montez la garde devant lui. Quant à vous, Monsieur Capi, vous êtes un bon chien; tendez-moi la patte que je vous la serre... » Tandis que le singe obéissait en poussant des petits cris étouffés, le chien, heureux, fier, tendait la patte à son maître.

D'après Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Formidable* : qui cause une grande peur. 2. *Fripon* : filou, voleur adroit.

Les idées : *Vitalis va nous faire connaître sa troupe* : d'abord Joli-Cœur, le singe (p. 93), puis le chien savant Capi, qui salue et présente Zerbino et Dolce. *Une scène amusante* : l'aboïement de Capi, le fripon Joli-Cœur.



54. La Troupe du signor Vitalis (*fin*)

Le petit Rémi fait partie de la troupe du signor Vitalis; Vitalis le prend en affection; mais les premières journées de cette vie errante paraissent bien dures au jeune enfant. Cette nuit-là, la troupe couche dans une grange.

III

1. Brisé par la fatigue, les pieds écorchés par mes sabots, je tremblais de froid dans mes vêtements mouillés. « Tes dents claquent, dit Vitalis, tu as froid? — Un peu. »

Je l'entendis ouvrir son sac. « Je n'ai pas une garde-robe¹ bien montée, dit-il, mais voici une chemise sèche et un gilet dans lesquels tu pourras t'envelopper après avoir défait tes vêtements mouillés; puis tu t'enfonceras sous la fougère, tu ne tarderas pas à te réchauffer et à t'endormir. »

2. Cependant, je ne me réchauffai pas aussi vite que Vitalis le croyait; longtemps je me tournai et me retournai sur mon lit de fougère, trop endolori², trop malheureux pour pouvoir m'endormir.

Est-ce qu'il en serait maintenant tous les jours ainsi? Marcher sans repos sous la pluie, coucher dans une grange, trembler de froid, n'avoir pour souper qu'un morceau de pain sec, personne pour me plaindre, personne à aimer, plus de mère Barberin!

3. Comme je réfléchissais tristement, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, je sentis un souf-

fle tiède me passer sur le visage. J'étendis la main en avant et je rencontrai le poil laineux de Capi.

4. Que voulait-il? Il se coucha bientôt sur la fougère, tout près de moi, et délicatement il se mit à me lécher la main.

Tout ému de cette caresse, je me soulevai à demi et l'embrassai sur son nez froid. Il poussa un petit cri étouffé, puis, vivement, il mit sa patte dans ma main et ne bougea plus.

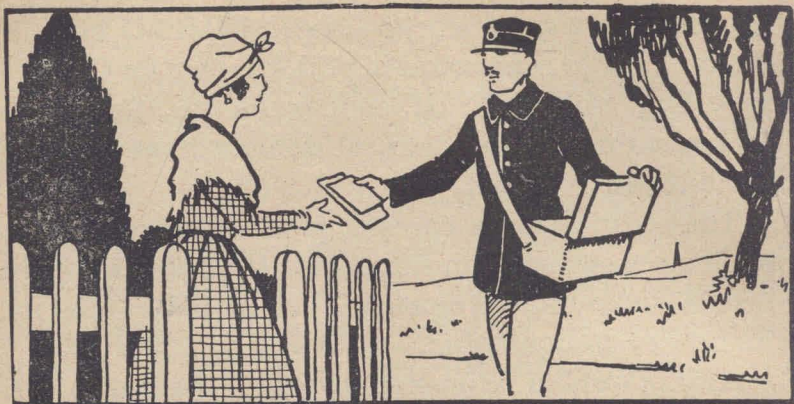
Alors j'oubliai fatigue et chagrins; ma gorge contractée³ se desserra; je respirai, je n'étais plus seul : j'avais un ami.

Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Garde-robe* : chambre où l'on renferme les robes et les habits; l'ensemble des vêtements d'une personne. 2. *Endolori* : rendu douloureux. 3. *Contracté* : ici, serré par la douleur et l'émotion.

Les idées : 1. *Représentez-vous la nouvelle vie du petit Rémi* : la pluie... la grange... la fatigue... le froid... le lit de fougère... plus de mère Barberin. Une phrase qui peint toutes ces misères physiques et morales : la dernière phrase du n° 2. Relevez un trait qui prouve le bon cœur de Vitalis : une chemise... un gilet... 2. *Je n'étais plus seul : j'avais un ami*; suivez les mouvements affectueux de Capi, ses caresses : comprenez l'émotion joyeuse de Rémi. (*Suite*, p. 240.)





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : une enveloppe ; une bicyclette. *Des-
sin, exercices manuels.*

3. Le facteur : petites scènes à mimer (ci-dessous).

4. Le facteur raconte sa journée ; — une lettre raconte son voyage.

5. Le jeu des étrennes : chacun décrit et dessine *les jouets* qu'il désirerait recevoir.

**Vocabulaire
et Lecture**

55. Le Facteur

1. Vous connaissez l'homme à la vareuse bleue, aux gros souliers ferrés, qui parcourt la campagne, son sac sur le dos ou sa boîte au côté ? C'est le facteur.

2. Il arrive au village et frappe aux portes du bout de son bâton. Vite on accourt à son appel. Une main se tend et prend la lettre, la carte postale ou le journal : « Merci, facteur. »

3. Parfois la voix ajoute : « Entrez, facteur ; vous vous chaufferez et vous déjeunerez. »

4. Une vieille grand'mère aux yeux fatigués lui demande de lire la lettre qu'il apporte : c'est le petit-fils qui écrit, et une larme de joie mouille les paupières de la brave femme.

5. Hélas ! parfois la lettre annonce une mauvaise nouvelle. C'est une maladie, et tous s'inquiètent ; c'est un deuil, et tous pleurent.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte *les actions du facteur* : il *parcourt* la campagne, il *arrive*..

Dictée préparée : *Le facteur*, n° 2.

Conjugaison : Je suis accouru à l'appel du facteur et j'ai pris la lettre ; tu... (*passé composé*).

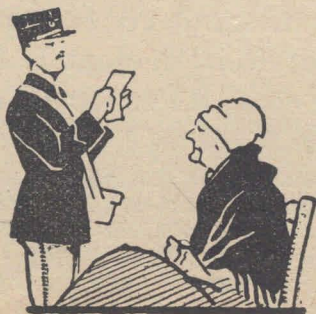
La phrase simple : 1. **C'est le facteur.** « Connaissez-vous l'homme... qui parcourt... son sac sur le dos ? C'est le facteur. »

Sur ce modèle, construisez trois phrases pour décrire, au choix : un *chemineau*, — un *marchand de chiffons*, — un *camelot de passage*, — la *laitière*, — la *marchande des quatre-saisons*... (Connaissez-vous... qui... ? c'est...).

2. **Merci, brave facteur :** *c'est toi qui nous apportes des nouvelles des absents*. Sur ce modèle, remerciez le *cultivateur*, la *maman*, la *grand'mère*, le *papa*, le *boulangier*, le *maçon* (quatre phrases).

Petite rédaction : 1. **La journée du facteur.** 1. Son départ dès le matin. 2. A travers les rues et les champs. 3. A chaque maison... 4. Une lettre ou un journal... 5. Le soir...

2. **Imaginez la réponse de Léopoldine à son père.** 1. Ta bonne lettre..., notre joie. 2. Dans quinze jours, nous serons heureux... 3. Sois sûr qu'avec maman... 4. Le soir, je regarde encore les étoiles, mais... (*Lecture page 101*).



56. La Bergerie de petit Pierre

1. A peine habillé, le petit Pierre ouvrit la boîte et vit les moutons, les vaches, les chevaux, les arbres, des arbres frisés. C'était, pour être exact, une ferme plutôt qu'une bergerie.

2. Il vit le fermier, la fermière. Le fermier portait une faux et la fermière un râteau. Ils allaient au pré faire le foin; mais ils n'avaient pas l'air de marcher.

La fermière était vêtue d'un chapeau de paille et d'une robe rouge. Pierre lui donna des baisers, et elle lui barbouilla la joue.

Il vit la maison : elle était petite et si basse que la fermière n'aurait pu s'y tenir debout; mais cette maison avait une porte, et c'est à quoi Pierre la reconnut pour une maison.

3. Il pressait ces figures peintes dans ses petits poings qui en furent tout poissés¹; il les dressait sur sa petite table et les nommait par leurs noms avec l'accent de la passion : *Dada ! Toutou ! Moumou !*

4. En soulevant un de ces étranges² arbres verts au tronc lisse et droit, et dont le feuillage en copeaux forme un cône, il s'écria : « Un pin ! »

Anatole FRANCE (*Petit Pierre*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Poissés* : salis par une matière qui colle comme la poix.
2. *Etrange* : extraordinaire; pourquoi ces arbres verts sont-ils étranges ?

Les idées : Vous avez sûrement connu la joie de recevoir en étrennes un jouet désiré. *Représentez-vous l'émotion du petit Pierre* : il se précipite..., il embrasse..., presse, dresse, nomme... *Voyez le jouet tel qu'il nous est peint* : le fermier, la fermière, la maison, les arbres frisés.

57. Léopoldine

Marseille, 1839.

1. J'ai lu tes deux bonnes lettres, ma Didine, et elles m'ont donné bien de la joie. Tout ce que je vois, le beau ciel, les belles montagnes, tout cela n'est rien, vois-tu. Ma cheminée, mon vieux canapé bleu et vous tous sur mes genoux, cela vaut mieux que les Alpes et la Méditerranée. Je le sens bien profondément en ce moment où je suis seul, lisant tes chères petites lettres avec les larmes aux yeux.

2. Dans une quinzaine de jours je vous reverrai, je vous embrasserai, nous en aurons pour longtemps à être ensemble, et je serai bien heureux.

3. Continue d'être bonne et douce et de faire ma joie; sois attentive et tendre avec ton excellente mère. Elle vous aime tant et est si digne d'être aimée!

4. Toutes les nuits, je regarde les étoiles comme nous faisons le soir sur le balcon de la place Royale¹ et je pense à toi, ma Didine. Je vois avec plaisir que tu aimes et que tu comprends la nature².

Ton bon petit père,

Victor Hugo (*Correspondance*).

Les mots : 1. *Place Royale* : place de Paris où habitait Victor Hugo. 2. *Tu comprends la nature* : tu aimes regarder et admirer le ciel, les étoiles, etc...

Les idées : *Victor Hugo, en voyage, écrit à sa fille Léopoldine; il lui parle avec une tendresse émue.* (Rapprocher de la poésie *Le Père et la Fille*, p. 102, écrite après la mort de Léopoldine). 1. Pourquoi dit-il : ces belles choses que je vois, ce n'est rien? 2. Comment exprime-t-il le désir de revoir les siens? 3. Quelles recommandations adresse-t-il à sa fille? 4. Comment, chaque soir, pense-t-il à sa fille?

58. Le Père et la Fille

O souvenirs ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !
— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant... —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu !

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant !
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... — Aube¹ pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux !

Je toussais, on devenait brave.
 Elle montait à petits pas,
 Et me disait d'un air très grave :
 « J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
 Que mon cœur fût triste ou joyeux,
 Je l'admirais. C'était ma fée,
 Et le doux astre² de mes yeux.

Villequier, 4 septembre 1846.

Victor Hugo (*Les Contemplations*).

Les mots : 1. *Aube* : l'aube est la lueur *blanche* qui paraît le matin ; ici, il s'agit à la fois de cette lumière du matin et de ces jeunes enfants qui sont au matin de la vie ; même idée dans la première strophe. 2. *Astre* : les étoiles sont des astres ; jadis, on croyait que certains astres portaient bonheur (être né sous une bonne étoile) ; cette fillette apportait le bonheur à son père comme eût fait une fée ou une étoile.

Les idées : Le père rappelle les jours passés où il avait la douce joie d'avoir près de lui sa fillette Léopoldine qu'il vient de perdre. Quels sont les traits qui peignent la tendresse du père et son bonheur ?



59. Le Retour d'Ulysse

I

1. Après avoir erré dix ans sur les mers et couru les plus grands dangers, Ulysse, roi d'Ithaque, réussit enfin à rentrer dans sa patrie. On le croit mort depuis longtemps. Seule sa femme Pénélope l'attend jour et nuit en pleurant. Dans le palais se sont installés des prétendants insolents¹ qui commandent en maîtres.

2. Ils veulent obliger Pénélope à épouser l'un d'eux. Pour retarder ce moment, voici ce qu'elle a imaginé : elle brode un voile, et elle a promis aux princes de faire son choix dès que le voile sera fini. Tout le jour, elle y travaillait devant eux, mais la nuit, elle défaisait ce qu'elle avait brodé. Ainsi l'ouvrage n'avancait pas : mais les prétendants ont découvert la ruse ; le voile est fini maintenant, et il faudra que Pénélope se décide.

3. Dès son arrivée à Ithaque, Ulysse se déguise en mendiant afin de pouvoir chasser les prétendants ; il se fait reconnaître de son fils Télémaque : « Le porcher Eumée, lui dit-il, va me conduire au palais. Ne dis à personne qui je suis. »

4. Ulysse jette sur ses épaules sa besace² trouée, et part vers la ville, conduit par Eumée.

Il arrive au palais et pénètre dans la salle où sont attablés les prétendants. Il tend les deux mains et prie chacun de lui donner quelque aumône.

5. Mais Antinoüs, le plus dur des prétendants, s'écrie : « Porcher, pourquoi as-tu conduit cet homme à la ville ? N'avons-nous pas assez de vagabonds et de mendiants ? »

Tous les autres prétendants emplissent la besace d'Ulysse de viande et de pain. Ulysse s'arrête devant Antinoüs : « Donne-moi, ami ; tu es le plus puissant et le plus riche, c'est à toi de donner beaucoup ».

Et Antinoüs répond : « Retire-toi loin de ma table, vagabond !

6.— Tu m'accables d'outrages³, dit Ulysse, parce que j'ai faim. Mais si Ulysse, ayant abordé à la terre de sa patrie, apparaissait ici, les larges portes de cette salle seraient trop étroites pour ta fuite. »

Comme il achevait ces mots, Antinoüs saisit un escabeau et le lança vers Ulysse, qui se baissa pour l'éviter ; l'escabeau atteignit l'enfant qui donnait à boire et le renversa dans la poussière.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Insolent* : qui a perdu tout respect et toute retenue. 2. *Besace* ou *bissac* : sac à deux poches ouvert par le milieu. 3. *Outrage* : injure grave.

Les idées : 1. Qui s'est installé dans le palais d'Ulysse pendant son absence ? 2. Quelle était la ruse imaginée par Pénélope ? 3. Pourquoi Ulysse se déguise-t-il en mendiant ? 4. Où pénètre-t-il ? Que fait-il ? 5. Que dit-il à Antinoüs ? 6. Que fait Antinoüs et pourquoi ?



60. Le Retour d'Ulysse (*fin*)

II

1. Pénélope s'arrête sur le seuil de la salle du festin¹ ; elle tient à la main l'arc d'Ulysse ; un voile blanc couvre ses traits. « Princes, dit-elle, je ne puis plus espérer le retour de mon époux. Voici l'épreuve qui vous est proposée. Je vous apporte le grand arc d'Ulysse. Que l'on suspende les douze anneaux que voici. Celui qui, de ses mains, tendra l'arc d'Ulysse et lancera une flèche à travers les douze anneaux, sera mon époux : je le suivrai, et je quitterai ce palais où j'ai passé mon heureuse jeunesse.

2. — Compagnons, dit Antinoüs, levez-vous et essayez l'un après l'autre ». Mais tous s'épuisent en efforts inutiles. Ils ne peuvent tendre l'arc.

3. Alors Ulysse se lève à son tour, et dit :

« Donnez-moi cet arc éclatant. Je voudrais essayer mes forces et voir si mes membres ont conservé leur souplesse et leur vigueur. »

Ulysse saisit le grand arc ; il le tourne et le retourne, il l'examine avec soin, il essaye la corde qui rend un son aigu et menaçant.

Puis il le courbe avec facilité de la main droite. Il prend une flèche, et, visant le but, il tire. La flèche rapide vole, touche au premier anneau, et les traverse tous ensemble.

4. Alors il se tourne vers les prétendants, et jetant ses haillons à terre, il paraît vêtu de beaux habits.

Il saisit une flèche qu'il dirige contre Antinoüs, le plus insolent des prétendants. Le malheureux, la gorge traversée, tombe lourdement.

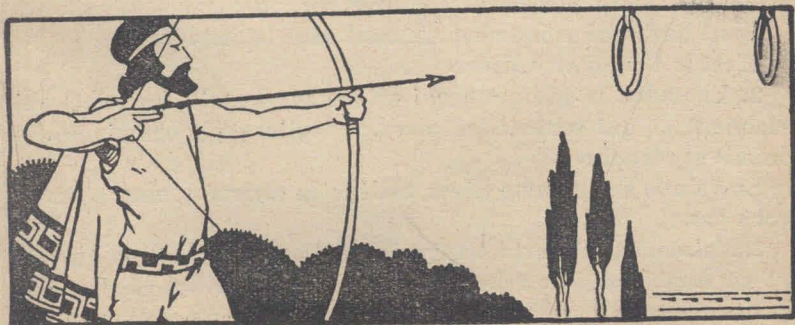
5. — « Chiens ! s'écria le héros², vous ne pensiez pas que je reviendrais jamais dans ma demeure. Et vous ruinez ma maison, et vous dévoriez mes biens, et vous vouliez régner ici. Mais maintenant aucun de vous ne m'échappera ! » Il dit. Leurs cœurs tremblent et leurs genoux chancellent. Epouvantés, ils se lèvent pour combattre. Mais Ulysse et son fils Télémaque les poursuivent...

6. Avec quelle joie Pénélope retrouve son époux ! elle s'élançe à son cou... Ulysse la presse sur son cœur ; et tous deux pleurent de bonheur.

D'après HOMÈRE (*L'Odyssée*).

Les mots : 1. *Festin* : repas de fête, banquet. 2. *Héros* : sorte de demi-dieu, ou personnage se distinguant par des actions extraordinaires.

Les idées : 1. Quelle épreuve Pénélope propose-t-elle aux prétendants ? 2. Pourquoi ne réussissent-ils pas à tendre l'arc ? 3. Que demande alors Ulysse ? Et que fait-il ? (Suivez ses mouvements). 4. Puis comment punit-il l'insolent Antinoüs ? 5. Que dit-il alors aux prétendants ? Que se passe-t-il ? 6. Imaginez-vous la joie de Pénélope et d'Ulysse...





Observation et Élocution

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : la neige, la glace, le vent. *Dessin et frise* : des passants emmitoufflés.

3. Jeu d'action et de langage : *le jeu des saisons* : je suis l'hiver (c'est moi qui...), je suis le printemps..., l'été..., l'automne...

4. Verbes à étudier : *siffler, gronder, claquer, frémir, résonner, hurler, ébouriffer, emmitoufler*; les employer dans des phrases.

Vocabulaire et Lecture

61. Le Bonhomme Hiver

1. Pan, pan, qui frappe à la porte? qui secoue les fenêtres?
Futt! fut! qui siffle par le trou de la serrure?

Hou! hou! qui gronde sourdement dans le corridor?

C'est le Bonhomme Hiver.

2. Entendez la girouette qui grince sur le toit, les volets qui claquent et qui battent les murs, le tablier de la cheminée qui frémit et résonne.

En vain le Bonhomme Hiver assiége la maison : nous n'ouvri-
rons pas.

3. Maintenant il court à travers les plaines et les bois en hurlant
et en arrachant aux arbres leurs dernières feuilles mortes. Les
petits oiseaux ébouriffent leurs plumes et jettent des cris plaintifs.

4. Puis il rôde par les rues et les ruelles.

Les passants transis hâtent le pas et s'emmitouflent; les portes se ferment; la famille se groupe frileusement autour du feu qui pétille.

5. Le voilà qui pénètre dans les mesures mal closes. Il s'acharne après les pauvres gens; il mord leur chair à travers les minces vêtements; il les couche sur un lit d'hôpital et les tue.

Exercices

Vocabulaire: Relevez dans le texte *les actions du Bonhomme Hiver* (il *frappe* à la porte, *secoue* les fenêtres, il...).

Dictée préparée: *Le Bonhomme Hiver*, n° 4.

Conjugaison: Mettre le n° 4 au *passé simple* et au *futur simple*.

La phrase simple: 1. **L'hiver.** 1. *Le vent* (que fait-il?) 2. *L'oiseau*. 3. *Le passant*. 4. *Le malheureux*. Chaque nom sera le sujet d'un ou de plusieurs verbes.

Exemple: Les oiseaux affamés *ébouiffent* leur plumage et *s'approchent* des maisons.

2. **J'entends...** *J'entends la girouette qui grince et les volets qui claquent* (n° 2). Sur ce modèle, dites ce que vous entendez *dans la rue, dans la ferme, au marché ou à la foire, dans la classe, près du feu, etc.* (cinq phrases).

Exemple: J'entends le poêle qui ronfle et les plumes qui grincent sur le papier.

Petite rédaction: 1. **Je suis le Bonhomme Hiver.** *C'est moi qui...* 1. *Autour de la maison* (frapper..., siffler..., gronder..., etc.). 2. *A travers les plaines et les bois* (hurler..., ébouriffer...). 3. *Par les rues* (s'emmitoufler... se fermer). 4. *Dans les mesures* (grelotter...).

2. **Vers l'école, par un jour de grand froid.** 1. *Nous partons:* les vêtements chauds, les capuchons; 2. *Le long de la route:* la chaussée souore, les ruisseaux gelés, les gens qui se hâtent; 3. *A l'école:* les jeux, puis la classe tiède.



62. Ceux qui souffrent de l'hiver

1. Pendant l'hiver était là : les pinsons se rassemblaient par troupes, les mésanges quittaient les bois pour les jardins, les grives descendaient dans les prés, et les rouges-gorges venaient autour des maisons.

2. C'est l'époque où l'on balaie les feuilles dans les châtaigneraies, où l'on cure les rigoles des prés, où l'on ramasse le gland, toutes choses que les gens font en s'amusant : il n'y a pas d'ouvrage pour les journaliers¹ en ce temps-là.

3. Voyant qu'elle n'aurait pas de travail autrement, ma mère chercha donc du chanvre à filer et en trouva...

Pour m'amuser, pendant que ma mère filait sans relâche², moi je m'essayais à faire des cages d'osier, ayant pour tout outil mon couteau et une baguette de fer que je faisais rougir pour percer les trous des barreaux.

4. L'hiver, on dit que c'est la bonne saison pour les riches; mais pour les pauvres, il n'en va pas de même; il leur faut chômer lorsqu'il pleut ou neige, et jeûner aussi souvent... Ils sont obligés de passer les mois de gel avec leurs habillements d'été.

Eugène LE ROY (*Jacquou le Croquant*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Journalier* : homme qui travaille à la journée. 2. *Sans relâche* : sans laisser son travail, sans repos.

Les idées : C'est un paysan d'autrefois qui nous fait le tableau des misères de l'hiver : 1. Les oiseaux ont froid. 2. Les journaliers n'ont pas de travail. 3. La mère file, l'enfant s'essaie à tresser des cages. 4. Les pauvres gens jeûnent et grelottent...

La phrase simple. Les travaux d'hiver. « C'est l'époque où l'on balaie les feuilles, où l'on cure les rigoles, où l'on ramasse le gland... » — Sur ce modèle, dites quels sont les travaux du printemps (c'est la saison où le jardinier..., le laboureur, etc.), de l'été, de l'automne. (Trois phrases).



63. Le Vent de la Mer

Quels sont ces bruits sourds ?
 Écoutez vers l'onde¹
 Cette voix profonde
 Qui pleure toujours,
 Et qui toujours gronde,
 Quoiqu'un son plus clair
 Parfois l'interrompe...

— Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe².

Nochers³ imprudents !
 Le vent dans la voile
 Déchire la toile
 Comme avec les dents !
 Là-haut, pas d'étoile !
 L'un lutte avec l'air,
 L'autre est à la pompe⁴...

— Le vent de la mer
 Souffle dans sa trompe.

VICTOR HUGO (*Les Voix intérieures*).

Les mots : 1. *L'onde* : les flots de la mer. 2. *Trompe* : le vent de la mer produit des sons puissants, comme ferait une trompe. 3. *Nocher* : celui qui conduit une barque, un vaisseau. 4. *A la pompe* : pour vider l'eau qui envahit le bateau.

Les idées : 1. *Écoutez le vent de la mer* : on dirait une voix qui gronde, qui pleure, qui crie... (les syllabes et les sonorités choisies par le poète rendent les bruits).

2. *Représentez-vous la lutte émouvante qu'engagent les marins contre la tempête*... la voile se déchire... la nuit noire... le vent... l'eau qui envahit le bateau...



64. Les Soirées d'hiver

1. Nous mangions la soupe entre cinq et six heures. Après quoi nous entamions la veillée.

Nous étions seuls, à nous trois. Tu en profitais pour mettre de l'ordre dans tes comptes, pour constater exactement, à un sou près, combien il y avait d'argent dans le tiroir de l'armoire.

2. Tu me dessinais sur la marge d'un vieux journal des oies que je trouvais très bien faites et même jolies.

Lorsque j'en avais à ma disposition tout un troupeau que je pouvais diriger au gré de ma fantaisie¹, tu te mettais à lire, ou bien tu écosais des haricots, puis cassais du fagot pour allumer le feu du lendemain.

3. Je nous sentais comme retranchés hors² de la petite ville, de la France et du monde. Si je frissonnais, ce n'était que de bien-être...

4. Nous entendions frapper à notre porte. Tu disais : Entrez ! Et, quand on ouvrait la porte, c'était comme si toute la nuit noire et tout l'hiver blanc de neige fussent entrés chez nous. Sur le seuil, on secouait ses sabots, ou ses galoches, ou ses souliers. J'entendais plus distinctement la chouette se plaindre de froid sur les branches des sapins.

HENRI BACHELIN (*Le Serviteur*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Au gré de ma fantaisie* : ainsi qu'il était agréable à mon imagination et à mon caprice d'enfant. 2. *Je nous sentais retranchés hors...* nous formions à nous trois à ce moment-là comme un petit monde à part, qui se suffisait à lui-même.

Les idées : *C'est un tableau des soirées d'hiver dans une famille modeste* : le fils s'adresse à son père dont il rappelle les travaux du soir (lesquels?) et il fait part du bien-être et de la sécurité qu'il éprouvait auprès du foyer.

Petite rédaction. Les soirées d'hiver.

1. A quel moment commence la veillée ? 2. Que fait le père ? 3. Et l'enfant ? 4. Quelles peuvent-être les occupations de la mère ? 5. Qui frappe à la porte ? Comment va-t-on employer la soirée ?



(Cliché Braun.)

J.-F. MILLET. — LA TRICOTEUSE.

La jeune fille tricote, attentive et recueillie.
La plus humble tâche, quand elle est accomplie avec amour,
se pare de beauté et de noblesse.

65. Le Loup du père Pastourelle

I

1. Tu n'as pas connu le Pastourelle¹, qui jouait du violon dans les noces ?

Pastourelle ! c'était un beau nom, bien trouvé pour faire danser les gens.

2. Pastourelle était un petit homme gris, aux joues creuses, aux yeux vifs, ayant un toupet poivre et sel qui se dressait sur son crâne.

C'était un bon musicien. Pas une noce ne se célébrait sans lui. Quand le cortège sortait de l'église, on était sûr de le trouver, le menton sur son crin-crin, râclant les cordes et marquant la mesure avec sa tête.

Le soir venu, on le hissait² sur un tonneau. En avant la musique ! Pastourelle jouait jusqu'au matin.

3. Une année, il avait joué trois jours durant chez le père Ségault qui mariait sa fille.

La noce terminée, on lui paya la somme convenue, deux écus³, que le violoneux empocha joyeusement, car c'était une grosse somme ! Puis on lui donna une brioche à la croûte dorée, fleurant⁴ bon le beurre et les œufs, pour que sa femme eût part aux douceurs de la fête.

4. Pastourelle partit vers deux heures du matin ; on était au mois de janvier, il gelait ferme, et la terre, depuis cinq semaines, était couverte de neige.

Pastourelle hâta le pas. Le dernier coup de vin bu lui égayait les jambes.

« Hé ! c'est ma femme qui va être contente ! Ces deux écus iront rejoindre les autres dans le bas de laine. Demain on arrosera le gâteau d'un coup de vin blanc ! »

Il serrait sous son bras gauche la brioche, et sous son bras droit l'étui qui contenait le violon. Il se hâtait, car le froid lui criblait⁵ le nez et les oreilles d'un million de piqures d'épingle.

5. Soudain, il lui sembla que quelqu'un marchait derrière lui.

Il se retourna et vit un loup, un loup énorme, qui flairait avidement⁶ sa trace.

Il avait entendu dire que ces bêtes affamées n'attaquaient jamais l'homme quand il était debout. Il se remit donc en marche sans se hâter. Parfois il se retournait et s'arrêtait; le loup s'asseyait, pointait les oreilles, et regardait le musicien avec une curiosité avide.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Pastourelle* : jeune bergère; c'est aussi le nom d'une figure de contre danse. 2. *Hisser* : élever, hausser. 3. *Ecu* : ancienne monnaie d'argent qui valait trois francs. 4. *Fleurant* : répandant une odeur, un parfum. 5. *Criblait* : les piqûres du froid étaient aussi nombreuses que les trous d'un *crible*. 6. *Avidement* : en désirant ardemment.

Les idées : 1. Que nous dit-on sur le père Pastourelle?

2. Vous le représentez-vous, en tête du cortège ou hissé sur un tonneau?

3. Que lui donna-t-on après que la noce fut terminée?

4. Que disait-il en retournant chez lui?

5. Pourquoi le loup suivait-il le père Pastourelle?



66. Le Loup du père Pastourelle (*fin*)

II

1. Les masses du Bois-Gaillard se dessinèrent au loin, brunes et formidables¹ sous la lune.

Pastourelle songea avec terreur qu'il fallait les traverser. Pas de doute : le loup, encouragé par l'ombre des grands arbres, allait se jeter sur le pauvre homme, et il n'en ferait qu'une bouchée.

A ce moment il lui sembla que le monstre² se rapprochait.

2. Une idée traversa son cerveau. Il cassa un gros morceau de la brioche et le jeta à l'animal. Un bond, un happement³ ! Le gâteau était loin.

Et le loup poussa un grognement de plaisir, qui fit passer un frisson dans l'échine du musicien.

Le loup était sur ses talons ; il sentit le souffle tiède qui couvrait sur son dos et sur ses jambes.

Un second morceau de brioche roula sur la neige.

3. Pastourelle s'était engagé dans le bois. Le loup gronda furieusement.

Pastourelle jeta le dernier morceau de brioche, et il eut un regret rapide qui fit place à la terreur, quand il songea qu'il n'avait plus rien à lancer dans la gueule affamée.

Le loup se rapprocha, l'échine basse, les yeux illuminés de clartés.

4. Alors Pastourelle perdit la tête. Il saisit le violon, et, l'ayant ajusté à son menton, il joua une danse, légère, entraînant. Lui-même s'était mis à gambader, tout en poussant des cris.

Dès les premières notes, le loup s'était arrêté, la queue pendante et l'échine basse. Il haletait⁴ de surprise.

Pastourelle marcha sur lui : un trait de violon plus sonore que les autres le fit détalier⁵.

Il se perdit au fond de l'allée, que les hêtres bordaient. Il ne fut plus qu'un point noir sur la neige.

Et le musicien reprit saroute, avec un soupir de regret, car il pensait à la brioche odorante.

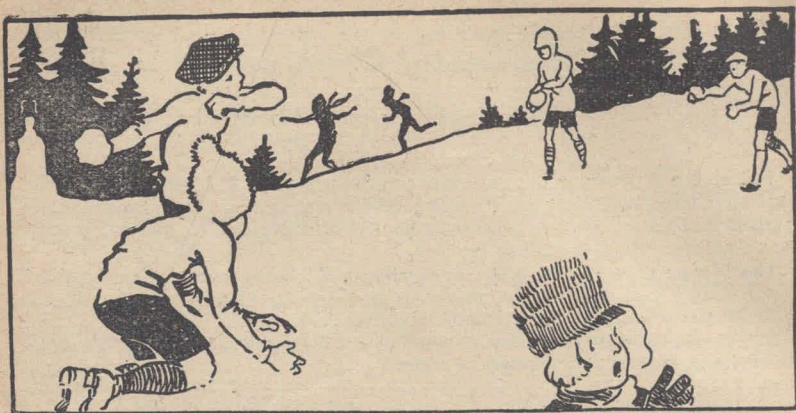
Émile MOSELLY (*Le rouet d'ivoire*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Formidable* : qui cause une grande peur. 2. *Monstre* : ici, animal énorme et terrible. 3. *Happement* : action de saisir en ouvrant et en refermant la gueule. 4. *Haleter* : respirer précipitamment et difficilement. 5. *Détaler* : proprement, enlever l'étalage; s'enfuir en hâte.

Les idées : 1. Pourquoi le père Pastourelle eut-il peur en arrivant dans la forêt? 2 et 3. Que fit-il alors? Comprenez-vous pourquoi le loup se rapproche plus près encore, grogne de plaisir, gronde de fureur...?

4. Que fait enfin le père Pastourelle épouvanté? Et que se passe-t-il? Pourquoi le musicien pousse-t-il un soupir de regret?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : la lampe; le pétrole.

3. Actions mimées ou jouées : les jeux dans la neige.

Dessin et piquage.

4. Etude par l'action des verbes : voltiger, tourbillonner, croasser, picorer, s'élançer; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

67. La Neige tombe

1. La neige tombe. Lentement, sans bruit, les flocons voltigent comme de légers papillons. Ils descendent en tourbillonnant, puis se posent doucement sur le sol.

2. La neige tombe toujours. Elle fleurit les branches et les rameaux; elle pose sur les maisons de blancs capuchons; elle efface les chemins; elle recouvre la plaine d'un manteau étincelant.

3. La campagne est silencieuse : on n'entend que les corbeaux qui croassent; ils s'abattent tous ensemble sur les champs et piquent la neige de leurs longs becs.

4. Les petits oiseaux, transis, abandonnent les bois et les haies et se rapprochent des villages; les plumes hérissées, ils picorent dans la cour, et jusque sur le seuil, les miettes et les graines tombées dans la neige.

5. Vive la neige! Les enfants poussent des cris joyeux. Les

uns roulent une boule de neige qui, bientôt, grossit, devient énorme. Les autres construisent un superbe bonhomme qu'ils coiffent d'un vieux chapeau et qu'ils arment d'un balai.

6. Ici, deux camps se lancent des pelotes de neige : pan ! pan ! Plus loin, les grands organisent une partie de glissade, et s'élancent, l'un derrière l'autre, une jambe en avant et les bras écartés. Vive la neige !

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte *les actions de la neige, des oiseaux, des enfants*. (La neige tombe, voltige, etc.).

Dictée préparée : *La neige tombe*, n° 1.

Exercice sur la dictée : Mettre la dernière phrase de la dictée à l'imparfait, au passé simple et au futur.

La phrase simple : 1. Le verbe **voltiger**. Enrichir chacune de ces phrases : *les flocons voltigent...*, *les feuilles mortes...*, *les oiseaux...*, *les papillons*, ou *les abeilles*, ou *les mouches voltigent...*

Exemple : Les oiseaux voltigent (où ? quand ? comment ?)

L'hiver, les moineaux transis *voltigent* près des maisons en piaillant.

2. La campagne est silencieuse ; on n'entend que les corbeaux qui croassent et qui s'abattent sur les champs.

Sur ce modèle, construisez quatre phrases : *La classe est silencieuse ; on n'entend que...* ; *la maison est silencieuse, on n'entend que...* ; *la veillée...*, *la forêt...*, *la nuit... est silencieuse, on n'entend que...*

3. Les uns..., les autres... : les jeux et les travaux des deux groupes.

Les uns roulent une boule de neige ; *les autres* construisent... (n° 5).

Seconde forme : *les uns* roulent..., tandis que *les autres* construisent...

Jeux et travaux à décrire sur ce modèle : 1. *Les enfants jouent dans la cour* : les uns..., les autres... ; 2. *Les oiseaux s'approchent des villages* : les uns..., les autres... ; 3. *Toute la famille se groupe autour du foyer* : les uns..., les autres... ; 4. *Que les enfants sont heureux le jour de la fête locale !* les uns..., tandis que les autres...

Petite rédaction : Une journée de neige. 1. Que font les flocons ? 2. Comment sont les maisons et les champs ? 3. Quels bruits entend-on dans la campagne ? 4. A quels jeux s'amuse les enfants ?



68. Le réveil de Fritz

1. Le nez à peine hors de ma couverture, et le bonnet de coton tiré jusqu'en bas de la nuque¹, je me disais :

« Fritz, tu n'oseras jamais te lever, pas même pour aller déjeuner, non, tu n'oseras pas ! »

Cependant une bonne odeur de soupe à la crème montait de la cuisine et m'inspirait un terrible courage...

2. J'entendis alors l'oncle Jacob se lever dans la chambre à côté de la mienne...

Quelques instants après, je le vis entrer dans ma chambre, riant et grelottant, en culotte et en manches de chemise.

« Allons, allons, Fritz, s'écria-t-il, hop! hop! du courage... Tu ne sens donc pas l'odeur de la soupe? ... »

3. Il agissait ainsi tous les hivers, quand il faisait bien froid, et s'amusait de me voir dans une grande incertitude.

« Si l'on pouvait m'apporter la soupe ici, lui dis-je, je la sentiraï encore bien mieux.

— Oh! le poltron², le poltron! dit l'oncle, il aurait le cœur³ de manger au lit, voilà de la paresse. »

4. Alors, pour me montrer le bon exemple, il versa l'eau froide de ma cruche dans la grande écuelle, et se lava la figure des deux mains devant moi, en disant :

« C'est ça qui fait du bien, Fritz, c'est ça qui vous ragailardit⁴ et vous ouvre les idées. Allons, lève-toi... Arrive ! »

5. Moi, voyant qu'il voulait me laver, je sautai de mon lit, et d'un seul bond je pris mes habits et je descendis les escaliers quatre à quatre. Les éclats de rire de l'oncle remplissaient toute la maison.

6. Mais, une fois dans la cuisine, je me moquais bien de ses railleries! Je m'habillai auprès d'un bon feu, je me lavai avec de l'eau tiède que me versa Lisbeth; cela me parut bien meilleur que d'avoir tant de courage, et je commençai à contempler la soupière d'un œil attendri...

Les mots : 1. *La nuque* : partie arrière du cou. 2. *Poltron* : peureux, sans courage. 3. *Il aurait le cœur* : le courage (l'oncle se moque de Fritz). 4. *Ragaillardir* : rendre gaillard, joyeux.

Les idées : Une scène vivante et amusante : l'enfant qui craint le froid et hésite à se lever; l'oncle, joyeux et gaillard, qui rit de lui et l'encourage.

1. Pourquoi Fritz n'ose-t-il pas se lever? Qu'est-ce qui lui donne cependant du courage ?

2. Que lui dit l'oncle Jacob ?

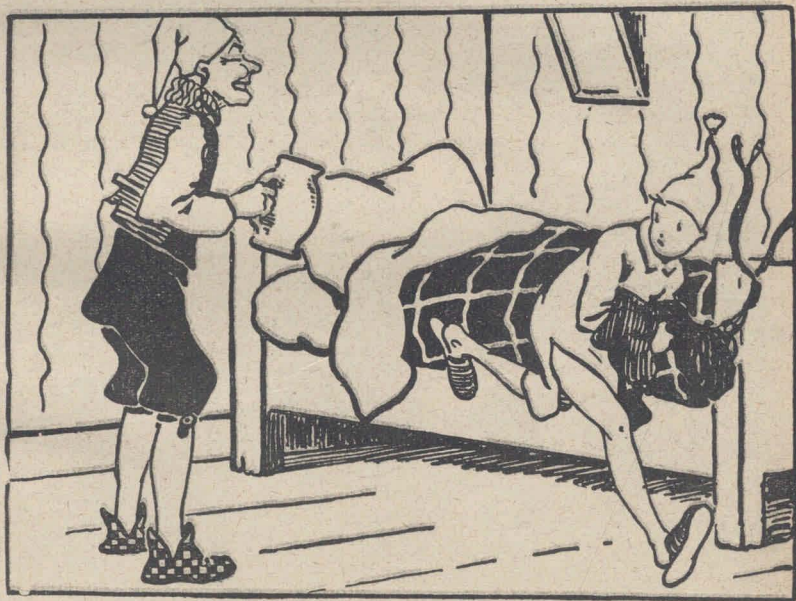
3. Que répond l'enfant ?

4. Que fait alors l'oncle ?

5. Pourquoi Fritz saute-t-il du lit ?

6. Où s'habille-t-il et quelles réflexions fait-il ?

Petite rédaction : Le lever de Fritz : continuez le récit. 1. Je m'habille près du feu..., je fais ma toilette...; 2. L'odeur appétissante de la soupe; 3. Voici mon oncle : ses rires et ses paroles railleuses. 4. A table!





(Cliché Braun.)

G. HAQUETTE. — LE COUP DE VENT.

69. Les Nuits de tempête

Les pauvres gens de la côte,
 L'hiver, quand la mer est haute
 Et qu'il fait nuit,
 Viennent où finit la terre
 Voir les flots pleins de mystère¹
 Et pleins de bruit.

Ils sondent² la mer sans bornes;
 Ils pensent aux écueils mornes³
 Et triomphants;
 L'orpheline pâle et seule
 Crie : « O mon père ! » Et l'aïeule
 Dit : « Mes enfants ! »

La mère écoute et se penche ;
 La veuve à la coiffe blanche
 Pleure et s'en va.
 Ces cœurs qu'épouvante l'onde
 Tremblent dans ta main profonde,
 O Jéhovah !⁴

VICTOR HUGO (*La Légende des Siècles*).

Les mots : 1. *Mystère* : ce qui cache un secret. Les flots sont pleins de *mystère* parce qu'ils cachent leurs intentions, leurs actions. 2. *Sonder* : reconnaître, au moyen de la *sonde*, la profondeur de l'océan ; chercher à pénétrer, à connaître. Ici les pauvres gens cherchent à connaître le secret de ces flots qui peut-être leur ont pris leurs fils, leurs maris. 3. *Les écueils mornes*. *Ecueil* : rocher à fleur d'eau ; *morne* : triste, sombre. Ce sont les mères qui prêtent aux écueils leurs propres pensées ; ils sont *mornes* parce qu'ils causent la mort, et *triomphants* parce qu'ils remportent une éclatante victoire sur les pauvres naufragés. 4. *Jéhovah* : nom du Dieu des Hébreux ; ce mot s'emploie souvent dans le sens d'un Dieu sévère et sombre.

Les idées : Les nuits de tempête, les pauvres gens de la côte accourent près du rivage. Ils pleurent et appellent *le fils, le mari, le père* qui sont en danger ou que les flots leur ont pris. *Poème émouvant qui serre le cœur.*

70. Le brave chien Buck

I

1. Imprudemment, un pauvre chercheur d'or de l'Alaska¹, appelé Thornton, vante les mérites de son chien :

« Mon chien Buck serait capable de traîner à lui seul un poids de mille livres.

— Il est si fort que cela ? s'écria Matthewson, un personnage fort riche de la localité. Et sans doute il serait capable de faire démarrer² mon traîneau chargé de sacs de farine, qui est là fixé dans la neige, peut-être même de le tirer à lui seul sur un parcours de cent mètres ?

— Tout à fait capable, répliqua tranquillement Thornton.

— Eh bien ! dit Matthewson, je parie mille dollars³ qu'il ne le fait pas. »

2. Il y eut un silence. Thornton se sentit rougir ; sa langue l'avait trahi... Enfin il se décida à emprunter mille dollars pour tenir le pari.

Tous les assistants se répandirent dans la rue pour assister à l'épreuve. Aucun d'eux ne croyait le chien capable d'un pareil tour de force. Thornton, en voyant le traîneau attelé de dix chiens que Buck devait remplacer tout seul, se repentait⁴ de plus en plus d'avoir parlé si vite. Matthewson triomphait.

3. Les dix chiens furent dételés, et Buck, tout harnaché, les remplaça au traîneau. On sentait qu'il allait tenter un grand effort pour le maître adoré. Des murmures d'admiration s'élevèrent à la vue de ses formes superbes ; son poil lustré reluisait comme du satin ; sur son cou et ses épaules, sa crinière se hérissait, ondulant à chaque mouvement ; sa large poitrine et ses fortes pattes étaient proportionnées au reste du corps. Ses muscles apparaissaient sous la peau, durs comme du fer.

« Monsieur, dit à Thornton « le roi de l'or » de la région, je vous en offre huit cents dollars avant l'épreuve, huit cents tel qu'il est là. »

4. Thornton vint se placer près de Buck... Il s'agenouilla, lui

saisit la tête à deux mains, pressant sa joue contre la sienne, et tout bas, il murmura : « Fais cela pour moi, Buck, pour l'amour de moi ! »

La foule les examinait curieusement : cela semblait de la sorcellerie. Quand Thornton se releva, Buck saisit avec ses dents la main de son maître et la mordit légèrement : c'était une réponse muette et un message ⁵ d'amour ; Thornton recula lentement.

« Buck, dit-il, va. » La voix de Thornton résonna dans le silence.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Alaska* : presque toute glacée de l'Amérique du Nord. 2. *Démarrer* : proprement détacher les amarres, les attaches d'un bâtiment. Et dans le texte ? 3. *Dollar* : monnaie d'argent qui, avant la guerre, valait environ 5 francs de notre monnaie. Quelle est sa valeur actuelle ? 4. *Se repentir* : avoir beaucoup de regret. 5. *Message* : envoi, communication dont on se charge (rapprocher : *messager*, *mission*, *commission*). Quel message Buck transmet-il à son maître, et comment le transmet-il ?

Les idées : *Récit émouvant : Un brave chien, par amour pour son maître, va tenter un effort désespéré.* 1. Quel pari engage le pauvre chercheur d'or ? 2. Pourquoi regrette-t-il d'avoir parlé si vite ? 3. Étudiez le portrait du chien : quels sont les traits qui le font apparaître comme une bête admirable ? 4. Représentez-vous ce tableau touchant : le maître à genoux..., son geste..., ses paroles..., la réponse du chien... Pourquoi la foule les regardait-elle curieusement ?



71. Le brave chien Buck (*fin*)

II

1. Buck, obliquant vers la droite, fit un mouvement en avant, et un bond qui tendit soudain les traits, puis il arrêta net son élan. Le chargement trembla, et sous les patins on entendit la glace pétiller.

« Encore!... » commanda Thornton.

Buck recommença la manœuvre à gauche. La glace craqua, le traîneau remua, les patins grincèrent et glissèrent de quelques centimètres. La glace était brisée! Les hommes retenaient leur respiration.

2. Alors vint le commandement final : « En avant! »

La voix de Thornton retentit comme un coup de clairon. Buck fit un pas, raidissant les traits, son corps tout entier tendu dans un effort désespéré. Sous la fourrure soyeuse, les muscles se tordaient et se nouaient comme des êtres vivants; la large poitrine rasait la terre, les pattes se crispaient¹ fiévreusement, les griffes creusaient dans la neige durcie des rainures profondes. Le traîneau oscilla², s'ébranla, fit un mouvement en avant, et ne s'arrêta plus, gagnant un centimètre..., deux..., dix! La lourde masse avançait. Les hommes haletaient³ d'émotion; Thornton courait derrière le traîneau, encourageant Buck par petits mots brefs.

3. La distance à parcourir avait été soigneusement mesurée; le bel animal approchait de la pile de bois qui marquait le but; ayant dépassé les bûches, il s'arrêta net au commandement de son maître. Une acclamation se fit entendre. Les hommes enthousiasmés, y compris Matthewson, jetaient en l'air chapeaux et gants fourrés.

Agenouillé près de Buck, Thornton, rayonnant, lui caressait la tête à deux mains.

« Monsieur, bégayait⁴ “ le roi de l'or ”, je vous en donne mille dollars, monsieur, entendez-vous? Mille dollars..., douze cents »!

Thornton se releva; ses yeux étaient mouillés de larmes qu'il ne songeait pas à cacher.

« Non, monsieur, non », répondit-il.

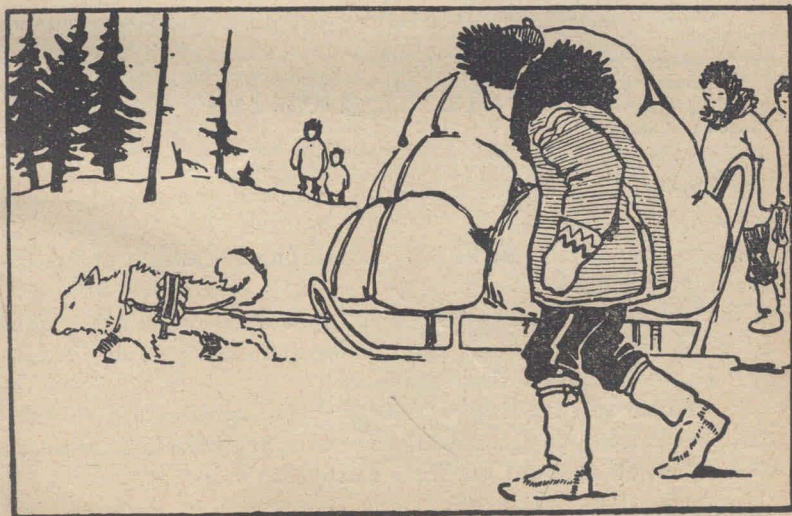
4. Buck ayant saisi entre ses dents la main de Thornton penché sur lui, la pressait avec tendresse; et les spectateurs, discrets, se retirèrent pour ne pas troubler le tête-à-tête des deux amis.

D'après JACK LONDON : *L'Appel de la Forêt*,
trad. Comtesse DE GALARD.
(La Renaissance du Livre.)

Les mots. 1. *Se crispier* : se cramponner en pressant fortement. 2. *Osciller* : se balancer, être animé d'un mouvement de va-et-vient. 3. *Haleter* : respirer difficilement, — ici, à cause de l'émotion. 4. *Bégayer* : parler comme fait le bègue, de façon hésitante et indistincte; — ici, c'est l'émotion qui fait bégayer " le roi de l'or ".

Les idées. *Notre émotion va croissant : le chien réussira-t-il dans son effort?... Puis nos yeux, à nous aussi, se mouillent...*

1. Comment réussit-il à briser la glace qui fixait au sol les patins du traîneau? 2. Etudiez les traits qui peignent son puissant effort (les verbes du n° 2, les mouvements de l'animal, puis les mouvements du traîneau). 3. Comment se traduit l'enthousiasme de la foule? Et l'émotion de Thornton? 4. Un tableau touchant : le tête-à-tête des deux amis.





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Le charbon. Le poêle de la classe.
Dessin.

3. Actions à détailler et à mimer : Allumons le poêle (plaçons, frotons, allumons...).

4. Jeu d'action et de langage : *Le jeu de la veillée* : chacun remplit un rôle (attitudes, actions, conversations).

5. Verbes à étudier : *hurler, se grouper, illuminer, pétiller*; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

72. Au Coin du feu

1. Dehors le vent hurle, la pluie frappe les volets.

La famille se groupe autour de la cheminée où flambe joyeusement un beau feu clair.

2. De hautes flammes bleues, roses, rouges, dansent et lèchent la plaque de fonte.

Parfois, elles s'élancent dans le tuyau de la cheminée et illuminent la chambre; de grandes ombres se dessinent sur les murailles; une gerbe d'étincelles jaillit.

3. Le bois pétille, les gouttelettes d'eau bouillonnent et chantent; par instant, une bûche se rompt avec bruit. Bientôt les tisons s'écroulent et forment un brasier ardent.

4. Assise dans le fauteuil, la grand'mère tricote; le père lit son

journal, la mère raccommode les vêtements; les enfants font leurs devoirs, apprennent leurs leçons, lisent un livre ou prêtent l'oreille aux récits de la veillée; Médor sommeille, le museau entre les pattes.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les actions des *flammes*, des *bûches*, des *personnes de la famille*. (Les flammes dansent,

lèchent..., etc.).

1. Dictée préparée : *Au coin du feu*, le n° 2.

Exercice sur la dictée : Mettre la dictée à l'imparfait et au futur simple.

Conjugaison : Si j'avais une allumette, j'allumerais le feu; si tu...

La phrase : 1. **Etude du verbe hurler.** *Hurler*, c'est pousser des hurlements, c'est-à-dire des cris prolongés, plaintifs ou furieux; le loup, le chien *hurlent*; on dit aussi que l'homme qui souffre, ou qui est en colère, le vent, les vagues de la mer, etc., *hurlent*. — Cinq phrases à construire en employant le verbe *hurler* ou le nom *hurlement*.

2. La soirée en famille.

Ajouter à chaque verbe deux ou trois compléments et veiller à l'équilibre de la phrase.

1. Grand'mère raconte (*quoi? comment? à qui?*) ou elle tricote (*où? comment?*).
2. Papa lit (*quoi? où?*).
3. Grand-père fume (*quoi? où?*).
4. La maman raccommode...
5. Les enfants apprennent...
6. Médor sommeille...

Exemple : Sans se lasser, grand'mère raconte des histoires à ses petits-enfants.

3. Quand grand-père conte une histoire, je grimpe sur ses genoux, et j'écoute avec émotion.

Sur ce modèle dites ce que vous faites : 1. *Quand grand-père sommeille*; 2. *Quand il descend un escalier*; 3. *Quand il veut lire le journal*; 4. *Quand grand'mère veut coudre*; 5. *Quand elle est malade*.

(Autres formes : *Grand-père conte-t-il une histoire?* ou *voici que grand-père conte...*)

Petite rédaction : Le feu qui flambe . 1. Les flammes (*quels sont leurs mouvements?*). 2. Les étincelles. 3. Le bois (*quels bruits fait-il entendre?*). 4. Les tisons.



73. Autour de la lampe

1. Sous la lampe de cuivre, petit père est penché au-dessus de ses livres et de ses notes. Tour à tour il feuillette un volume et puis un autre ; il réfléchit, croise et décroise ses jambes, prend sa plume et écrit.

2. Assise sur sa chaise basse à côté du grand bureau, maman considère attentivement deux petites culottes bleu marine ; l'une a le fond usé, mais les jambes sont encore bonnes ; l'autre est tout à fait déchirée ; pourtant il faut y trouver la matière d'un autre fond. Grave problème...

L'œil de maman s'éclaire... Les ciseaux s'enfoncent dans l'étoffe qui crie. Demain, Fred aura une belle culotte presque neuve.

3. Fred est accroupi¹ par terre au milieu de ses bois de construction. Avec une ardeur infatigable, il construit des maisons, des églises, des châteaux, de somptueux² palais où demeurent des rois et des princesses.

Habile architecte³, Fred aligne les monuments sans se lasser. Dire qu'il faut des mois aux grandes personnes pour bâtir une seule pauvre maison très ordinaire : tandis que lui, Fred, en quelques minutes il en a élevé deux douzaines. Ah ! quand il sera grand !

A l'idée de ses exploits⁴ futurs, d'admiration, Fred fait claquer sa langue.

4. A ce bruit inattendu, petit père relève la tête, se retourne et dit d'un ton plein de surprise :

« Comment, Fred, tu n'es pas couché ? Veux-tu bien remettre tout cela en place et puis te sauver ! A cette heure, les petits enfants dorment. »

D'après André LICHTENBERGER (*Les Contes de Minnie*, Plon-Nourrit, éditeur).

Les mots : 1. *Accroupi* ; assis sur la *croupe*, le derrière ou les talons. 2. *Somptueux* : qui fait de grandes *dépenses* de luxe ; ici, magnifique. 3. *Architecte* : proprement, *constructeur en chef* ; celui qui dresse les plans d'un édifice ou dirige la construction. 4. *Exploit* : haut fait de guerre ; et dans le texte ?

Les idées : Représentez-vous *cette soirée en famille*, suivez chaque personnage dans ses attitudes, ses actions, ses pensées.

1. *Que fait le père? (actions à mimer).*
2. *Et la mère? Quel grave problème vient-elle de résoudre?*
3. *Quelle est l'occupation du petit Fred? Quelles sont ses réflexions?*
4. *Que dit alors le père?*

Exercices

La phrase simple : Assise sur sa chaise...

Assise sur sa chaise, maman raccommode les culottes de Fred.

Accroupi par terre, Fred construit des maisons et des églises.

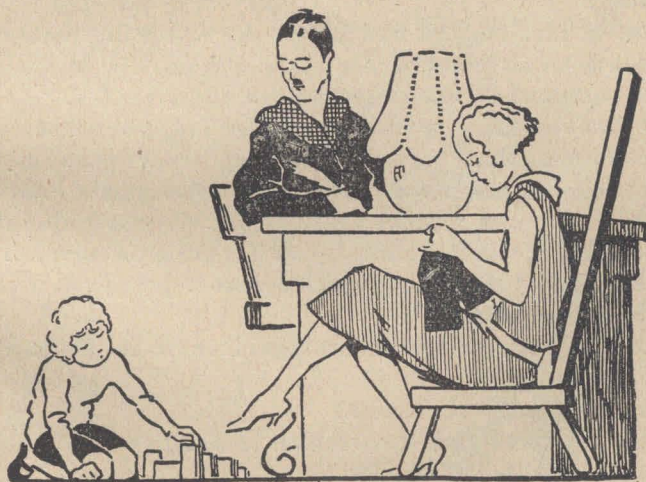
*Construire cinq phrases sur ce modèle: Assis dans son fauteuil, le grand-père (que fait-il?). Assis... l'écolier, le cordonnier.... *Accroupi* près des ceps, le vendangeur...; le chien..., le chat...*

Exemple : Accroupie au pied du groseillier, Jeannette cueille les grappes vermeilles et brillantes et remplit son panier.

Petite rédaction : 1. La famille autour de la lampe. 1. *Le père : que fait-il?*

2. *La mère...* 3. *Les enfants...* l'un... tandis que l'autre... 4. *Les grands-parents...* 5. *Le chat...*

2. Fred va se coucher : *continuez le récit.* 1. *Il met en place...*; 2. *Il embrasse...*; 3. *Avec sa maman...* 4. *Il se couche...*; *bonne nuit, maman!...*



74. Le grand feu dans le pré

I

Un cultivateur vendéen, Michel Corbier, est resté veuf avec deux enfants. Comme domestique, il a pris Madeleine, qui aime les enfants et les soigne comme ferait une mère.

1. Le soir tombait, un soir d'octobre beau comme un soir d'été... Michel mesurait l'heure à l'allongement des ombres. Toute la soirée il avait travaillé dans le pré derrière les bâtiments, éclaircissant les haies broussailleuses, étêtant les arbustes, coupant les ronces et les chèvrefeuilles; maintenant il était passé dans l'ouche¹ aux chèvres...

A grands coups de faucille il abattait les herbes sèches, les ravenelles², les derniers chardons et les tiges rouillées des fougères...

Il jeta sa faucille, prit une fourche, et rassembla tout ce qu'il avait coupé en un grand bûcher; puis, afin de détruire toutes ces herbes porteuses de mauvaises graines, il y mit le feu.

Une flamme claire ronfla, mordit les fougères sèches et les menues broussailles; puis elle baissa un peu, et une fumée très blanche, très lourde, née des branches vertes, monta lentement.

2. Lalie, occupée à jouer dans la cour, vit cette belle et haute fumée. Elle traversa la maison, parut à la porte du corridor.

« Nêne! Nêne! Il y a un grand feu dans le pré; j'y vais voir. »

Madeline répondit :

« Non! reste ici : tu verras tout aussi bien; là-bas tu pourrais te brûler... »

Lalie déjà prenait sa course...

3. Michel, maintenant, rassemblait les feuilles mortes dont il avait fait de petits tas dans le pré.

Chaque fois qu'il en apportait une brassée, la flamme se réveillait, pépiait³ joliment, et d'innombrables étincelles montaient.

4. Lalie tournait autour du brûlot⁴ en battant des mains.

Michel, qui avait ramassé des châtaignes précoces⁵, les lui installa dans un petit tas de cendres qu'il tira à l'écart du brûlot. En attendant qu'elles fussent cuites, l'enfant se prit à courir dans la fumée.

« N'approche pas trop, dit Michel : la flamme pourrait t'atteindre. »

La petite s'arrêta, et, avec une branchette, remua les châtaignes.

Il restait encore vers le haut du pré un gros monceau de broussailles. Michel alla le chercher.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Ouche* : terrain voisin de la maison et planté d'arbres fruitiers. 2. *Ravenelle* : mauvaise herbe des champs. 3. *Pépiait* : produisait de légers bruits ressemblant à de petits cris d'oiseaux. 4. *Brûlot* : ici, grand feu qui brûle. 5. *Précoce* : mûr avant la saison.

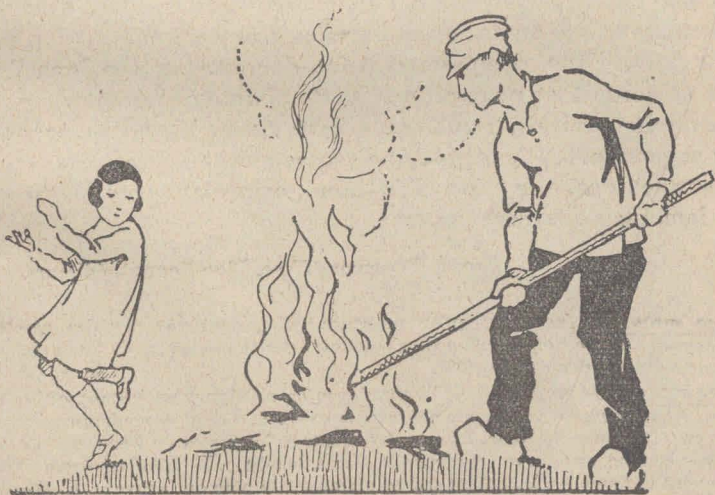
Les idées : Représentez-vous chacun des tableaux de cette petite scène :

1. *Michel brûle les mauvaises herbes* : la flamme (suivez ses mouvements), la fumée.

2. *Lalie, la fillette, rejoint son père* (Madeleine, ou Nêne, est la servante).

3. *De belles flambées* (étudiez les verbes).

4. *Lalie-fait cuire les châtaignes*.



75. Le grand feu dans le pré (*fin*)

II

1. Dans le silence du soir un cri monta, brusque, atroce, fou, un cri prolongé d'horrible épouvante et de souffrance indicible¹. Et puis, presque aussitôt, un autre, plus grave, plus rauque², le cri d'une bête traquée³ qui prend son élan et bondit.

Michel se sentit fléchir sur ses jarrets, il leva la main, jeta d'une voix grelottante⁴ :

« Malheur à moi ! ma petite brûle ! »

2. Il se rua, perça la haie, se précipita dans le pré vers cette nappe de fumée où s'agitait une torche vivante.

Dans l'ouche, Madeleine aussi courait : le cri de l'enfant l'avait mise debout, l'avait jetée hors de la maison, et il l'amenait, la poussait, la portait avec une vitesse incroyable. Et, de sa gorge, un autre cri sortait en réponse, ce cri rauque de louve hurlant à la mort.

3. Son tablier à la main, elle se jeta sur l'enfant, roula avec elle sur l'herbe, éteignit la flamme par gestes fous, avec ses jupons, avec ses mains, avec tout son grand corps.

Et puis, d'une secousse, elle fut debout. Sur ses bras l'enfant se tordait et poussait une haute plainte déchirante.

4. Michel arrivait, tremblant, défait ; elle ne le regarda pas ; elle prit sa course... Pieds nus, une grosse mèche de cheveux déroulée sur son dos, elle passa d'un bond, emportant vers la maison son lamentable fardeau hurlant.

Ernest PÉROCHON (*Nène*, Plon-Nourrit, éditeur).

Les mots : 1. *Indicible* : qu'on ne saurait dire, exprimer par des paroles. 2. *Rauque* : rude, enroué. 3. *Traqué* : poursuivi par le chasseur. 4. *Une voix grelottante* : qui tremble d'épouvante.

Les idées : Le père a commis l'imprudence de s'éloigner un instant, et *l'enfant brûle* : scène émouvante, tragique, qui serre le cœur. 1. Le cri de souffrance de Lalie et le cri d'angoisse de Nène. 2. Les mouvements et les gestes de Nène (la suite des verbes) ; comme une louve traquée, elle hurle, bondit... 3. *L'enfant sauvée* : Nène qui éteint la flamme..., l'enfant qui se plaint..., le père qui arrive... 4. *Nène qui emporte la pauvre petite*.



SOUZA-PINTO. — LA CUISSON DES POMMES DE TERRE.

Les deux enfants ont allumé, à l'orée du champ, un feu dont la fumée épaisse monte vers le ciel. Attentifs, ils surveillent la cuisson des pommes de terre mises sous la cendre.

(Cliché Neudern.)

76. Un conte de veillée :

Polichinelle

I

1. Polichinelle s'est embarqué sur un bateau qui doit l'amener du royaume de Naples à Marseille. Il prévient le capitaine qu'un gros orage se prépare. Ignorant et fanfaron¹, ce capitaine ne tient aucun compte de l'avis, et, quand la tempête est déchaînée, il injurie Polichinelle.

2. « Méchant bossu ! s'écria-t-il, il faut que tu sois sorcier pour avoir prédit cet ouragan dont je ne me doutais pas, moi qui tiens la mer depuis vingt-cinq ans ! Enfants, continua-t-il en s'adressant à son équipage, c'est le bossu, c'est le sorcier qui nous amène la tempête ; jetons-le à la mer !

— A la mer ! à la mer ! » répéta l'équipage.

Aussitôt le pauvre Polichinelle fut enlevé par-dessus bord, et suspendu entre le ciel et la mer.

3. Dans cette situation désespérée, il ne perdit point la tête : « Bonnes gens ! dit-il, vous n'aurez pas longtemps à vous réjouir de ma noyade. J'aperçois là-bas quelqu'un qui me vengera. »

Tous les yeux se tournèrent vers le point qu'indiquait Polichinelle, et un cri de terreur lui répondit : à moins d'un quart de lieue on voyait briller les canons d'un corsaire² turc qui arrivait à toutes voiles sur le bateau.

4. « Grand Dieu ! s'écria le capitaine, nous allons tous être empalés³ !

— Vous avez là, compagnons, dit Polichinelle, un capitaine fort poltron : n'était que vous m'allez noyer, comme je possède à fond la langue turque, je vous sauverais des griffes du corsaire. »

5. A ces mots, l'équipage entoura Polichinelle et se mit à genoux devant lui, en le suppliant d'oublier le passé et de ne pas abandonner aux Turcs tant de pauvres gens. Quant au capitaine,

on le lui livrait pieds et poings liés, et on le priaît de prendre la place de ce lâche animal.

6. Polichinelle demanda seulement que le capitaine fût envoyé à fond de cale, afin qu'on n'entendît plus ses gémissements; après quoi il se retira dans sa cabine, où il s'habilla à la turque, ce qui lui donnait une bien singulière mine. Il descendit ensuite dans un canot et gagna en toute hâte le vaisseau corsaire.

Il faut vous dire que Polichinelle avait enduit son vêtement d'une odeur extrêmement forte et désagréable; aussi était-ce une infection⁴ rien que de l'apercevoir.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Fanfaron* : personne qui se vante d'être brave et qui ne l'est pas. 2. *Corsaire* : navire armé qui s'empare par la force des autres navires pour les détruire ou les piller. 3. *Empaler* : asséoir la victime sur un *pal*, un pieu pointu qui traverse les entrailles. 4. *Infection* : grande puanteur qui pénètre et corrompt.



77. Polichinelle (suite)

II

1. Ce fut en cet équipage que Polichinelle aborda le vaisseau turc, et fut hissé à bord. A l'aspect de ce bossu, et au fâcheux parfum qui s'exhalait¹ de sa personne, les forbans² ne purent s'empêcher de témoigner une vive surprise et de se boucher le nez.

« Ce n'est rien, » dit Polichinelle, et il se fit conduire au bacha³ qui commandait le corsaire.

2. « Salamalek⁴, seigneur bacha, lui dit Polichinelle, s'exprimant en langage turc.

— Voilà une odeur impertinente⁵! murmura, à demi-voix le bacha.

— Ce n'est rien, dit Polichinelle. Ami bacha, j'étais prisonnier de ces méchants Espagnols, j'ai eu le bonheur de pouvoir me sauver, et...

3. — Mais, interrompit le bacha, vous sentez horriblement mauvais, mon frère.

— Ce n'est rien, dit encore Polichinelle. Je me suis donc sauvé, ami bacha, et j'espère...

— Par ma barbe! s'écria le bacha, entre nous, jeune homme, vous infectez!

4. — Ce n'est rien, seigneur, répliqua Polichinelle, c'est la peste.

— La peste! s'écria le bacha, se levant avec précipitation, et se bouchant le nez de son mieux, la peste!

— Oui, cher seigneur, dit Polichinelle, ce n'est que la peste. Rien de plus en vérité. Tout l'équipage s'en meurt, si bien que vous n'aurez aucune peine à prendre le bateau.

5. — Mille babouches⁶! se récria le bacha, je ne prendrai ni lui, ni toi, empesté bossu du diable! Va-t-en! veux-tu t'en aller! Qu'on le rejette dans sa barque! le drôle a la peste! et sauvons-nous à toutes voiles, enfants! »

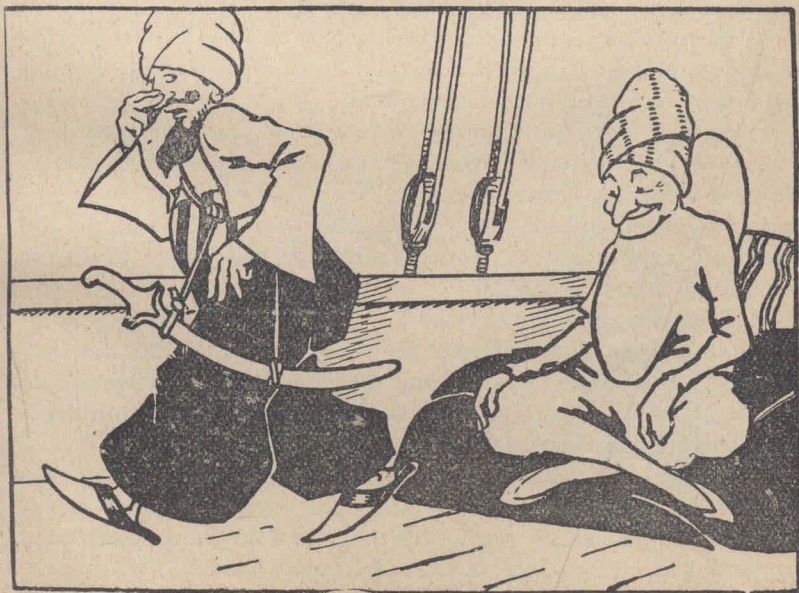
Le bacha n'avait pas achevé ces mots, que Polichinelle avait déjà regagné son bateau, où il fut reçu avec des transports de joie.

OCTAVE FEUILLET (*Vie de Polichinelle*, Hachette, éditeur.)

Les mots : 1. *Qui s'exhalait* : qui se répandait au dehors, comme une haleine, un souffle. 2. *Forban* : pirate, bandit. 3. *Bacha* : rapprocher *pacha*, chef militaire. 4. *Salamalek* : salut turc, signifiant *paix sur vous*. 5. *Impertinent* : offensant, impoli. 6. *Babouches* : pantoufles d'Orient, sans talon (ici juron amusant).

Les idées : (I et II). *Un conte bien amusant dont nous prenons plaisir à suivre les diverses scènes :*

1. *La colère du capitaine* : Que va-t-on faire de Polichinelle?
2. *Un corsaire turc* : Comment vous expliquez-vous la terreur des matelots et du capitaine? Que fit l'équipage?
3. *Polichinelle et le bacha* : une scène fort plaisante que vous pouvez jouer. Comment Polichinelle réussit-il à sauver les marins? (l'odeur..., la peste..., la fuite du corsaire).



78. Polichinelle (*fin*)

III

1. Quelque temps après, arrêté par des brigands qui habitent de profondes cavernes sous une forêt, Polichinelle cherche à s'évader¹. Lorsqu'il voit les bandits égayés par un bon repas, il leur propose le jeu fort amusant des montagnes russes :

« Construisons de petits chariots, et nous les ferons rouler en ligne droite sur cette pente fort rapide.

2. — Sabre ! mort ! pantoufles ! s'écrièrent de tous côtés les brigands, se levant de table en même temps ; que ce bossu a d'esprit ! Compagnons, à l'œuvre ! Aide-nous, Polichinelle ! »

Voilà donc tous mes pendards, la hache, la scie et le marteau à la main, les uns façonnant de petits chariots avec des caisses d'emballage, les autres fixant sur la pente des coulisses à rainures où devaient glisser ces jolis équipages.

3. Bientôt tout fut prêt : on monta tout en haut les vingt chariots, car chaque bandit avait voulu le sien, et on les engagea l'un derrière l'autre dans les rainures.

Polichinelle demeura au bas de la rampe pour jouir du coup d'œil ; on le pria même de donner d'en bas le signal du départ en frappant trois fois dans ses mains.

4. Les vingt chariots alors, portant chacun son bandit, se lancèrent sur la pente et commencèrent à descendre avec une effrayante rapidité.

Mais, grand Dieu ! qu'est ceci ?

Soudain, comme ils sont au plus fort de leur course, Polichinelle tire de derrière son dos une broche de cuisine longue de trente pieds au moins, et vous la tient en arrêt, la pointe à la hauteur des chariots qui arrivent sur elle bride abattue !

5. Ah ! mes enfants, quelle terreur se peint sur le visage des bandits ! Entendez-vous leurs cris ? Les voyez-vous se démener comme des possédés² dans leurs chariots dont ils ne pourraient sortir sans se briser, tant la vitesse est effroyable ?

Il faut donc, bon gré, mal gré, qu'ils continuent de dévaler³ sur

la broche ; ils roulent... ils roulent... et zig, zig, voilà le premier bandit qui arrive comme la foudre, et se passe trente pieds de lame à travers le corps.

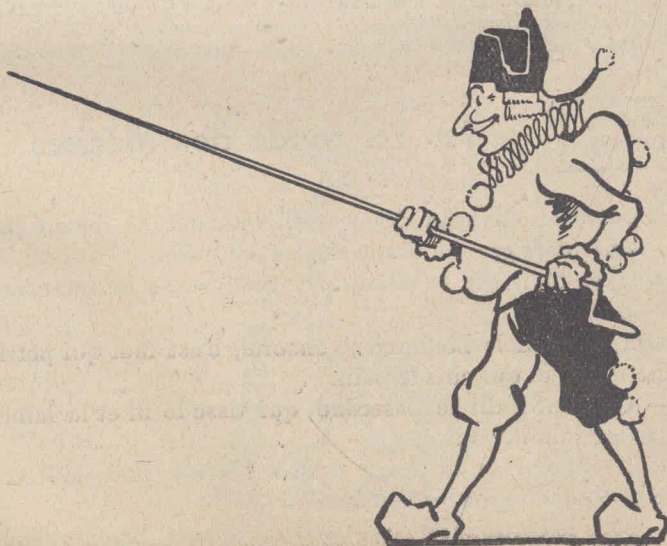
Les autres, voyant leur camarade à cette sauce, font, comme on pense, de laides mines, mais il faut bien qu'ils y viennent à leur tour ! ils roulent... et zig, zig, zig, ils s'embrochent tous, l'un chassant l'autre ; mort terrible, mais digne fin d'une vie criminelle.

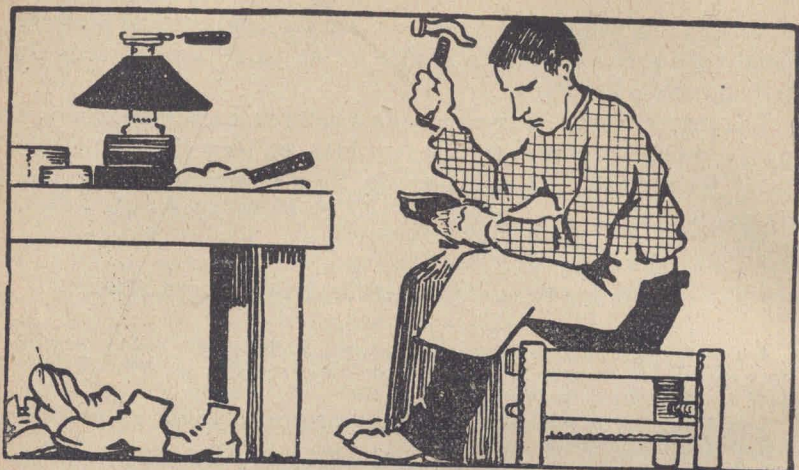
Octave FEUILLET (*Vie de Polichinelle*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *S'évader* : s'échapper de prison. 2. *Se démener comme des possédés* : s'agiter furieusement (*possédé* : possédé du démon). 3. *Dévaler* : descendre dans la vallée, aller de haut en bas.

Les idées : *Que ce bossu a d'esprit !* Grâce à son esprit ingénieux et à son habileté, il va se débarrasser de ses ennemis.

1. *Un jeu plaisant : les montagnes russes.* Que propose Polichinelle ? Que font alors tous les brigands ? Où monte-t-on les chariots ? Où se place Polichinelle ? Pourquoi ? 2. *La longue broche de cuisine.* Une scène tout à la fois amusante et tragique : représentez-vous la file des vingt chariots... la longue broche... les cris de terreur... ils roulent... roulent... zig... zig... ils s'embrochent tous...





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Outils. *Dessin; piquage.*

3. Jeux d'action et de langage : 1. *La ronde des métiers du village ou de la rue* (chacun choisit un métier et mime les actions en expliquant à mesure); 2. *Scène à jouer* : boulanger et clients, — ou tailleur et clients.

4. Verbes à étudier : *pétrir, marteler, aiguiser, ajuster* : les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

79. La ronde des Métiers

1. Ecoutez la chanson des travailleurs, qui, se tenant par la main, dansent la grande ronde du travail utile.

2. « C'est moi, dit le laboureur, qui creuse la terre et qui récolte le blé.

— Oui, répond le boulanger; ensuite, c'est moi qui pétris la blanche farine et qui cuis le pain.

3. — C'est moi, dit le tisserand, qui tisse le fil et la laine, et qui prépare la toile et le drap.

— Oui, répond le tailleur; ensuite, c'est moi qui coupe l'étoffe et confectionne les vêtements.

4. — Sans le cordonnier, qui coudrait le cuir? Sans le sabotier

qui façonnerait et creuserait le bois? C'est nous qui vous préparons vos fins souliers et vos robustes sabots.

5. — Ding! ding! dong! entendez mon joyeux carillon, dit le forgeron; c'est moi qui martèle le fer et qui aiguise les outils.

— Oui, ajoute le menuisier; mais n'est-ce pas moi qui façonne le bois et qui ajuste les armoires, les tables et les lits?»

Esercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les actions accomplies par chacun des travailleurs. Le laboureur creuse la terre, etc.

Dictée préparée : La ronde des métiers, n° 2.

Exercice sur la dictée : C'est moi qui creuse la terre et qui récolte le blé; c'est toi... (au présent).

Conjugaison : Je récolterai le blé, mais je ne cuirai pas le pain, tu... (futur simple).

La phrase simple : 1. Ce que disent les travailleurs.

C'est moi, dit le laboureur, qui creuse la terre et qui récolte le blé.

Sur ce modèle, faites parler la ménagère (c'est moi, dit la ménagère, qui...), la laveuse, la couturière, le cordonnier, le forgeron, le menuisier.

2. Ce que font les travailleurs.

Sans le cordonnier, qui coudrait le cuir et raccommoderait les chaussures?

Sur ce modèle, rendez compte du travail du laboureur, du boulanger, du tisserand, du tailleur, du forgeron.

(Autre forme: Qui coudra le cuir et raccommodera les chaussures? — C'est le cordonnier.)

Petite rédaction : Les marchands qui habitent votre village ou votre quartier. 1. C'est chez le boulanger que nous trouvons...; 2. Le boucher nous procure; 3. L'épicier; 4. Le tailleur ou la couturière; 5. Le cordonnier.



80. Le Menuisier Guillaume

1. Parmi les copeaux qui volent sous son rabot, dans l'arome¹ du sapin, du hêtre, du merisier frais, Guillaume le menuisier ajuste armoires, huches, panetières².

2. Les armoires, il les fait larges, profondes, afin qu'elles contiennent sur leurs rayons le linge qui fleure³ bon la lavande. Les buffets, il les veut pansus⁴, de sorte que derrière leurs portes s'alignent les plats, la verrerie, les provisions d'hiver.

Les tables, Guillaume les construit massives, car il leur faut porter gaillardement⁵ la soupière fumante, le pain et le sel, et le service à fleurs qui met une note si gaie sur la blancheur de la nappe.

Les sièges que fait Guillaume sont de dignes et solides sièges bien plantés sur leurs pieds et qui rempliront leur tâche sans faillir⁶.

3. Parce qu'il aime la besogne, Guillaume le menuisier chante de l'aube au soir. Jeannine, sa femme, y mêle la joie de son rire. Perrine, Poulot et Paulette, leurs trois petits, mettent autour de l'établi, dans la maison et le jardin, la gaîté de leurs joues rondes et de leurs yeux bleus.

FANNY CLAR (*Les Mains enchantées*, Editions de la Rose Rouge).

Les mots : 1. *L'arome* : le parfum. 2. *Panetière* : dressoir servant à serrer le pain. 3. *Fleurer* : répandre une odeur (la lavande est une fleur odorante de la même famille que le thym). 4. *Pansu* : qui a une grosse *panse*, un gros ventre ; vaste et profond. 5. *Gaillardement* : avec une vigueur joyeuse. 6. *Sans faillir* : sans faire défaut, sans céder.

Les idées : C'est le portrait d'un bon ouvrier qui veut faire une œuvre solide et sans défaut (les armoires, les buffets, les tables, les sièges), et d'un joyeux travailleur qui aime sa besogne et qui vit au milieu d'une belle famille.

Petite rédaction : Les travaux du menuisier Guillaume (*faites-le parler*).
1. Je fais de vastes armoires afin que... 2. Je veux les buffets profonds... 3. Les tables... 4. Les sièges... 5. Je chante...



81. Chez le Maréchal

1. Avec Meaulnes, j'allais à la porte des écuries des faubourgs, à l'heure où l'on trait les vaches... Nous entrions dans les boutiques, et, du fond de l'obscurité, entre deux craquements de son métier¹, le tisserand disait : « Voilà les étudiants ! ».

2. Généralement, à l'heure du dîner, nous nous trouvions tout près du Cours, chez Desnoues, le charron, qui était aussi maréchal...

Le maréchal et son ouvrier, l'un soufflant la forge, l'autre battant le fer, jetaient sur le mur de grandes ombres brusques²...

3. De temps à autre, le travail paisible et régulier de la boutique s'interrompait pour un instant. Le maréchal laissait à petits coups pesants et clairs retomber son marteau sur l'enclume. Il regardait, en l'approchant de son tablier de cuir, le morceau de fer qu'il avait travaillé. Et, redressant la tête, il nous disait, histoire de souffler un peu : « Eh bien ! ça va, la jeunesse ? »

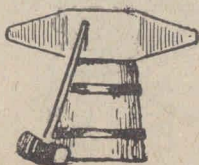
4. L'ouvrier restait la main en l'air à la chaîne du soufflet, mettait son poing gauche sur la hanche et nous regardait en riant. Puis le travail sourd et bruyant reprenait.

ALAIN-FOURNIER (*Le grand Meaulnes*, Emile Paul, éditeur).

Les mots : 1. *Métier* : machine servant à confectionner les tissus. 2. *Brusque* : prompt, précipité. Pourquoi ces ombres étaient-elles brusques ?

Les idées : *Deux écoliers qui visitent les ateliers et prennent intérêt à observer les travailleurs de leur ville :* 1. Où allaient-ils le soir ? 2. Que faisaient alors le maréchal et son ouvrier ? 3. Que regardait et que disait le maréchal lorsqu'il interrompait son travail ? 4. Et l'ouvrier ?

Petite rédaction : *Chez le maréchal.* 1. Où se trouve la forge ? 2. Qu'entend-on lorsqu'on approche ? 3. Que voit-on lorsque l'on entre ? 4. Que fait le maréchal ? (*mouvements, travail*). 5. Et son ouvrier ?



82. Le père Lunettes

1. Jamais on ne le voyait sans sa paire de lunettes.

Il gagnait sa vie à casser des cailloux. Il ne demandait qu'à pouvoir casser des cailloux jusqu'au jour de sa mort. Dès l'aube¹, hiver comme été, sauf lorsqu'il pleuvait à torrents, il venait s'installer sur la route. Il ne perdait pas de temps à regarder autour de lui. Seules, les pierres l'intéressaient.

2. Or, après ses yeux, les bras du père Lunettes se fatiguèrent. Il n'en travaillait que davantage, ne levant plus la tête quand une charrette passait.

Mais, un matin, le chef cantonnier l'aborda, lui reprocha de mal casser ses cailloux et lui annonça sa retraite.

3. Le père Lunettes, qui tremblait déjà beaucoup lorsqu'il était au repos, laissa, de saisissement², tomber sa masse. A midi, il ne mangea pas et il rumina³ jusqu'à la nuit la même idée :

« A présent que me voilà vieux, je ne suis plus bon à rien, on ne veut plus de moi ; qu'est-ce que je vais devenir ? »

Henri BACHELIN (*Sous d'humbles toits*, octobre 1912,
L'Effort libre, éditeur).

Les mots : 1. *Aube* : moment où le ciel blanchit avant le lever du soleil. 2. *Saisissement* : ici, émotion violente qui saisit le cœur. 3. *Ruminer* : ici, tourner et retourner longuement une idée dans son esprit, de même que chez les *ruminants* les aliments sont ramenés de l'estomac à la bouche pour être remâchés.

Les idées : C'est une figure bien émouvante et sympathique que celle du père Lunettes : il travaille pour gagner sa vie, il travaille aussi parce qu'il aime son humble métier (*quels traits le prouvent?*) Et maintenant la vie va lui sembler bien triste et bien vide : « *Qu'est-ce que je vais devenir?* »

Petite rédaction : Ce que fait le cantonnier. 1. Il s'installe (où? comment?) 2. Il casse... 3. Il comble... 4. Il répare... 5. Il gratte et cure...





(Clucké Braun.)

G. RATTÉ. — VOL D'OIES SAUVAGES.

Le cou tendu et l'aile sifflante, les oies sauvages s'abattent dans les marais, où leurs compagnes semblent les attendre.

83. Le petit Poucet et les Oies sauvages (Conte)

I

Nils est un enfant paresseux et taquin qui, à cause de ses méchancetés, vient d'être changé en petit Poucet. Il est recueilli par une troupe d'oies sauvages ; cette vie libre lui plaît beaucoup, mais il n'est pas sûr que les oies continueront à le garder parmi elles.

1. L'après-midi passa, comme la matinée : d'abord les oies paisaient deux ou trois heures, puis elles se baignaient et jouaient dans l'eau au bord du banc de glace jusqu'au coucher du soleil ; enfin elles s'endormirent.

« C'est juste la vie qu'il me faudrait, dit Nils au moment de se glisser sous l'aile du jars. Mais demain on va me renvoyer. »

Avant de s'endormir, il passa encore en revue tous les avantages qu'il y aurait à suivre les oies. Il ne serait plus grondé pour avoir été paresseux ; il pourrait flâner et ne rien faire toute la journée...

2. Le lendemain, les oies paissaient dans les vastes champs et le gamin explorait la forêt en quête de nourriture.

Au bout de quelque temps, Akka, la vieille oie qui dirigeait la bande, vint s'informer s'il avait trouvé quelque chose à manger ; lorsqu'elle sut qu'il n'avait rien découvert, elle lui présenta une tige de cumin ¹ qui avait gardé toutes ses graines.

3. Lorsqu'il eut mangé, Akka lui dit qu'il courait trop hardiment dans la forêt. Savait-il combien il avait d'ennemis, lui qui était si petit ? Non, n'est-ce pas ? Et Akka se mit à les lui énumérer ².

En se promenant dans le parc, il devait d'abord se garder du renard et de la martre ; sur la rive, il devait songer aux loutres ; perché sur les murs de pierre, il ne lui fallait pas oublier la belette qui passe par le moindre trou ; et s'il voulait se coucher sur un tas d'herbes, il ferait bien d'examiner d'abord si quelque vipère n'y dormait pas son sommeil d'hiver.

Dès qu'il sortait dans les champs découverts, il devait épier ³

les éperviers et les buses, les aigles et les faucons qui nageaient dans l'air. Les pies et les corbeaux se trouvaient partout, et il ferait bien de ne pas se fier ⁴ à eux; dès que l'obscurité tombait, il devait ouvrir toutes grandes les oreilles pour tâcher de deviner les hiboux et les chouettes au vol silencieux.

4. En entendant parler de tant d'êtres qui en voulaient à sa vie, il parut à Nils impossible de leur échapper. Ce n'était pas tant l'idée de mourir qui lui faisait peur, mais celle d'être mangé; aussi demanda-t-il à Akka ce qu'il fallait faire pour se protéger.

Akka lui conseilla de se mettre bien avec les petits animaux des bois et des champs, avec le peuple des écureuils et le peuple des lièvres, avec les passereaux et les mésanges et les piverts et les alouettes. S'il devenait leur ami, ils pourraient l'avertir des dangers, lui procurer des cachettes, et même au besoin se coaliser ⁵ pour le défendre.

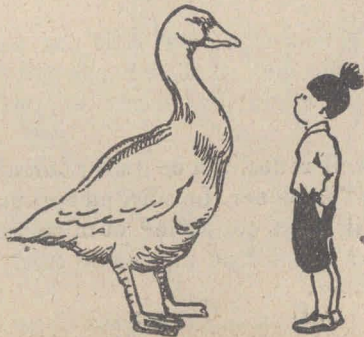
(A suivre.)

Les mots : 1. *Cumin* : plante aux grains aromatiques. 2. *Enumérer* : compter une à une les diverses parties d'un nombre; passer en revue les diverses parties d'un tout. 3. *Epier* : observer en secret (rapprocher *espion*). 4. *Se fier* : avoir foi, confiance. 5. *Se coaliser* : unir ses efforts pour une action commune.

Les idées : 1. *Quels agréments* Nils trouve-t-il à la vie libre avec les oies sauvages?

2. Avec Akka, la vieille oie, passez en revue les périls que va courir le petit Nils.

3. Nils craint d'être mangé par les bêtes; quel conseil lui donne Akka?



84. Le petit Poucet et les Oies sauvages (suite)

II

1. Mais, dans l'après-midi, lorsque le gamin, voulant profiter du conseil, s'adressa à Sirle, l'écureuil, pour lui demander sa protection, celui-ci refusa de l'aider.

« N'attends jamais rien de moi ni des autres petits animaux, dit Sirle. Crois-tu donc que je ne sais pas que tu es Nils, le gardeur d'oies ? »

L'année dernière, tu détruisais les nids des hirondelles, tu écrasais les œufs des sansonnets, tu dénichais les petits oiseaux et les jetais dans la mare; tu prenais des merles au piège et mettais des écureuils en cage. Aide-toi toi-même, et sois content si nous ne nous unissons pas contre toi pour te chasser d'ici et te faire retourner parmi les tiens. »

2. C'était une réponse que le gamin eût punie autrefois, lorsqu'il était encore Nils le gardeur d'oies; mais maintenant il avait grand'peur que les oies sauvages n'apprirent combien il avait été méchant.

Dans sa crainte d'être renvoyé, il n'avait pas osé faire la moindre niche¹ depuis qu'il était dans leur compagnie. Il est vrai qu'il n'était pas en état de faire grand mal, étant si petit; mais il aurait pourtant bien pu détruire quelques œufs d'oiseaux s'il en avait eu envie.

Non, il avait été très sage; il n'avait pas même arraché une plume aux ailes des oies, il n'avait pas fait une seule réponse impolie, et chaque matin, en disant bonjour à Akka, il avait ôté son béret.

3. Tout le jeudi, il réfléchit à ce qu'il pourrait bien faire pour décider les oies à l'emmener. Le soir, en apprenant que la femme de Sirle, l'écureuil, avait été ravie² et mise en cage et que ses enfants étaient sur le point de mourir de faim, il résolut de leur venir en aide...

Ensuite, le vendredi, en entrant dans le parc, il entendit les

pinsons chanter partout dans les ronces et raconter comment Nils le gardeur d'oies avait sauvé les petits écureuils³ et délivré la femme de Sirle...

4. Le petit Poucet est maintenant fêté ; Sirle l'écureuil lui donnera des noisettes ; les pauvres lièvres joueront avec lui, les chevreuils le prendront sur leur dos lorsque Smirre le renard s'approchera ; les mésanges l'avertiront de la venue de l'épervier ; les passereaux et les alouettes chanteront ses louanges...

« Je ne veux plus te refuser de nous suivre aussi loin que tu voudras, lui dit Akka la vieille oie.

— Merci, » répondit Nils.

Il était si heureux qu'il pleurait de joie.

SELMA LAGERLÖF (*Le merveilleux voyage de Nils Holgerson*, Traduction T. Hammar, Perrin, éditeur).

Les mots : 1. *Niche* : malice, mauvais tour. 2. *Ravir* : enlever de force ; 3. Voir, p. 157, comment Nils a sauvé les petits écureuils.

Les idées : 1. Quelle fut la réponse de Sirle l'écureuil ?

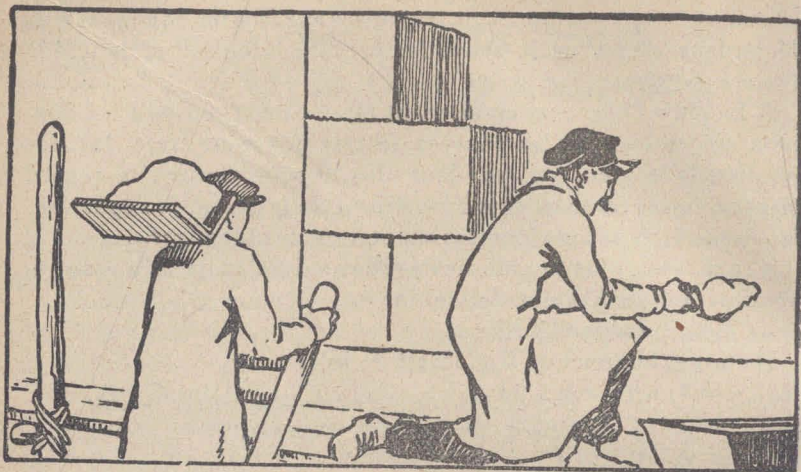
2. Comment Nils s'était-il conduit depuis qu'il était dans la compagnie des oies ?

3. Quelle résolution prit-il ?

4. Et quelle fut la récompense de sa bonne action ? Que feront pour lui les animaux des bois et des champs ?

(Suite, p. 157.)





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Leçons de choses : la pierre, la tuile, l'ardoise ; la pioche, la truelle ; *dessin*.

3. Jeu d'action et de langage. La construction de la maison : chacun fait choix d'un métier, mime les attitudes et les actions et explique à mesure (outils, matériaux, travail).

4. Le jeu des outils : mimer leur emploi et expliquer à mesure.

**Vocabulaire
et Lecture**

85. Les Ouvriers de la Maison

1. « C'est nous, disent les terrassiers, qui creusons de profondes fondations.

— Puis c'est nous, disent les maçons, qui préparons le mortier, assemblons les pierres et les briques, et bâtissons des murs épais et solides.

2. — A notre tour, ajoutent les charpentiers et les couvreurs : nous posons les poutres et les parquets, nous coiffons la maison de tuile robuste ou d'ardoise fine.

3. — Nous voici, s'écrient les vitriers, les serruriers et les peintres ; c'est nous qui taillons les vitres, fermons les portes, badigeonnons et tapissons les murs. »

4. — Réjouissez-vous, hardis et habiles ouvriers ; parez de fleurs la maison que vous avez construite. Elle est solide et accueillante, et sous son toit une famille s'abritera, s'assemblera, s'aimera, et vivra des jours heureux.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte *les actions de chaque travailleur de la maison.*

(Les maçons préparent le mortier, assemblent..., etc.).

Dictée préparée : Les ouvriers de la maison, n° 1.

Conjugaison : J'ai creusé les fondations, mais je n'ai pas bâti les murs ; tu...

La phrase simple : 1. La construction de la maison.

C'est le terrassier qui creuse les fondations de la maison.

Sur ce modèle, dites le travail de chaque ouvrier de la maison.

— L'exercice peut encore se faire sous une des formes suivantes :

« *C'est moi, dit le terrassier, qui creuse les fondations de la maison.* »

Ou le terrassier dit : « C'est moi... »

Ou « C'est moi... fondations », dit le terrassier.

2. L'emploi des outils :

Le terrassier prend sa pioche et creuse les fondations.

Ou : le terrassier se sert de sa pioche pour creuser les fondations.

Ou : avec sa pioche... ; ou : à coups de pioche...

D'après l'un de ces modèles, dites ce que fait l'ouvrier avec chacun des outils suivants : *le marteau du forgeron ou du menuisier, le battoir de la laveuse, le tranchet..., la truelle..., la bêche..., etc.*



86. Les Bûcherons

1. Les deux bûcherons se postèrent en face l'un de l'autre de chaque côté d'un arbre debout, et commencèrent à balancer en cadence leur hache à manche de merisier.

2. Chacun d'eux faisait d'abord une coche¹ profonde dans le bois, frappant patiemment au même endroit pendant quelques secondes. Puis la hache remontait brusquement, attaquait le tronc obliquement, un pied plus haut, et faisait voler à chaque coup un copeau épais comme la main et taillé dans le sens de la fibre².

3. Quand les deux entailles étaient près de se rejoindre, l'un d'eux s'arrêtait, et l'autre frappait plus lentement, laissant chaque fois sa hache un moment dans l'entaille. La lame de bois qui tenait encore l'arbre debout, cédait enfin.

4. Le tronc se penchait et les deux bûcherons reculaient d'un pas et le regardaient tomber, poussant un grand cri afin que chacun se gare³.

Louis HÉMON (*Maria Chapdelaine*, Bernard Grasset, éditeur).

Les mots : 1. *Coche* : entaille. 2. *Fibre* : filament du bois. 3. *Se garer* : se protéger, se ranger.

Les idées : Suivez attentivement les mouvements des deux bûcherons, qui sont notés avec précision : le mouvement cadencé des haches ; la première entaille, profonde, horizontale, puis la seconde, oblique ; enfin, les derniers coups, la lame de bois qui cède, l'arbre qui se penche et tombe.

Exercices

La phrase simple : Ce sont les bûcherons.

« Qui donne à la maison sa porte et sa charpente ? »

— *Ce sont les bûcherons...* »

Sur ce modèle : une question, une réponse, mettre en valeur le travail des ouvriers des champs, de la forêt et de l'atelier.

Exemple : Qui laboure la terre et sème dans le sillon la moisson de demain ?

— *C'est le paysan.*

Petite rédaction : Le bûcheron abat un arbre. 1. Il frappe... 2. Puis la hache remonte... 3. Il frappe plus lentement... 4. Il se gare... 5. Le tronc s'incline...



(Cliché Braun.)

MILLET. — RAMASSEUSES DE BOIS.

Courbées sous le pesant fagot, les ramasseuses de bois mort regagnent péniblement leur pauvre logis.

87. L'aumône¹ du Chêne

Comme un vieillard aux bras tordus par les années,
Un grand chêne agonise² au détour du chemin ;
Et, doucement, avec un geste presque humain,
Il couvre le vallon de ses feuilles fanées.

Il en jette, il en jette, en silence, longtemps...
On dirait des sous d'or que lance un roi superbe³ ;
Et, quand il gèlera, les fleurs et les brins d'herbe
S'en feront des manteaux pour leurs dos grelottants⁴.

Il en jette avec joie, il en jette sans nombre...
Puis, quand tout est couvert, il meurt en réservant
Quelques feuilles, au bout d'un rameau survivant,
Pour les nids des oiseaux qui chantaient à son ombre.

Jean RAMEAU (*La Lyre Haute*. Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Aumône* : ce qu'on donne aux pauvres par *pitié*, par charité. 2. *Agonise* : l'agonie est la dernière *lutte* contre la mort ; le vieux chêne est sur le point de mourir. 3. *Superbe* : (proprement *au-dessus*, idée de place élevée) ici, fier, puissant et riche. 4. *Grelottant* : qui tremble (comme un *grelot*) à cause du froid.

Les idées : Les poètes prêtent la vie aux êtres qui ne vivent pas, et les plus nobles sentiments aux animaux et même aux arbres. C'est ainsi que le *chêne est un bon et généreux vieillard*, tordu par l'âge, et qui *veut se rendre utile avant de mourir* : il jette ses feuilles fanées pour protéger les fleurs et les herbes, et en réserve quelques-unes pour les nids des petits oiseaux.

De beaux vers et de belles images : il en jette... (la répétition marque sa générosité), des sous d'or que lance un roi superbe, des manteaux...



88. Le petit Poucet et les Écureuils

I

1. La femelle de l'écureuil Sirle, qui a toute une famille de petits, venait d'être prise dans un taillis¹ de coudriers² ; on l'avait portée dans une ferme voisine.

Jeunes et vieux, tout le monde dans la ferme se réjouissait de regarder la petite bête, si jolie avec sa belle queue, ses yeux intelligents et curieux et ses mignonnes petites pattes. On comptait se distraire tout l'été de ses mouvements agiles et de ses jeux joyeux.

2. On l'installa dans une cage peinte en vert qui avait portes et fenêtres... Les gens de la ferme s'étonnèrent que son habitation ne parût guère lui plaire. La petite bête restait triste dans un coin de la cage : de temps en temps, elle faisait entendre un cri de douleur aigu. Elle ne toucha pas à la nourriture :

« C'est parce qu'elle a peur, disaient les gens ; demain, lorsqu'elle se sentira chez elle, elle mangera et jouera. »

3. Or, à ce moment, les gens de la maison cuisaient le pain et durent veiller bien avant dans la nuit. Dans la cuisine régnait une activité fiévreuse, et l'on ne prenait certes pas le temps de songer à l'écureuil.

Mais il y avait là une vieille grand'mère, trop âgé pour aider à la cuisson du pain; elle s'était assise à la fenêtre et regardait dehors. A cause de la chaleur, la porte de la cuisine était restée ouverte ; la lumière qui sortait de cette porte éclairait toute la cour. La vieille femme pouvait distinguer même les trous et les crevasses du mur. Elle voyait aussi la cage de l'écureuil, suspendue juste à l'endroit le plus éclairé. Elle observa que l'écureuil courut toute la nuit sans repos. (A suivre.)

Les mots : 1. *Taillis* : petit bois que l'on taille. 2. *Coudrier* : noisetier.



89. Le petit Poucet et les Écureuils

(suite)

II

1. Assez avant dans la nuit, la vieille grand'mère vit tout à coup s'approcher à pas prudents un petit homme pas plus haut que la main. Il était en sabots et en culottes de cuir comme un ouvrier.

C'était Nils, le petit Poucet.

Le petit Poucet courut à la cage de l'écureuil. Ne pouvant y atteindre, il alla chercher une gaule, la plaça contre la cage, et grimpa ensuite comme fait le marin le long d'une corde. Il secoua la porte de la maison verte, mais on y avait mis un cadenas de crainte que les enfants du voisin ne vissent voler l'écureuil.

Ne pouvant ouvrir la porte, il s'entretint longuement avec l'écureuil; puis il se laissa glisser à terre le long de la gaule, et disparut par la porte.

2. La vieille femme pensait ne plus le revoir, cette nuit-là; elle resta cependant près de la fenêtre.

Au bout d'un instant, elle le vit revenir. Il était si pressé que ses pieds ne semblaient pas toucher le sol; il courut à la cage. La vieille femme vit qu'il tenait quelque chose dans ses mains, mais elle ne put distinguer ce que c'était.

Il posa sur le pavé ce qu'il tenait dans sa main gauche et porta dans la cage ce qu'il avait dans la droite. Il heurta de son sabot la petite fenêtre, la brisa, et tendit ce qu'il tenait à l'écureuil.

Puis il redescendit, prit ce qu'il avait posé sur le sol, et remonta à la cage.

Aussitôt après, il s'enfuit, si vite que la vieille put à peine le suivre des yeux.

3. Tout doucement la vieille femme gagna la porte et se cacha dans l'ombre pour guetter à nouveau le petit Poucet.

Un autre être l'avait aussi aperçu : c'était le chat, qui se glissa doucement jusqu'au mur.

¶ 4. Ils attendirent longtemps dans la froide nuit de mars. La vieille pensait à rentrer, quand elle entendit du bruit sur le pavé, et vit que le petit Poucet revenait en trottinant. Comme précédemment¹, il avait les deux mains chargées, et ce qu'il portait piaillait² et s'agitait.

La vieille comprit qu'il était allé chercher les petits de l'écureuil dans le bois de coudriers, et qu'il les lui rapportait pour les empêcher de mourir de faim.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Précédemment* : auparavant (*précéder*, c'est *aller devant* un autre).

2. *Piailler* : pousser de petits cris aigus et répétés.

Les idées : *C'est Nils, le petit Poucet, qui va tenter de sauver la famille de Sirle l'écureuil* (Voir p. 148 : Le petit Poucet et les Oies sauvages).

1. Qu'était-il arrivé à la femelle de l'écureuil ?

2. De quoi les gens de la ferme s'étonnèrent-ils ? Comment vous expliquez-vous la tristesse et la douleur de la petite bête ?

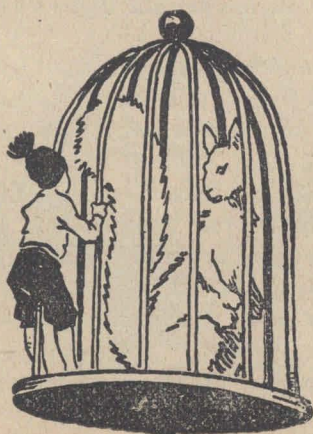
3. Où se trouvait la vieille grand'mère ce soir-là ?

4. Suivez les mouvements de Nils... Pourquoi essaya-t-il d'ouvrir la porte ? (la liberté de l'écureuil). Que put-il bien dire à l'écureuil ?

5. Suivez ses mouvements lors de son second voyage à la cage.

6. Pourquoi la vieille femme se cache-t-elle ? Et le chat ?

7. Que portait le petit Poucet lorsqu'il revint ? Qu'était-il donc allé chercher ?



90. Le petit Poucet et les Écureuils

(fin)

III

1. Elle demeurait immobile pour ne pas l'effrayer¹. Le petit Poucet allait poser l'un des petits sur le sol pour s'élancer avec l'autre vers la cage, quand il vit briller tout près de lui les yeux verts du chat.

Il demeura immobile, un petit dans chaque main ; puis il se retourna, regarda de tous côtés, et aperçut la vieille grand'mère. Il n'hésita pas longtemps, courut à elle et lui tendit l'un des petits.

2. La vieille grand'mère ne voulait pas se montrer indigne² de cette confiance. Elle prit le petit écureuil, et le garda jusqu'à ce que le petit Poucet eût porté l'autre à la cage et vint chercher celui qu'il lui avait remis.

3. Le lendemain matin, quand les gens de la ferme s'assemblèrent pour le déjeuner, la vieille leur raconta ce qu'elle avait vu dans la nuit. Tous se moquèrent d'elle et prétendirent qu'elle avait rêvé.

Mais elle était sûre de ce qu'elle disait, et les pria d'aller regarder dans la cage. Ils le firent. Il y avait là sur le lit de feuillage quatre petits à demi-nus et à demi-aveugles qui avaient au moins deux ou trois jours.

4. Quand le patron de la ferme les vit, il dit : « Une chose est certaine : nous devrions avoir honte. »

Puis il tira de la cage l'écureuil et les petits, et les remit dans le tablier de la vieille grand'mère.

« Emporte-les au bois de coudriers, dit-il, et rends-leur la liberté. »

5. Tel est l'événement dont on parla tant jusque dans les journaux, et que beaucoup refusèrent de croire parce qu'ils ne

pouvaient l'expliquer. C'était Nils, le petit Poucet, qui s'était risqué parmi les hommes et avait sauvé les enfants de l'écureuil.

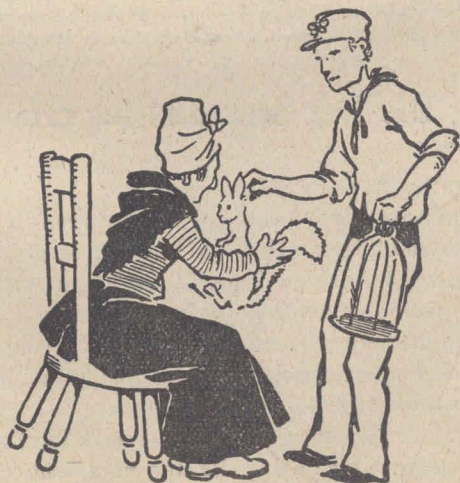
Désormais tous les petits animaux des bois et des champs seront ses amis.

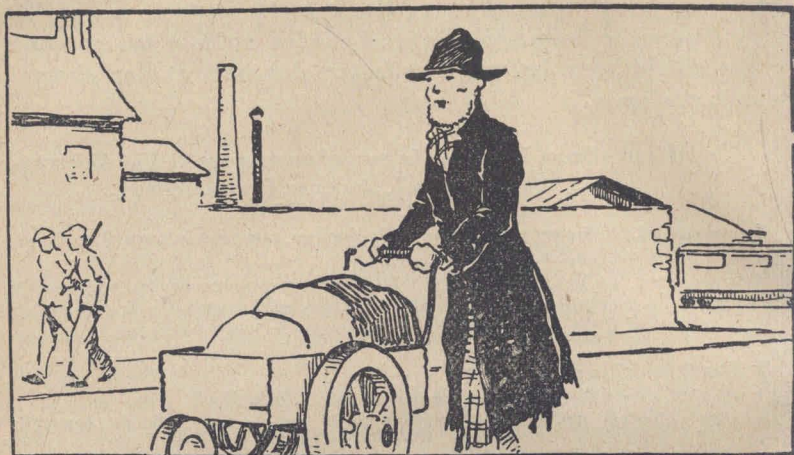
D'après SELMA LAGERLÖF (*Le merveilleux voyage de Nils Holgerson*, traduction de T. Hammar, Perrin, éditeur).

Les mots : 1. *L'effrayer* : lui causer de la frayeur, une grande peur. 2. *Indigne* : qui n'est pas *digne*, qui ne mérite pas...

Les idées : 1. Le Petit Poucet aperçoit le chat : comprenez-vous pourquoi il demeure un instant embarrassé et hésitant? (il ne peut monter à la cage qu'un petit à la fois, et il lui est impossible d'abandonner le second puisque le chat est là...)

2. Que fit la vieille grand'mère?
3. Qu'explique-t-elle le lendemain aux gens de la ferme?
4. Que fit alors le patron? Représentez-vous la joie de la famille des écureuils (voir p. 151).
5. Pourquoi cet événement parut-il extraordinaire?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Les bruits de la rue : les écouter, les noter, les expliquer.
3. Jeu des petits métiers de la rue : je suis le rémouleur... , le rempailleur, etc... Chacun appelle..., explique son travail.
4. Scène mimée : La marchande des quatre-saisons et ses clients.

**Vocabulaire
et Lecture**

91. Les bruits et les cris de la rue

1. Dès le matin, la rue s'anime.
Les ménagères poussent leurs volets et ouvrent leurs fenêtres ; plus tard, elles se dirigeront vers le marché, le panier au bras.
2. Les ouvriers, l'outil sur l'épaule, se hâtent vers le chantier.
Les sirènes des usines sifflent toutes à la fois.
3. Le timbre du tramway résonne : drelin ! drelin !
Les cornes des automobiles retentissent : coïn ! coïn !
De lourds camions ébranlent la chaussée.
4. « Couteaux et ciseaux à repasser ! » crie le rémouleur.
« Chaises à rempailler ! » appelle une voix sonore.
« Peaux de lapin ! peaux ! entend-on plus loin ; n'avez-vous pas de chiffons à vendre ? »

« Laitue nouvelle! » annonce à son tour la marchande des quatre-saisons.

5. Les écoliers, le sac gonflé de livres, gagnent l'école.

Ding, dong! la cloche sonne, et les petites jambes se hâtent à son appel.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les bruits que font les sirènes, les timbres, les cornes, les camions, la cloche.

Dictée préparée : Les bruits et les cris de la rue, nos 2 et 3.

Conjugaison : 1. Je me suis hâté vers l'école... (passé composé).

2. Il faut que je me hâte vers l'école... (présent du subjonctif).

La phrase simple : 1. Le départ des travailleurs.

La ménagère se dirige (où? comment?) vers le marché, le panier au bras.

Sur ce modèle, décrire le départ de l'écolier ou de l'écolière, du facteur, de l'ouvrier, du bûcheron, du berger, etc.

(L'écolier se dirige où? comment? ou se hâte... ou gagne...).

2. Les marchands de la rue.

« Je repasse les couteaux et les ciseaux », crie le remouleur (ou dit, appelle, annonce...).

Sur ce modèle, faites parler le rempailleur, le marchand de marée, le marchand des quatre-saisons, le vitrier, le marchand de journaux.

Petite rédaction : 1. En venant à l'école. 1. Je rencontre les ouvriers qui...

2. Les voitures, les tramways... 3. Le facteur, le cantonnier... 4. Les autres écoliers... 5. Voici l'école.

2. Voici la marchande des quatre-saisons. 1. Elle appelle et annonce dans la rue...; 2. Voici sa petite voiture pleine de légumes et de fruits... (lesquels?) 3. Les ménagères s'approchent..., demandent..., achètent...



92. Les trois Cousins

1. Il y avait un des trois cousins qui était coquetier ¹, et qui allait vendre et acheter des châtaignes et des prunes par les hameaux et dans les foires.

2. L'autre était rémouleur ²; il partait, après la moisson, avec sa meule de grès montée sur quatre fins montants de sapin, et avec sa manivelle ³ de fer sur le dos.

Il allait aiguiser les serpes, les faux et les couteaux, devant les maisons, pendant l'automne et pendant l'hiver. On lui donnait la soupe et une place dans le grenier à foin chez les pratiques, et il revenait avec quelques sous dans sa bourse de cuir à la fonte des neiges.

3. Quant à mon père, pour aider notre mère à vivre et à nous habiller, il allait, comme moi, tirer ou tailler de la pierre dans les carrières des hameaux de Saint-Point. Il revenait, tous les soirs, pour souper avec la mère et avec nous autres, enfants, car il aimait tant sa femme et sa maison qu'il disait :

« Je ne pourrais jamais être coquetier comme Baptiste, ou rémouleur comme François, car lorsque je ne vois pas, de la carrière où je travaille, le toit de la hutte qui fume quand ma femme met le fagot au feu, le temps me dure et il me semble que le monde est trop grand. »

LAMARTINE (*Le Tailleur de pierres de Saint-Point*).

Les mots : 1. *Coquetier* : de *coque*, enveloppe dure de l'œuf; marchand d'œufs et de volailles. 2. *Rémouleur* ; ouvrier qui, sur sa *meule*, aiguisé les outils. 3. *Manivelle* : pièce de fer servant à tourner la meule à l'aide de la *main*.

Les idées : 1. Que faisait l'un des cousins ?

2. Et le second ? Comment se passaient ses jours et son année ?

3. Et le troisième ? Pourquoi avait-il choisi ce métier ?

Petite rédaction : Les trois frères.

L'un des cousins est coquetier : il vend... *L'autre* est rémouleur : il part... *Le troisième* est tailleur de pierre : il tire..., revient.

Sur ce modèle, expliquez les professions de trois frères qui peuvent être, par exemple, *cordonnier, forgeron, cultivateur*.

93. Sur la Route

1. « Pardon, mon ami, combien faut-il de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien ? »

2. Le casseur de pierre lève la tête, et, pesant sur sa masse ¹, m'observe à travers le grillage de ses lunettes, sans répondre. Je répète la question. Il ne répond pas.

— « C'est un sourd-muet », pensé-je, et je continue mon chemin.

3. J'ai fait à peine une centaine de mètres que j'entends la voix du casseur de pierre. Il me rappelle et agite sa masse. Je reviens et il me dit :

« Il vous faudra deux heures.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

4. — Monsieur, m'explique le casseur de pierre, vous me demandez combien il faut de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien. Vous avez une mauvaise façon d'interroger les gens. Il faut ce qu'il faut. Ça dépend de l'allure. Est-ce que je connais votre train ², moi ? Alors je vous ai laissé aller. Je vous ai regardé marcher un bout de route. Ensuite, j'ai compté, et maintenant je suis fixé ; je peux vous renseigner : il vous faudra deux heures. »

JULES RENARD (*Bucoliques*, Albin Michel, éditeur).

Les mots : 1. *Masse* : gros marteau, *massue*. 2. *Train* : proprement, suite de voitures *tirées*, d'où le sens du texte : allure.

Les idées : *Récit amusant qui nous montre le bon sens malicieux du casseur de pierre.* 1. Quelle question pose le voyageur ? 2. Que fait alors le casseur de pierre ? 3. Puis, au bout d'un moment, quand le voyageur s'éloigne ? 4. Quelle explication donne le casseur de pierre ?



94. Le vieux Chemineau

Un pauvre vieux chemineau se meurt sur le bord du chemin ; et il revoit les bons moments de sa vie si triste pourtant.

Sur ce lit de mort sans chevet¹
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait ;

Que dans son enfance première
Il dormait chez une fermière
Près de l'âtre² de la chaumière ;

Que plus tard dans les verts sentiers
Il a passé des jours entiers
A défleurir les églantiers ;

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin ;

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse ;

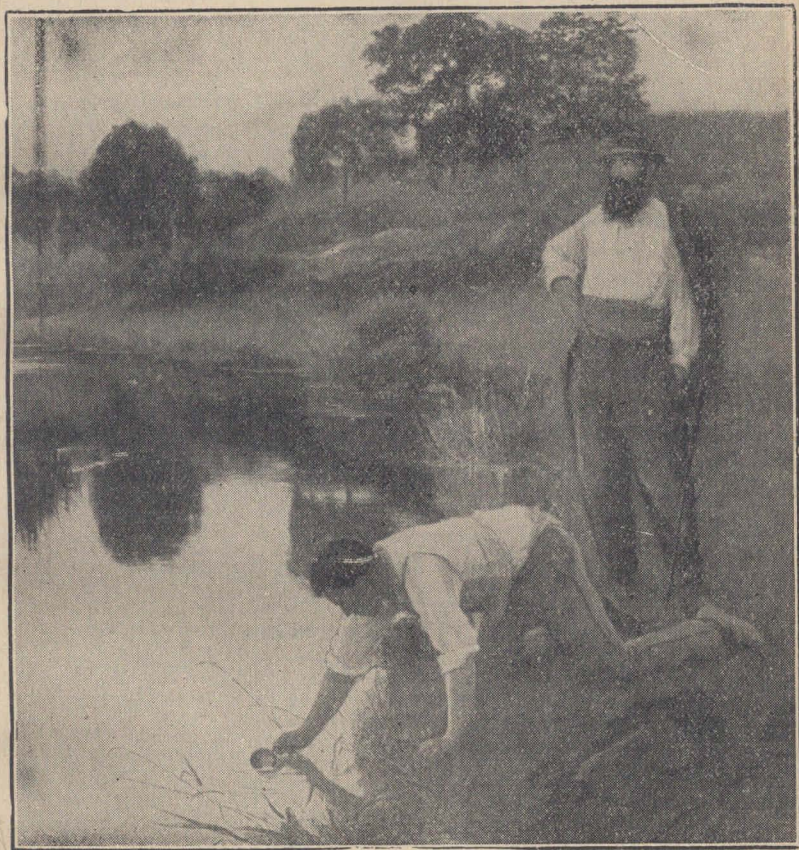
Et qu'il avait beau voyager,
Lui, l'inconnu, l'étranger.
Chacun lui donnait à manger.

JEAN RICHEPIN (*La Chanson des Gueux*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Chevet* : tête de lit, traversin. De quel lit s'agit-il ici ? 2. *Atre* : foyer de la cheminée.

Les idées : *Pauvre vieux chemineau !* Avant de mourir, il se rappelle avec émotion les quelques rayons de soleil qui ont réjoui ses longs jours tristes et sombres. *Bien pauvres joies, cependant* : le sommeil près du foyer, l'ombrage du sentier, un coin chaud dans les meules de foin, un verre de vin, une soupe fumante...

Petite rédaction : *J'ai de bons moments, nous dit le chemineau* : 1. Près du feu ; 2. A l'ombre en été ; 3. Dans les granges en hiver ; 4. Les repas à la ferme.



(Cliché Lévy-Neurdcin.)

J.-A. MUENIER. — LES CHEMINEAUX (Musée du Luxembourg).

C'est l'été; les chemineaux ont de bons moments: ils s'étendent sous le feuillage touffu; ils savourent les fruits sauvages; ils se rafraîchissent à l'eau claire de la fontaine ou de la rivière...

95. Croc-Blanc, le jeune louveteau gris

I

1. Croc-Blanc est un tout jeune louveteau gris qui ne connaît que la tanière¹ où il est né. Un jour que sa mère était partie chasser au dehors, le louveteau abandonné à lui-même gagna l'ouverture de la caverne.

2. Avançant toujours, il se mit hardiment à marcher dans le vide. Ses pattes de devant se posèrent sur l'air, tandis que celles de derrière demeuraient en place; il tomba, la tête en bas, et roula le long de la pente, en tournant sur lui-même.

Une terreur folle s'empara de lui, et il jappaït comme un petit chien apeuré.

3. Heureusement, la pente devenait moins raide, et la base était couverte de gazon. Le louveteau s'arrêta, jeta un long cri d'appel, puis procéda à sa toilette, se léchant avec soin pour se débarrasser de l'argile qui le souillait².

Il s'assit alors sur son train de derrière et regarda autour de lui. Il était tout à la curiosité. Il examinait l'herbe qui le portait, les mousses et les plantes qui l'entouraient.

4. Un écureuil vint le heurter : le louveteau eut peur, se recula et gronda; mais l'écureuil avait eu non moins peur que lui et escalada³ rapidement le faite de l'arbre, d'où il se mit à pousser des piaulements sauvages...

5. Le louveteau cheminaït avec maladresse. Une branche lui heurtait l'œil, lui râclait les côtes. Le sol inégal le faisait choir en avant ou en arrière; il se cognait la tête ou se tordait la patte; les cailloux basculaient sous lui quand il marchait dessus.

Né pour être un chasseur de viande, il tomba sur de la viande dès son premier pas dans le vaste monde.

Par hasard, en marchant sur le tronc d'un arbre déraciné, il culbuta, et dans sa chute, il brisa les branches feuillues d'un petit buisson. Au cœur du buisson, il se retrouva par terre, au beau milieu de sept petits poussins de ptarmigans⁴.

6. Les poussins se mirent à piailler, et le louveteau d'abord en eut peur. Bientôt il se rendit compte de leur petitesse et il s'hardit.

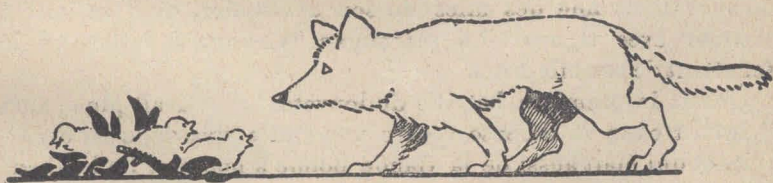
Les poussins s'agitaient. Il posa une patte sur l'un d'eux et les mouvements s'accrochèrent⁵. Ce lui fut une satisfaction.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Tanière* : caverne où vivent les bêtes sauvages. 2. *Souiller* : salir, couvrir de boue. 3. *Escalader* : proprement, donner l'assaut, attaquer et franchir à l'aide d'échelles; — ici, grimper vivement. 4. *Ptarmigan* : sorte de poule sauvage des pays du Nord. 5. *S'accrocher* : (proprement, *accrocher*, c'est mettre un *accent*, c'est-à-dire élever la voix sur un son au cours d'un *chant*); ici, s'exprimer vivement et fortement.

Les idées : *Le jeune louveteau va faire connaissance avec le monde qui l'entoure. Suivez-le dans ses premières aventures, en notant à mesure les sentiments qu'il éprouve : surprise, terreur, curiosité, etc.*

1. Quel moment choisit-il pour sa première sortie ?
2. Comment vous expliquez-vous sa chute dans le vide ? sa terreur ?
3. Que fit-il lorsqu'il s'arrêta sur le gazon ? Qu'examine-t-il avec curiosité ?
4. et 5. Représentez-vous sa marche maladroite et pénible, la rencontre de l'écu-reuil, sa chute sur le nid de ptarmigans.
6. Quels sentiments se succèdent alors en lui ? (la peur... puis la satisfaction de sentir les poussins qui s'agitent...)



96. Croc-Blanc, le jeune luveteau gris *(suite)*

II

1. Il flaira un poussin, puis le prit dans sa gueule : l'oiseau se débattit et lui pinça la langue avec son bec.

En même temps, le luveteau avait éprouvé la sensation de la faim. Ses mâchoires se rejoignirent.

Les os fragiles¹ craquèrent et du sang chaud coula dans sa bouche. Le goût en était bon. La viande était semblable à celle que lui apportait sa mère, mais était vivante entre ses dents et par conséquent meilleure.

Il dévora donc le poussin, et ainsi des autres, jusqu'à ce qu'il eût mangé toute la famille.

Alors il se purlécha² les lèvres, comme il avait vu faire à sa mère, puis il commença à ramper pour sortir du nid.

2. Un tourbillon³ emplumé vint à sa rencontre. C'était la mère ptarmigan. Aveuglé par le battement des ailes, il cacha sa tête entre ses pattes et hurla.

Les coups allèrent croissant. A la fin la colère le prit. Il se redressa, gronda, puis frappa des pattes et enfonça ses dents menues dans une des ailes de son adversaire, qu'il se mit à secouer avec vigueur. Le ptarmigan continua à lutter, en le fouettant de son aile libre.

C'était la première bataille du luveteau ; il n'avait plus peur ; il luttait pour sa défense contre une chose vivante, qu'il déchirait, et qui était aussi de la viande bonne à manger. Le bonheur de tuer était en lui. Après avoir détruit de petits êtres vivants, il voulait maintenant en détruire un grand.

3. Les plumes volaient comme neige. Au bout de quelques instants, l'oiseau parut cesser la lutte. Puis il se mit à piquer du bec sur le museau du luveteau : le luveteau ferma les yeux.

Les coups de bec redoublèrent sur le malheureux museau. Alors le luveteau lâcha sa proie, et décampa⁴.

Il se coucha, pour se reposer, non loin du buisson, la langue pendante, la poitrine haletante³, le museau endolori⁶.

4. Une autre aventure l'attendait encore ce jour-là. Il avait remarqué que rien dans le monde ne remplace une mère; il était las; il tombait de sommeil; aussi se mit-il en route, afin de regagner la caverne et d'y retrouver sa mère.

Il rampait sous quelques broussailles, quand il entendit un cri aigu. Une lueur jaunâtre passa en même temps, rapide devant ses yeux: il aperçut une belette.

C'était une petite chose vivante dont il pensa qu'il n'y avait pas à avoir peur.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Fragile* : qui se brise aisément. 2. *Se pourlécher* : lécher autour... , passer sa langue sur ses lèvres. 3. *Tourbillon* : vent qui souffle en tournoyant avec violence; de quel *tourbillon* s'agit-il dans le texte? 4. *Décampa* : leva le camp, s'enfuit. 5. *Haletant* : qui respire difficilement et précipitamment. 6. *Endolori* : rendu douloureux.

Les idées : Continuez à suivre les aventures du louveteau et à étudier les divers sentiments qu'il éprouve lors de ses premiers pas dans le monde.

1. La joie de manger de la viande vivante.

2. La lutte contre la mère ptarmigan : la colère du louveteau, puis le bonheur de tuer.

3. La défaite du louveteau.

4. La rencontre de la mère belette.



97. Croc-Blanc, le jeune louveteau gris *fin*)

III

1. Plus près de lui, presque entre ses pattes, se mouvait une autre chose vivante, très petite : une jeune belette qui, désobéissant à sa mère, s'en allait à l'aventure. Il la retourna d'un coup de patte. Elle fit entendre alors un cri, auquel répondit le cri aigu de tout à l'heure ; et une seconde ne s'était pas écoulée que la lueur jaune reparaisait devant les yeux du louveteau. Et en même temps les dents acérées de la mère belette s'enfonçaient dans sa chair.

Tandis qu'il gémissait et se jetait en arrière, la mère belette sauta sur son petit et disparut avec lui dans l'épaisseur du fourré. Quoi ! s'étonna le louveteau, cette mère belette était si petite et si féroce !

2. Il gémissait encore lorsque revint la mère belette. Maintenant que son petit était en sûreté, elle ne bondit pas sur le louveteau. Elle approchait avec précaution.

Son cri de guerre fit se hérissier¹ les poils sur le dos du louveteau, tandis qu'il grondait, menaçant lui aussi.

Elle approcha plus près, plus près encore. Puis il y eut un saut, si rapide que la vue du louveteau ne put le suivre.

Déjà la belette lui avait bondi à la gorge, ensevelissant² ses dents dans le poil et dans la chair.

3. Il tenta de gronder et de combattre, mais il était trop jeune et c'était sa première sortie dans le monde.

Puis il essaya de s'échapper : suspendue à cette gorge, la belette fouillait des dents pour y trouver la grosse veine où bouillonnait le sang de la vie, car c'était là surtout qu'elle aimait à le boire.

4. Le louveteau allait mourir, si la mère louve n'était accourue,

bondissant à travers les broussailles. La belette, laissant le louveteau, s'élança à la gorge de la louve, la manqua, mais s'attacha à la mâchoire.

La louve, secouant la tête en coup de fouet, fit lâcher prise à la belette, la projeta violemment en l'air, et, avant que le mince corps jaune fût retombé, elle le happa³ au passage. Ses crocs se refermèrent sur lui comme un étau dans lequel la belette connut la mort.

5. La mère flairait son louveteau, le caressait et léchait les blessures causées par les dents de la belette. Sa joie de le retrouver semblait même plus grande que sa joie à lui d'avoir été retrouvé.

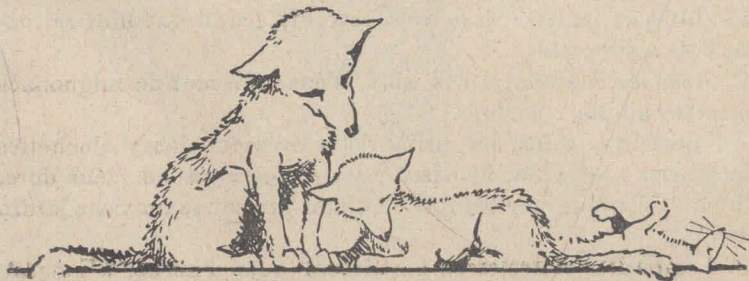
Mère et petit mangèrent la buveuse de sang, puis ils s'en revinrent à la caverne où ils s'endormirent.

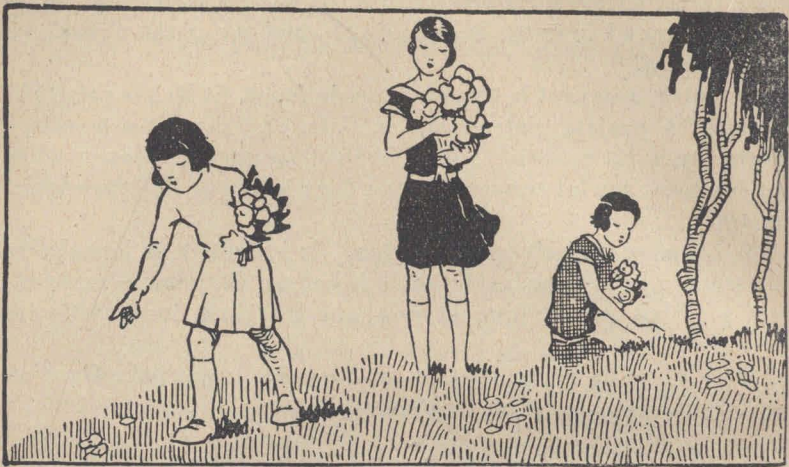
D'après Jack LONDON (*Croc-Blanc*,
traduction Paul Gruyer et Louis Postif, G. Crès, éditeur).

Les mots : 1. *Se hérissier* : se dresser comme les piquants du hérisson. 2. *Ensevelissant* : ici, enfonçant, cachant dans le poil (*ensevelir*, c'est envelopper un corps mort dans un linceul). 3. *Happer* : ouvrir et refermer brusquement la gueule.

Les idées : *Encore une aventure survenue au jeune louveteau, et qui faillit causer sa mort.*

1. La jeune belette, et le coup de dent de la mère.
2. Devinez les intentions de la belette, suivez ses mouvements...
3. Qu'allait devenir le louveteau ?
4. Qui accourut tout à coup ? Suivez les mouvements de la belette, de la louve...
5. Comment s'exprime la joie de la louve ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : une violette ; une giroflée ; une pâquerette ; etc... *Dessin et frises.*

3. Exercices d'observation : Un haricot qui germe dans la mousse. — Un bourgeon du marronnier qui se gonfle, puis s'entr'ouvre. — Une jacinthe qui va fleurir.

4. Jeu d'action et de langage : le jeu des fleurs ; chacun choisit une fleur, l'observe, la décrit, la dessine.

**Vocabulaire
et Lecture**

98. Voici le printemps et les fleurs

1. C'est le printemps : le soleil brille, les bourgeons éclatent, les feuilles apparaissent, la forêt reverdit, les hirondelles retrouvent leur ancien nid.

2. Dans les champs et les bois, s'épanouissent de mignonnes fleurettes au doux parfum.

Au bord des talus, les primevères dressent leurs clochettes jaunes. Dans le gazon, fleurissent les pâquerettes au cœur doré, et bientôt les marguerites forment dans la prairie un vaste jardin fleuri.

3. Les petites violettes se blottissent dans l'herbe, à l'ombre du buisson, et embaument le sentier :

Dans un coin humide de la forêt, les muguetts agitent doucement leurs grelots.

4. Tout joyeux, les enfants s'éparpillent à travers champs et cueillent les humbles fleurettes. Ils rentrent chargés de bouquets et de guirlandes :

« Maman, voilà les fleurs de la saison : elles vont orner et embaumer la maison. »

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les *actions des fleurs* (elles s'épanouissent, elles...), et *des enfants*.

Dictée préparée : *Le printemps*, nos 1 et 2 (jusqu'à parfum).

Exercice sur la dictée : Mettre la première phrase à l'imparfait, puis au passé simple.

Conjugaison : J'ai cueilli des fleurs et je les ai mises en bouquet (*passé composé*).

La phrase simple : 1. C'est le printemps (*petit tableau*).

C'est le printemps : le soleil (que fait-il)? les bourgeons..., les feuilles..., etc. (*la première phrase*).

Faites sur ce modèle le tableau des trois autres saisons.

Exemple : *Voici l'été :* que font les oiseaux..., les roses..., les herbes de la prairie..., les blés..., les cerises?.

2. Les quatre saisons de l'année :

J'aime le printemps, parce que les fleurs s'épanouissent et que les oiseaux chantent.

Sur ce modèle, dites pourquoi vous aimez (ou pourquoi vous n'aimez pas) chacune des quatre saisons (4 phrases en employant *parce que*...)

Petite rédaction : 1. Jean cueille un bouquet de fleurs des champs : 1. Il se promène (*où? quand?*). 2. Il aperçoit (*quoi? où?*). 3. Il fait (*quoi? comment?*)... 4. Il donne ses fleurs (*à qui? quand?*). 5. Que dit-il?

3. Que le printemps est donc une saison charmante! 1. Le soleil. 2. Les arbres. 3. Les oiseaux. 4. Les fleurs. 5. Tout est en fête!...



99. En Promenade

1. Sous la conduite de leur institutrice, six petites filles sont allées en promenade par un bel après-midi de printemps.

Au creux d'un pré imbibé¹ de rosée où l'on était entré par curiosité, ce fut la découverte d'une touffe de jonquilles.

2. Le cœur des six petites se mit à battre. Elles entourèrent cette touffe de jonquilles avec précaution ; puis, Marie, l'aînée, avança les doigts pour la cueillir. Mais Mademoiselle, d'un geste, arrêta la menotte : « Non, dit-elle, il ne faut pas les cueillir... Elles souffriraient. »

3. Au bord d'un petit bois, on décida de se reposer un moment. Tout le monde s'assit dans la mousse. L'une des fillettes découvrit, au pied d'un arbre, tout un village de champignons. Alors Mademoiselle déclara :

4. « Les fées aiment beaucoup les champignons. Elles s'en servent comme de tables rondes. Vous connaissez les fées ? »

Un sourire moqueur parut sur les visages des aînées. Mais la petite Lili, les yeux agrandis, s'approcha, curieuse.

5. « Les fées, dit Mademoiselle, sont des personnes pas plus hautes que des pâquerettes, et qui dansent la nuit au clair de lune.

Elles ont des ailes de moustique², et leurs robes sont taillées dans les pétales des plus belles fleurs ou bien dans les ailes des plus beaux papillons. Quelquefois, elles donnent entre elles des fêtes et des festins³, et c'est alors que les champignons sont leurs tables. Mais elles aiment avoir une nappe.

Et si l'une de vous peut découvrir une ancienne feuille sèche, toute transparente comme une dentelle, nous la placerons sur le plus gros champignon. Les fées nous en seront très reconnaissantes. »

6. Déjà Lili s'était levée, penchait sa petite figure, cherchait dans l'herbe la jolie feuille transparente. Ses sœurs, trouvant le jeu drôle, se mirent aussi à la recherche.

Mademoiselle, pendant ce temps, continuait. Elle parlait des pauvres crapauds qu'on rencontre sous les feuilles, qu'on trouve

si laids et si dangereux, et qui sont bien souvent des princesses transformées par les mauvaises fées.

7. Ce fut Rosine qui trouva la feuille en dentelle. On en décora tout de suite le plus gros champignon.

« Les fées seront satisfaites », dit Mademoiselle.

D'après LUCIE DELARUE-MARDRUS (*Le Roman de six petites filles*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Imbibé* : qui a bu tellement de liquide qu'il en est tout pénétré, mouillé. 2. *Moustiques* : genre d'insectes dont la piqûre est douloureuse. 3. *Festin* : repas de fête, banquet.

Les idées : L'institutrice apprend à ses petites élèves, de façon charmante, à aimer la grâce des fleurs, des plantes et des fées.

1. Que découvre-t-on dans le pré?
2. Que défend Mademoiselle? Pourquoi?
3. Que découvre-t-on au pied d'un arbre?
4. Quelle explication donne Mademoiselle? Pourquoi les aînées sont-elles moqueuses?
5. Étudiez le délicieux portrait des fées.
6. Que font les petites filles? Qu'explique Mademoiselle?
7. Que fit-on de la feuille en dentelle?



100. Le Printemps

1. En mars, quand le soleil lance ses jeunes flèches,
 Tout un peuple de fleurs perce les feuilles sèches :
 Dans l'onde des ruisseaux tremblent les boutons d'or,
 Les narcisses rêveurs se penchent sur le bord,
 Et les taillis sont pleins de jaunes primevères.
2. Avril, avril commence ! Un bruit d'ailes légères
 Frémit dans les rameaux des arbres reverdis.
 Voici les doux chanteurs des bois, voici les nids !
 Et muguet de fleurir à côté des pervenches,
 Et concerts printaniers d'éclater dans les branches.
3. « Gué ! gué ! soyons joyeux ! dit le merle. — Aimons-nous !
 Chante le rossignol. — Hâtez-vous ! hâtez-vous !
 Répète le coucou d'un ton mélancolique... »

André THEURIET (*Le Chemin des bois*, Lemerre, éditeur).

Les mots : 1. *Ses jeunes flèches* : il s'agit des premiers rayons du soleil, au printemps ; pourquoi les compare-t-on à de jeunes flèches ? 2. *Concert* : ensemble harmonieux de voix qui chantent ; de quels concerts s'agit-il ici ? 3. *Mélancolique* : d'une tristesse douce et habituelle.

Les idées : 1. *Voici mars et les premières fleurs* : les expressions qui les peignent (voyez les boutons d'or qui tremblent dans le ruisseau, les narcisses...).

2. *Voici avril et les oiseaux chanteurs* : écoutez ce bruit d'ailes qui frémit (les r répétés).

3. *Prétez l'oreille au chant de chaque oiseau* : on dirait une voix humaine qui nous recommande la joie, la tendresse ou la mélancolie.



101. La Princesse endormie

1. Je connais une belle princesse qui s'endort chaque année, lorsque l'automne va finir.

Elle ne s'endort pas pour cent ans, mais pour de longs mois ; et, quand elle est endormie, quelques mois peuvent nous sembler un siècle¹.

Pendant son sommeil, on n'entend pas un chant d'oiseau ; pas une fleur ne pousse ; les branches des arbres se dressent toutes noires sur le ciel gris.

Parfois un épais linceul² de neige couvre le sol, et tout est silencieux comme dans un cimetière.

2. Tout à coup, paraît un beau prince vêtu de vert et de rose : il prend par la main la belle endormie, et la voilà qui s'éveille.

Alors le soleil brille, le ciel devient bleu, les petites feuilles apparaissent, les buissons fleurissent, les oiseaux recommencent à chanter.

Tout est souriant et joyeux, comme pour des noces magnifiques.

3. Cette belle princesse, qui dort pendant les tristes mois de l'hiver, vous la connaissez comme moi ; et, si je ne vous dis pas le nom de l'aimable prince qui l'éveille chaque année, c'est pour vous laisser le plaisir de le trouver vous-mêmes.

Maurice BOUCHOR (*Contes : La Belle au Bois dormant*,
A. Colin, éditeur).

Les mots : 1. *Siècle* : Espace de cent ans ; pourquoi quelques mois peuvent-ils nous paraître un siècle ? 2. *Un linceul* : proprement toile de lin ; toile dans laquelle on ensevelit les morts. Pourquoi peut-on comparer à un linceul la neige couvrant la terre ?

Les idées : 1. N'est-il pas vrai que *la nature semble dormir durant les longs mois d'hiver* ? Étudiez dans le texte les mots qui nous peignent son sommeil.

2. Qui paraît *tout à coup* ? Comment est vêtu le *Printemps* ? Comment réveille-t-il la princesse ? Étudiez les traits qui nous peignent la *nature réveillée, souriante et joyeuse*.

3. Quel est le nom de cette belle princesse ? de cet aimable prince ? (Lisez p. 180, le conte : *La Belle au Bois dormant*).

102. La Belle au Bois dormant

I

1. Il était une fois un roi et une reine qui étaient bien fâchés de n'avoir point d'enfants. A la fin pourtant, la reine devint mère d'une petite fille et ils en furent tout heureux.

On fit un beau baptême ; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui fit un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là.

2. Après les cérémonies du baptême, il y eut un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif¹ où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau d'or fin, garnis de diamants et de rubis². Mais, comme chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on avait oubliée.

3. Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela³ quelques menaces entre ses dents.

4. Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La première lui donna pour don qu'elle serait la plus belle princesse du monde ; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait ; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième qu'elle jouerait à merveille de toutes sortes d'instruments.

5. Le tour de la vieille Fée étant venu, elle dit, en branlant la tête, que la princesse se percerait la main et qu'elle en mourrait.

A ce moment, la plus jeune des Fées sortit de derrière la tapisserie où elle s'était cachée, et dit tout haut ces paroles :

« Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra point ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait ; la princesse se percera la main

d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil, qui durera centans au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

6. Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille Fée, fit défendre à toutes personnes de filer au fuseau, et d'avoir des fuseaux chez soi.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Massif* (de *masse*), épais, pesant. 2. *Rubis* : pierre précieuse d'un beau rouge. 3. *Grommela* : se plaint entre les dents.

Les idées : 1. Pourquoi choisit-on sept fées pour marraines ?

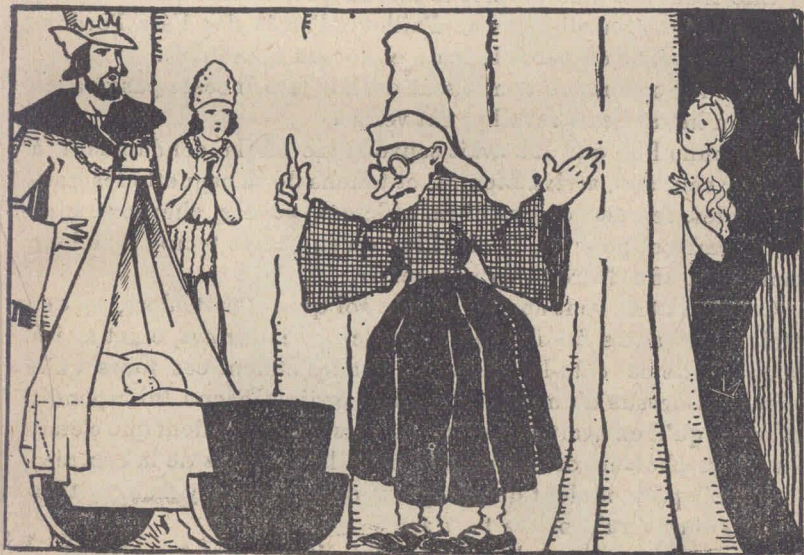
2. Que mit-on devant elles au moment du festin ?

3. Pourquoi la vieille fée fut-elle mécontente ?

4. Quels dons firent les six fées ?

5. Que dit la vieille fée ? Comment la jeune fée défit-elle en partie ce qu'avait fait l'ancienne ?

6. Quelle défense fut faite par le roi ?



103. La Belle au Bois dormant

(suite)

II

1. Au bout de vingt ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance¹, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut du donjon², dans un petit galetas³ où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille.

2. Cette bonne femme n'avait point entendu parler des défenses que le roi avait fait de filer au fuseau.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse.

— Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas.

— Ah ! que cela est joli ! reprit la princesse ; comment faites-vous ? Laissez-moi voir si j'en ferai autant ».

Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie...

3. Le roi ordonna qu'on laissât dormir la princesse jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne Fée qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, arriva bientôt, et toucha de sa baguette les gouvernantes, femmes de chambre, officiers, gardes, chevaux : tous s'endormirent pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être prêts à la servir.

4. Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda quelles étaient ces tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon ce qu'il en avait entendu dire : les uns assuraient que c'était un vieux château où se réunissaient les sorciers de la contrée ; les autres prétendaient qu'un ogre y demeurait et y mangeait les petits enfants qu'il pouvait attraper.

Un vieux paysan prit la parole et lui dit :

« Mon prince, il y a plus de cinquante ans, j'ai ouï⁴ dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle du monde; qu'elle devait y dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée ».

5. Le jeune prince résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent pour le laisser passer. Il marcha vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Maison de plaisance* : qui sert au plaisir, aux distractions et au repos. 2. *Donjon* : grosse tour d'un château fort. 3. *Galetas* : logement misérable sous les combles. 4. *Ouï* : entendu (rapprocher *ouïe*).

Les idées : 1. Un jour, où alla la jeune fille et que trouva-t-elle?
2. Et que lui arriva-t-il ?
3. Que fit alors la bonne fée ?
4. Cent ans après, que demanda le fils du roi? Et que lui répondit le vieux paysan ?
5. Que voulut faire alors le jeune prince ?



104. La Belle au Bois dormant

(fin)

III

1. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. Ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux ; mais il reconnut au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis ; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient bien qu'ils s'étaient endormis en buvant.

2. Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes¹ et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis.

Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une jeune princesse dont l'éclat resplendissant² avait quelque chose de divin.

Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

3. Alors, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec un doux sourire :

« Est-ce vous, mon prince ? lui dit-elle ; vous vous êtes bien fait attendre. »

Le prince, charmé de ces paroles, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même.

4. Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse ; et tout le monde mourait de faim. La dame d'honneur, encore plus affamée que les autres, s'impatienta et dit tout haut à la princesse que le dîner était servi. Le prince aida la princesse à se lever : elle était tout habillée et fort magnifiquement.

Ils passèrent dans un salon orné de miroirs ; et ils y dînèrent de très bon appétit. Ensuite ils se rendirent à la ville, suivis par tous les serviteurs de la princesse.

5. Le roi et la reine, père et mère du jeune prince, furent charmés aussi de connaître la belle princesse que leur fils amenait avec lui pour l'épouser.

Peu de temps après, on maria les deux jeunes gens, et il y eut à cette occasion, dans tout le pays, des fêtes et des réjouissances comme on n'en avait jamais vu.

Ch. PERRAULT (*Contes*).

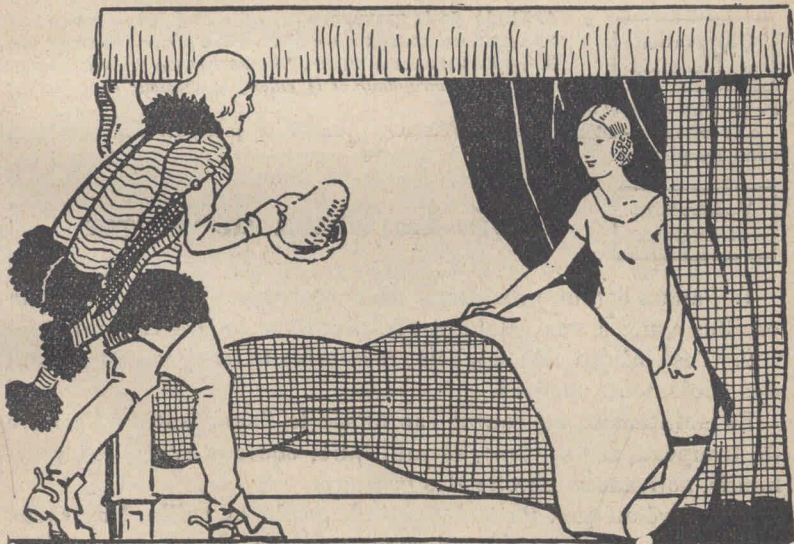
Les mots : 1. *Gentilshommes* : hommes de race noble. 2. *Resplendissant* : qui brille avec un grand éclat ; c'était la beauté la plus parfaite qu'on pût imaginer.

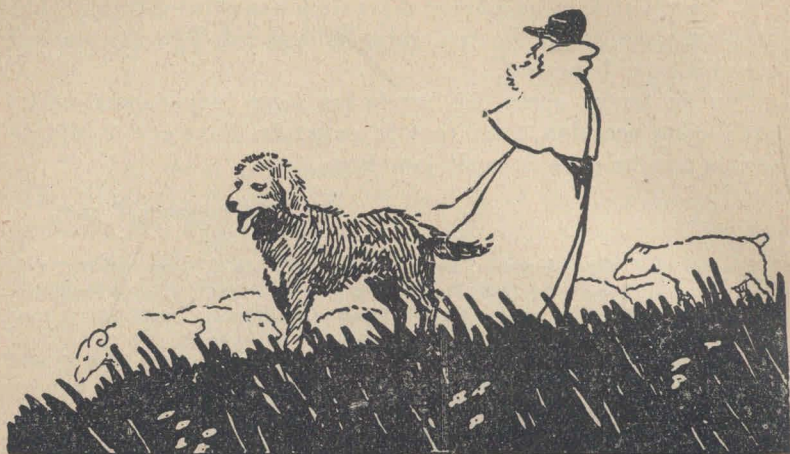
Les idées : 1 et 2. Suivez le prince à travers le château : l'avant-cour, la cour, l'escalier, la salle des gardes, les chambres, la chambre de la princesse.

3. Que dit la princesse en s'éveillant ? Pourquoi le prince se trouva-t-il si joyeux ?

4. Que fit-on alors ?

5. Que devinrent le prince et la princesse ?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Leçon de choses : le chien ; dessin ; frise ; découpage.
3. Petites scènes à jouer : *Le berger et son chien* (dialogue ; actions) ; *le maraudeur et le chien* ; *le chasseur et son chien* ;
les jeux du chien et de l'enfant.
4. Verbes à étudier : *veiller, s'élançer, franchir, se précipiter* ; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

105. Le Chien de berger

1. Pataud est un gros chien de berger, aux poils hérissés, aux oreilles courtes, aux mâchoires solides et au regard vigilant.

2. C'est lui qui, dès le matin, rassemble le troupeau en lançant des aboiements sonores.

Et maintenant, en route ! Tantôt sur le flanc, tantôt à l'arrière du troupeau, il va, vient, se multiplie, courant après les vagabonds, activant la marche des trainards.

3. Arrivé au pré, Pataud monte la garde et veille. Une vache gourmande s'écarte-t-elle et gagne-t-elle le champ voisin ? Vite, Pataud s'élançait, franchit la haie, et ramène l'indocile en lui mordillant le jarret.

4. Voici que sonne l'heure du retour. Sur un signe du berger,

il rassemble les brebis dispersées et les accompagne à la ferme. Il ne rentre dans sa niche que lorsque tout le troupeau dort dans la bergerie.

5. Il se couche alors, l'œil entr'ouvert et l'oreille attentive. Si un rôdeur s'approche, il aboie furieusement, avertit son maître, et, d'un bond, se précipite sur l'ennemi.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte *les actions du chien.*

Dictée préparée : *Le chien de berger, n° 3.*

Exercice sur la dictée : Mettre la dernière phrase à la 3^e personne du pluriel des quatre temps simples de l'indicatif (Vite, les chiens s'élancent...).

Conjugaison : Il faut que j'accompagne le berger et que je surveille le troupeau, il faut que tu... (*présent du subjonctif*).

La phrase simple : 1. **Pataud est un gros chien de berger, aux poils...**, aux ..., etc... (*première phrase*).

Faites sur ce modèle le portrait de *Médor* (Médor est un robuste chien de garde, aux...), de *Pyrame* (Pyrame est un agile chien de chasse, aux...), de *Minet* (Minet est un joli chat noir, aux...).

2. **C'est Pataud qui accompagne le berger et qui surveille le troupeau.**

Sur ce modèle citez deux actions *du chien de chasse, du chien de garde, du berger ou de la bergère, du fermier ou de la fermière.*

3. **Quand une vache s'écarte, il s'élanche et ramène l'indocile.**

Sur ce modèle, dites ce que fait le chien : 1. *Si un rôdeur s'approche de la maison* ; 2. *Quand le maître rentre au logis* ; 3. *Lorsque le berger se prépare au départ* ; 4. *Aussitôt que le gibier tombe* ; 5. *Dès que survient un chat*...

L'exercice peut se faire sous une des formes suivantes :

Une vache s'écarte-t-elle ? Il s'élanche et ramène l'indocile.

Voici qu'une vache s'écarte : il s'élanche et ramène l'indocile.

Petite rédaction : Mon chien.

1. Comment est-il ? 2. Que fait-il au pâturage ? 3. Et quand il faut rentrer le troupeau ? 4. Quand un maraudeur s'approche ? 5. Pourquoi l'aimez-vous ?



106. Une Partie de Chasse

1. « Attends-moi ici, dit parfois M. Lepic, je vais battre ce labour. »

Poil de Carotte s'arrête, debout au soleil. Il regarde son père piétiner le champ, sillon par sillon, motte à motte, le fouiller, l'égaliser comme avec une herse, frapper de son fusil les haies, les buissons, les chardons, tandis que Pyrame même, n'en pouvant plus, cherche l'ombre, se couche un peu et halette, toute sa langue dehors...

2. Et M. Lepic saute un échelier¹ pour battre une luzerne d'à côté, où, cette fois, il serait bien étonné de ne pas trouver quelque gars de lièvre...

3. Voilà Pyrame en arrêt, le poil hérissé², la queue raide. Sur la pointe du pied, M. Lepic s'approche le plus près possible, la crosse au défaut de l'épaule.

Poil de Carotte s'immobilise, et l'émotion le fait suffoquer³.

4. Des perdrix partent ou un lièvre déboule⁴. Et M. Lepic manque ou tue.

Jules RENARD (*Poil de Carotte*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Echalier* : sorte de clôture en forme d'échelle servant à franchir une haie. 2. *Hérissé* : qui se dresse comme les piquants du *hérisson*. 3. *Suffoquer* : prendre à la gorge, étouffer, perdre la respiration. 4. *Débouler* (proprement, *rouler*) : partir tout à coup devant le chasseur.

Les idées : *Vous prendrez plaisir à suivre ce chasseur dont les mouvements sont décrits avec tant de précision et de vie.*

1. Voyez-le qui, patiemment, sans arrêt, sans souci de la chaleur lourde, *bat le champ* (la longue suite des verbes), alors que le chien est accablé par le soleil. *Quelques traits amusants* : comme avec une herse, toute sa langue dehors, quelque gars de lièvre.

2. Voyez Pyrame en arrêt, le chasseur prêt à tirer, Poil de Carotte ému : *les attitudes sont prises sur le vif.*



107. Le Lion devenu vieux

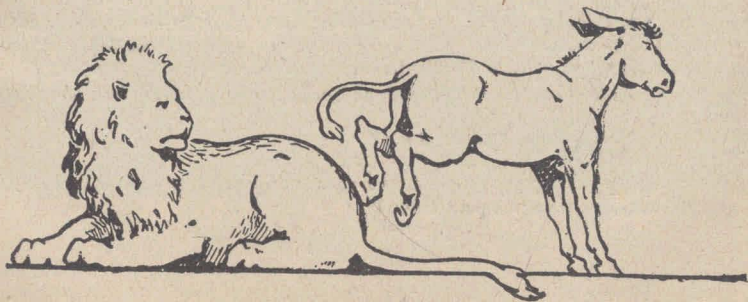
1. Le Lion, terreur des forêts ¹,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse ²,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
2. Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne;
Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié ³.
3. Il attend son destin sans faire aucunes plaintes,
Quand, voyant l'âne même à son antre ⁴ accourir :
« Ah ! c'en est trop, dit-il, je voulais bien mourir,
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

LA FONTAINE.

Les mots : 1. *Terreur des forêts* : Le lion semait la terreur chez les animaux des forêts. 2. *Prouesse* : état, action du *preux*, de celui qui a le courage guerrier. 3. *Estropié* : privé de l'usage d'un ou de plusieurs membres. 4. *Antre* : caverne du lion.

Les idées : Ils nous semblent bien *lâches et bien vils*, tous les animaux qui, « *devenus forts par sa faiblesse* », s'attaquent au lion vieilli et incapable de se défendre. Lui, accepte la mort *avec courage*. Mais le « *coup de pied de l'âne* » le blesse cruellement dans sa dignité, dans son amour-propre :

« *Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes* ».



108. Le petit Chien

Aux Rochers, 13 novembre 1675.

1. Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelais, par contenance¹, une chienne courante² d'une madame qui demeure au bout de ce parc.

Mme de Tarente me dit :

« Quoi, vous savez appeler un chien ? Je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde. »

Je la remerciai et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans ces sortes d'attachements.

Cela se passe, on n'y pense plus.

2. Deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien³, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies⁴, une haleine douce, blondin comme un blondin; jamais je ne fus plus étonnée et plus embarrassée. Je voulais le renvoyer; on ne voulut jamais le reporter.

3. C'est Marie⁵ qui en a soin. Il ne mange que du pain; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer; je crains de succomber. Voilà l'histoire. Au reste, une propreté extraordinaire; il s'appelle Fidèle.

MADAME DE SÉVIGNÉ (*Lettre à Madame de Grignan, sa fille*).

Les mots : 1. *Par contenance* : pour me servir de maintien. 2. *Un chien courant* : un chien qui, à la chasse, court après le gibier. 3. *Une petite maison de chien* : une niche. 4. *Les soies* : le poil. 5. *Marie* : la femme de chambre.

Les idées Voilà l'histoire; et Madame de Sévigné nous la narre de façon charmante.

1. Pourquoi lui a-t-on envoyé ce chien ?

2. Comment est-il ?

3. « Je crains de succomber ». Ne croyez-vous pas, en effet, que Madame de Sévigné va s'attacher à ce joli petit chien ?



(Cliché Braun.)

— A. SHEE. — LORD WOODSTOCK ENFANT.

Un bon gros chien, aux longs poils noirs, avec une poitrine et de grosses pattes blanches, et, au front, une étoile blanche. Le jeune enfant s'installe sur le dos de la brave bête, et tous les deux iront se promener et jouer à l'ombre des grands arbres.

109. La joie de Line

1. Line est dans un grand jardin, avec Bertha, sa gouvernante¹.

— « Prenez garde, Line, ce chien va vous mordre ! »

C'est un pauvre chien malingre², avec des oreilles pendantes.

Sa robe blanc sale est tachée de brun. Il a une échine maigre terminée par une queue lamentable³ qui essaye de se cacher entre ses deux pattes. On compterait ses côtes...

2. — « Viens, petit, viens. »

Il s'est assis à trois pas de Line, l'air indécis. Est-ce que ces avances ne constituent pas un piège ? Pourtant, il ose la regarder en face : il a de bons yeux d'or... Peut-être que personne ne l'a jamais caressé.

— « Mon bon petit, viens donc ! »

3. Il la regarde toujours et fait un pas. Mais non, il n'ose pas s'avancer davantage. Pourtant, on dirait que ses oreilles se dressent un peu. Et même, oui, vraiment, voilà la misérable queue qui remue faiblement.

A tout petits pas, Line s'approche. Ce qu'il y a de meilleur dans sa petite âme est sur sa figure. Ses mains se tendent, sa voix est humide de tendresse.

4. Non, le pauvre chien n'ira pas à sa rencontre. Il a trop souvent été trompé et battu. Sans doute, c'est un nouveau piège qu'on lui tend. La prudence lui dit de fuir, mais il n'a pas le courage de se sauver : il s'affaisse⁴ sur le sol, plie le dos et attend, résigné⁵.

Line s'est agenouillée, et, avec mille précautions, elle passe et repasse sa petite main sur la tête pelée. « Oh ! le bon, le bon chien ! » Line aime toutes les bêtes et les chiens sont ses favoris⁶. Mais aucun ne l'a jamais touchée comme celui-là, qui a l'air si malheureux, qui est si humble !

— « Regarde, Bertha, comme il est content. »

5. Avec un regard humain, le chien maigre considère Line.

Alors c'est bien vrai qu'on ne voulait pas le battre, c'est bien

vrai ! Il n'ose pas bouger. Lentement, de temps en temps, il ferme les yeux avec délices.

— « Je ne comprends pas que vous osiez toucher cette vilaine bête ! »

Line ne se lasse pas de caresser son ami. Il croit maintenant à son bonheur, le pauvre ; il a tout à fait redressé la tête.

Il passe, de temps en temps, sa langue sur la petite main.

Et ses bons yeux honnêtes sont si reconnaissants !

Line vit des minutes de joie incomparable.

ANDRÉ LICHTENBERGER (*Line*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Sa gouvernante* : la femme qui *gouverne* la conduite, règle l'éducation d'un enfant. 2. *Malingre* : faible, chétif. 3. *Lamentable* : digne d'être plaint et pleuré ; qui excite la pitié. 4. *S'affaisser* : tomber sous le *faix*, c'est-à-dire le poids du fardeau. 5. *Résigné* : qui s'abandonne, se soumet. 6. *Favori* : qui platt le plus.

Les idées : Suivez cette scène, et étudiez à mesure *les sentiments et les attitudes du pauvre chien*, d'abord tremblant, indécis, craintif, puis tout heureux et reconnaissant.

1. Comment est le chien ?
2. Pourquoi ne se décide-t-il pas à approcher ?
3. Que fait Line pour le décider ?
4. Pourquoi ce chien l'émeut-il plus que les autres ?
5. Comment vous expliquez-vous le bonheur de la pauvre bête ? Et la joie de la bonne petite fille ?



110. Une terrible rencontre

1. S'étant levé de bon matin, M. Bergeret sortit de la ville avec son chien Riquet. Ils s'aimaient chèrement et ne se quittaient guère.

Dans leurs promenades, Riquet suivait attentivement des yeux son maître. Il craignait de le perdre de vue un moment, parce qu'il n'avait pas beaucoup de flair¹ et qu'il n'aurait pu le suivre à la piste.

Mais ce beau regard fidèle le rendait sympathique. Il trottait au côté de M. Bergeret avec un air d'importance qui n'était pas déplaisant.

2. Le professeur marchait d'un pas tantôt rapide et tantôt lent, au gré de sa pensée capricieuse.

Riquet, lorsqu'il l'avait dépassé d'un jet de pierre, se retournait et l'attendait, le museau en l'air, une patte de devant repliée, dans une attitude d'attention et de vigilance.

Un rien les amusait l'un et l'autre. Riquet entraît impétueusement² dans les allées et dans les boutiques et il en sortait aussitôt.

3. Ce jour-là, comme il franchissait d'un bond le pas du charbonnier, il se trouva face à face avec un pigeon d'une grosseur énorme et d'une blancheur éclatante.

Le pigeon souleva ses ailes radieuses³ dans l'ombre, et Riquet s'enfuit épouvanté.

4. Il vint, selon son habitude, conter des yeux, des pattes, et de la queue, son aventure à M. Bergeret qui lui dit par moquerie :

« Oui, mon pauvre Riquet, voilà une terrible rencontre, et nous avons échappé aux griffes et au bec d'un monstre⁴ ailé. Ce pigeon était effroyable⁵. »

5. Et M. Bergeret sourit.

Riquet connaissait ce sourire. Il vit fort bien que son maître se moquait de lui. C'est ce qu'il n'aimait pas.

Il cessa d'agiter sa queue et se mit à marcher la tête basse, le dos rond et les pattes écartées en signe de mécontentement.

Anatole FRANCE (*L'Anneau d'améthyste*,
Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Flair* : odorat du chien (rapprocher *flairer*). 2. *Impétueusement* : d'un élan rapide et violent. 3. *Radieux* : qui jette des rayons de lumière ; ici, des ailes éclatantes de blancheur. 4. *Monstre* : ici, animal terrible (l'expression est employée ironiquement). 5. *Effroyable* : qui cause de l'effroi, une grande frayeur.

Les idées : Vous prendrez plaisir à suivre M. Bergeret et son chien dans leur promenade, et à étudier les attitudes de Riquet qui sont notées en traits précis et charmants :

1. Pourquoi Riquet ne s'éloignait-il jamais de son maître ?
2. Représentez-vous son attitude d'attention et de vigilance.
3. Que se passa-t-il ce jour-là ? (*Un tableau délicieux*).
4. Représentez-vous l'attitude de Riquet contant son aventure (des traits charmants). Que répondit M. Bergeret ?
5. Que comprit Riquet ? Représentez-vous l'attitude de Riquet vexé et mécontent.



111. Renard et Ysengrin

1. Renard et Ysengrin le loup, qui chassaient de compagnie, aperçoivent un paysan portant un beau quartier de porc. « Comment mettre la patte sur ce morceau de choix? dit Ysengrin. Je me sens vraiment grand appétit.

— Laisse-moi faire, répondit Renard; suis-moi de loin avec précaution. Je me charge de mettre ce morceau à ta portée. Mais tu m'en garderas ma part! »

2. Ysengrin promet, et Renard sauta sur le chemin que suivait le paysan. Il se mit à se traîner péniblement comme s'il était blessé.

— « Oh! dit le paysan, il est blessé, je le prendrai facilement. Sa peau est fort belle, je la vendrai un bon prix, cela payera mon quartier de porc! »

3. Tout en parlant, le paysan se hâte, arrive près de Renard, se baisse et croit le saisir; la bête fait un petit saut de côté. Le paysan lui allonge un coup de bâton: Renard pousse un cri, s'éloigne de quelques pas, et retombe comme à bout de forces.

— « Tu n'iras pas bien loin dans l'état où tu es. J'aurai bientôt ta fourrure pour en faire mon profit. »

Le paysan, qui a chaud, pose à terre sa charge de porc, afin de pouvoir courir plus vite; puis il reprend avec ardeur la poursuite de Renard.

4. Ysengrin s'approche. Quand il voit le paysan se débarrasser de son quartier de porc et s'en éloigner imprudemment, il accourt, saisit la précieuse proie dans ses fortes mâchoires, et, en toute hâte, gagne le bois voisin.

5. Au bruit, le paysan se retourne, constate son malheur, et, au même instant, il voit avec surprise maître Renard se relever et détal² à toutes jambes.

Il s'arrache les cheveux et injurie le malfaisant animal, puis, l'oreille basse, il s'en va, ayant perdu son porc et n'ayant pas de fourrure.

6. Renard, de son côté, rejoint en toute hâte son complice³, en qui il n'a guère confiance.

Hélas! Ysengrin a déjà dévoré presque tout le quartier de porc.

— « Ysengrin, dit Renard, donne-moi ma part, je te prie. Ne l'ai-je pas bien méritée?

— Ta part? dit le loup en montrant les dents, tiens, la voici : je te donne la corde qui attachait la viande. Ne me demande rien de plus, je te le conseille! »

D'après le *Roman de Renard*.

Les mots : 1. *Précieuse* : qui a du *prix*, de la valeur. 2. *Detaler* : enlever l'*étalage*, s'enfuir bien vite. 3. *Complice* : qui a part à la mauvaise action d'un autre.

Les idées : 1. Qu'aperçoivent Renard et Ysengrin?

2. En quoi consiste la ruse du Renard?

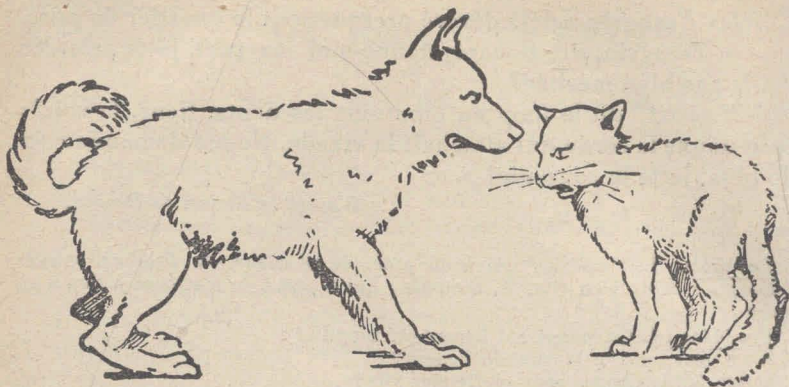
3. Que fait le paysan pour courir plus vite?

4. Comment Ysengrin s'empare-t-il du quartier de porc?

5. Représentez-vous la colère du paysan.

6. Comment Renard est-il trompé à son tour par Ysengrin?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Leçon de choses : Le chat. *Dessin; frises; piquetage; exercices manuels.*

3. Verbes à étudier : le chat rôde, guette, se dissimule, se blottit, bondit... ; les employer dans des phrases.

4. Jeu d'action et de langage : *Petites scènes à jouer : chien et chat : ils sont ennemis... ou amis ; le chat et la souris ; le chat et l'oiseau ; le chat et la soucoupe de lait ; le chat et le bouchon.*

**Vocabulaire
et Lecture**

112. Chien et Chat

1. Minet dort paisiblement, couché au soleil.

Voici que Médor, qui rôde dans la cour, l'aperçoit ; il s'approche et gronde.

2. Minet fait face à l'ennemi. Son dos se courbe en arc, son poil se hérissé, ses yeux étincellent, sa bouche crache des injures : pff ! pff !

3. Le chien lance un aboiement furieux, montre des crocs menaçants et s'apprête à bondir.

Minet se précipite, et, à coups de griffes rapides, il laboure et ensanglante le museau de l'ennemi.

Médor hurle de douleur et s'enfuit, tout penaud.

4. Tranquillement, Minet s'assoit sur son derrière, fait longuement sa toilette, puis, roulé dans sa fourrure, il reprend le somme interrompu.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte la suite des actions de Minet, puis de Médor.

(Minet dort; il fait face à l'ennemi, il courbe le dos...)

Dictée préparée : Chien et chat, n° 3.

Exercice sur la dictée : Je ne me suis pas enfui, tu... (passé composé).

Conjugaison : J'avais hurlé de douleur et je m'étais enfui, tu... (plus-que-parfait de l'indicatif)

La phrase simple : 1. **Minet dort :** Couché au soleil, Minet dort paisiblement. Sur ce modèle, décrivez en une phrase des animaux ou des personnes qui dorment : le chat, le chien, les grands bœufs, le coq, le grand-père, bébé (couché..., assis..., allongé..., perché..., étendu..., etc.).

Exemple : Roulé en boule, le chat dort près du feu.

2. **Une même idée sous des formes diverses** (page 201, la dernière phrase).

1. Il ne faut pas que je bouge : la souris filerait.
2. Il ne faut pas que je bouge, car la souris filerait.
3. Si je bouge, la souris filera.

Mettez à votre tour, sous chacune de ces trois formes, les phrases suivantes :

1. Il ne faut pas que la souris sorte de son trou : le chat la mangerait.
2. Il ne faut pas qu'un rôdeur s'approche : le dogue le dévorerait.

Petite rédaction : 1. **Chien et chat.** 1. Minet dort; 2. Voici Médor; 3. Minet se prépare; 4. Médor attaque; 5. Minet se précipite; 6. Le vaincu et le vainqueur.

2. **Le chat et la souris.** 1. Minet guette; 2. La petite souris sort de son trou; 3. Minet bondit; 4. Minet dévore sa proie.

3. **Le chat et le bouchon** (Texte : le petit Chat, page 200). 1. Je balance un bouchon...; 2. Minet fuit, effrayé...; 3. Puis il s'approche..., abat la patte... joue...; 4. Quand le bouchon s'éloigne...



113. Le petit Chat

1. Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates ¹.
Il les ferme à demi, parfois, et reniflant
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

2. Mais le voilà qui sort de cette nonchalance :
Brusquement il devient joueur et folichon ².
Alors, pour l'intriguer ³ un peu, je lui balance,
Ar bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

3. Il fuit en galopant et la mine effrayée...
Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,
Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

4. Je tire la ficelle alors sans qu'il le voie.
Et le bouchon s'éloigne, et le minet le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

5. Mais dès que je lui dis : « Il faut que je travaille,
Venez vous asseoir là, sans faire le méchant!... »
Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille ⁴,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

Edmond ROSTAND (*Les Musardises*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Agates* : pierres précieuses, aux couleurs brillantes et vernies. 2. *Folichon* : un peu fou, d'une gaité folle. 3. *Intriguer* : embarrasser; ici, éveiller son attention, sa curiosité. 4. *Ecrivaille* : écrire sans beaucoup de soin.

Les idées : Le chat joue avec un bouchon attaché à une ficelle; suivez les moments successifs de ce jeu, et notez à mesure les mouvements et les attitudes du chat, si précis et si bien observés.

114. La Souris

1. Comme à la clarté d'une lampe je fais ma quotidienne¹ page d'écriture, j'entends un léger bruit. Si je m'arrête, il cesse. Il recommence dès que je gratte le papier.

C'est une souris qui s'éveille.

Je devine ses va-et-vient au bord du trou obscur où notre servante met ses torchons et ses brosses.

2. Elle saute par terre et trotte sur les carreaux de la cuisine. Elle passe près de la cheminée, sous l'évier², se perd dans la vaisselle, et, par une série de reconnaissances³ qu'elle pousse de plus en plus loin, elle se rapproche de moi.

3. Chaque fois que je pose mon porte-plume, ce silence l'inquiète. Chaque fois que je m'en sers, elle croit peut-être qu'il y a une autre souris quelque part, et elle se rassure⁴.

4. Puis je ne la vois plus. Elle est sous ma table, dans mes jambes. Elle circule⁵ d'un pied de chaise à l'autre. Elle frôle mes sabots, en mordille le bois, ou hardiment, la voilà dessus !

Et il ne faut pas que je bouge la jambe, que je respire trop fort : elle filerait.

Jules RENARD (*Histoires naturelles*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Quotidien* : de chaque jour. 2. *Evier* : large pierre sur laquelle on lave la vaisselle, et percée d'un trou pour l'écoulement de l'eau (*ève*, ancienne forme de *eau*). 3. *Reconnaissance* : ici, action de reconnaître, d'examiner les lieux. 4. *Se rassurer* : reprendre la sécurité, la confiance, se croire à nouveau en sûreté. 5. *Circuler* : se mouvoir en cercle ; aller et venir de façon continue en revenant toujours au point de départ.

Les idées : Suivez tous les mouvements de la souris que l'auteur note avec une minutieuse précision. 1. Elle s'éveille... ; 2. Elle trotte et se rapproche ; 3. Elle s'inquiète (pourquoi ?) puis se rassure ; 4. Elle circule.



115. Moumoutte Blanche et Moumoutte Chinoise

1. Près des cheminées, sur les coussins, sur les fauteuils, Moumoutte Chinoise et Moumoutte Blanche dormaient des jours entiers dans les bras l'une de l'autre, roulées en une seule boule où ne se distinguait plus ni tête, ni queue.

2. C'était surtout Moumoutte Chinoise qui ne se trouvait jamais assez près. Au retour de quelque course en plein air, si elle apercevait son amie Blanche endormie, devant le feu, tout doucement, tout doucement, elle approchait avec des ruses comme pour surprendre une souris.

3. L'autre, agacée d'être dérangée, quelquefois lançait un léger coup de patte, une gifle... Elle ne ripostait¹ pas, la Chinoise, mais levait seulement sa petite main, en geste de menace pour rire, puis me disait du coin de l'œil : « Crois-tu au moins qu'elle a un caractère difficile ! Mais je ne prends pas ça au sérieux, tu penses bien ! »

4. Avec un redoublement de précautions, elle en venait toujours à ses fins², qui étaient de se coucher complètement sur l'autre, la tête enfouie dans sa belle fourrure de neige, et, avant de s'endormir, elle me disait encore, d'un demi-regard à peine ouvert : « C'était ce que je voulais !... J'y suis... ! »

Pierre LOTI (*Le Livre de la pitié et de la mort*,
Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Riposter* : répondre vivement, soit par des paroles, soit par des actions. 2. *En venir à ses fins* : arriver au résultat que l'on poursuivait.

Les idées : *Une scène charmante* : les deux chattes sont deux amies, mais la Blanche est neveuise et d'un caractère difficile, alors que la Chinoise est patiente, intelligente, habile, et son regard « parle » comme un regard humain :

1. Voyez-les roulées dans les « bras » l'une de l'autre.
2. L'approche prudente de la Chinoise : « tout doucement, tout doucement... ».
3. Le coup de patte ; le regard malicieux de la Chinoise.
4. Voilà la Chinoise qui réussit... son regard de triomphe.





(Cliché Braun.)

G. SEIGNAC. — LES DEUX AMIS.

Tableau charmant : la fillette fait de ses deux bras un vivant collier au moment à fourrure noire, et sur nous se posent tout à la fois le doux regard de l'enfant aux yeux bleus et le regard satisfait du chat aux yeux d'or.

116. La Belette entrée dans un grenier

1. Damoiselle Belette, au corps long et flouet ¹,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
2. Là, vivant à discrétion ²,
La galande ³ fit chère lie ⁴,
Mangea, rongea ; Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue ⁵ et rebondie.
3. Au bout de la semaine, ayant diné son souï,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise ⁶.
Après avoir fait quelques tours :
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
4. Un Rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors la panse ⁷ un peu moins pleine ;
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir. »

LA FONTAINE.

Les mots : 1. *Flouet* : aujourd'hui *fluet* ; mince, élancé. 2. *A discrétion* : à volonté ; elle mangeait tout ce qu'elle voulait. 3. *La galande* : la gaillarde, l'empresée à s'amuser. 4. *Chère lie* : joyeuse chère (*lie* : rapprocher *liesse*) ; elle se régala. 5. *Maflue* : qui a les joues grasses ; joufflue. 6. *S'être méprise* : s'être trompée, avoir pris une mauvaise direction. 7. *Panse* : le ventre (la panse est le premier estomac des ruminants).

Les idées : Suivez les diverses scènes de cette fable amusante : 1. *La belette entre dans le grenier* : étudiez son portrait. 2. *Que fait-elle ? Comment devient-elle ?* Une expression plaisante : le lard qui périt... Voyez-la, grasse, rebondie. 3. *Elle essaie vainement de sortir* : (suivez ses mouvements). 4. *Ce que lui dit le rat* : remarque toute simple, mais bien amusante (représentez-vous ce que va faire la belette).



117. La mère Chatte

1. Un, deux, trois, quatre... Non, je me trompe. Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Non, cinq. Où est le sixième? Un, deux, trois... Dieu, que c'est fatigant! A présent ils ne sont plus que quatre. J'en deviendrai folle. Petits! petits! Mes fils, mes filles, où êtes-vous?

2. Quel est celui qui se lamente¹ entre le mur et la caisse de géraniums? Je ne dis pas cela parce que c'est mon fils, mais il crie bien. Et pour le seul plaisir de crier, car il peut parfaitement se dégager à reculons. Les autres?.. un, deux, trois... Je tombe de sommeil. Eux, ils ont tété et dormi, les voilà plus vifs qu'une portée de rats.

3. Je m'enroue à répéter le roucoulement² qui les rassemble, ils ne m'obéissent pas. A force de les chercher, je ne les vois plus, ou bien mon souci les multiplie. Hier, n'en ai-je pas compté, effarée⁴, jusqu'à neuf? Ce jardin est leur perdition.

4. Attention, vous, là-bas! On ne passe pas, on ne passe jamais sous la grille du chenil: combien de fois faudra-t-il le redire? Quand comprendrez-vous ce que vaut cette chienne? Elle vous guette derrière ses barreaux, et vous gôberait¹ comme un mulot, quitte à s'écrier ensuite:

« Oh! c'était un petit chat? Quel dommage! Je me suis trompée! »

COLETTE (*La Paix chez les Bêtes*, Arthème Fayard, éditeur).

Les mots : 1. *Se lamenter* : se plaindre, gémir. 2. *Roucoulement* : murmure enroué et tendre qui est le cri des pigeons. Et ici? (remarquer les *r* de cette phrase). 3. *Effarée* : effrayée, troublée. 4. *Gober* : avaler vivement et sans mâcher.

Les idées : L'auteur prête à la chatte les pensées et les sentiments de la plus vigilante et de la plus tendre des mères.

1. Elle compte ses petits; elle s'inquiète : pourquoi?
2. Un qui se lamente; elle est fière de lui : pourquoi?
3. Elle ne trouve jamais son compte : pourquoi?
4. Attention à la chienne! Quel conseil pressant donne-t-elle?



118. Faluchette

I

1. Armées l'une d'un plumeau, l'autre d'un balai, Mlle Francine et Annette sa bonne luttent du matin au soir contre la poussière, et aucun animal n'a droit d'entrée dans leur jolie maison, toute parée et fleurie.

2. Un matin d'avril, pendant qu'Annette faisait un brin de causerie dans la rue, près de la carriole de la laitière, une petite chatte se faufila dans l'entre-bâillement de la porte et s'aventura jusqu'à l'escalier ; elle regarda autour d'elle, inspecta le gentil vestibule, peint de couleurs tendres, et fit entendre un miaulement satisfait :

« Tiens ! semblait-elle dire, ce n'est pas mal ici. »

3. Annette rentrait, un fagot de lilas dans une main et son pot à lait dans l'autre : « Mademoiselle ! clama-t-elle de la même voix dont elle eût appelé : « Au feu ! » Mademoiselle, il y a un chat dans l'escalier.

— Un chat ! cria avec horreur ! Mlle Francine ; vite, chassez-le.

4. — Ouaou ! miaula doucement la petite chatte, levant son nez rose vers le pot au lait... Ouaou !

— Attends un peu, vilaine bête ! cria Annette se débarrassant promptement de son pot, et saisissant le plus grand de ses balais... Arrou !... Arrou !... Dehors !

— A chat ! à chat !... Pschtt ! pschtt ! » criait Mlle Francine de son côté en faisant claquer son mouchoir d'une façon terrible.

5. La petite chatte ne semblait pas trop s'émouvoir. Le grand balai s'abattit sur elle. Au lieu de s'enfuir, elle se laissa renverser sur le paillason, et, le ventre en l'air, elle saisit une touffe de crins et la mordilla de toutes ses petites dents en aiguilles.

Annette, stupéfaite², releva son instrument.

La chatte fit un saut d'un pied pour s'y suspendre des dents et des griffes, et continua de jouer avec entrain.

6. — « C'est trop fort ! fit Mademoiselle, égayée par cette

audace... Nous sommes vraiment bien d'humeur à jouer avec un chat!...

— C'est jeune, dit Annette, et ça ne croit pas qu'on peut lui faire du mal... C'est une chatte... Voyez, elle a trois couleurs : du jaune, du noir et du blanc... »

7. Mlle Francine descendit trois marches pour mieux voir : « Elle doit appartenir à quelqu'un du voisinage... Ne la chassez pas, Annette... Un chien n'en ferait qu'une bouchée... Allez vous informer aux environs. »

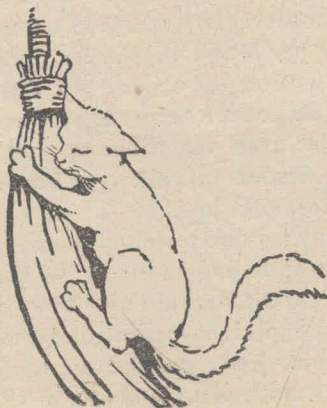
« Ouau! » approuva la petite chatte, venant bien vite se frotter au jupon soyeux de Mlle Francine...

(A suivre.)

Les mots : 1. *Horreur* : sentiment de dégoût violent qui fait dresser les cheveux. 2. *Stupéfait* : immobile de surprise (rapprocher *stupeur*, *stupide*).

Les idées : Une petite chatte, d'abord accueillie avec horreur, va bien vite se faire aimer par ses jeux, ses caresses et sa gâté.

1. Pourquoi M^{lle} Francine et sa bonne détestaient-elles les animaux ?
2. Qui se glissa par la porte un matin d'avril ?
3. Que s'écrièrent les deux femmes indignées ?
4. Que firent-elles pour chasser la petite bête ?
5. La petite chatte s'enfuit-elle ? Que fit-elle ?
6. Mademoiselle commence à s'intéresser à la petite bête : quel trait nous le prouve ?
7. Et où envoie-t-elle Annette ?



119. Faluchette (fin)

II

1. Annette partit en hâte, revint bien vite, et demeura confondue¹ : la chatte, ronronnant comme une petite toupie, trônait² sur les genoux de Mlle Francine !

« Je n'ai jamais pu m'en défendre ! dit celle-ci en rougissant. Cette bête ne connaît que le jeu et les caresses. Allez vite la reporter à qui de droit³. »

Mais ce fameux « qui de droit » restait à découvrir. Annette avait frappé à chaque porte. Personne ne connaissait la chatte aux trois couleurs.

« Elle vient de plus loin, sans doute, » fit observer la maîtresse. Et grave, elle ajouta :

« Je ferai mettre un avis dans le journal. »

2. Pour calmer sa turbulence⁴, Annette eut l'idée de la renfermer : mais la chatte, bouclée dans le panier, fit entendre des miaulements si pitoyables que les deux vieilles filles n'y purent tenir.

« Je ne recherche pas les animaux, dit Mlle Francine, mais je ne veux pas être cruelle à leur égard. Ouvrez ce panier, Annette, et donnez du lait à cette créature⁵. »

3. Le couvercle soulevé, la « créature » sauta vivement en l'air, et témoigna sa joie par les gambades les plus folâtres.

Soudain, son attention fut attirée par l'assiette pleine de lait qu'Annette venait de poser à terre. A pas furtifs⁶, la chatte s'approcha, flaira l'objet avec des mines prudentes, avança la patte, puis le menton, et, finalement, allongea une langue friponne qui, en quelques minutes, vida le plat.

4. Ce repas fut suivi d'une toilette interminable ; de la tête aux pattes, la chatte s'éplucha, se lissa, se lustra... Et les deux vieilles filles s'aperçurent soudain qu'elles avaient oublié l'heure, tandis qu'elles contemplaient la gentille bête.

5. Mais, après deux jours passés, on souhaita tout bas de ne jamais retrouver les maîtres de la chatte aux trois couleurs.

Au bout de quatre jours, on osa avouer tout haut ce souhait, et l'on trembla à chaque coup de sonnette.

La quinzaine écoulée, enfin on se rassura : la petite égarée fut adoptée définitivement et appelée Faluchette.

Le mois n'était pas à son terme qu'on se demandait comment on pouvait vivre avant que Faluchette fût là, pour animer la maison de sa gaité.

D'après Mathilde ALANIC (*La Petite Miette*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Confondue* : ici, frappée d'étonnement; pourquoi? 2. *Trôner* : proprement siéger sur un trône; et ici s'asseoir fièrement comme un personnage qui fait l'important. 3. *Qui de droit* : à son propriétaire, à qui elle appartient *en droit*. 4. *Turbulence* : caractère de celui qui cause du trouble, du désordre, du tapage. 5. *Créature* : tout être créé, le mot est employé ici par pitié (pauvre créature). 6. *Furtif* : qui se fait à la dérobée, en cachette, ainsi que fait un voleur.

Les idées : 1. Pourquoi Annette fut-elle fort étonnée à son retour? Que lui expliqua Mlle Francine?

2. Pourquoi ne laissa-t-on pas la chatte enfermée dans le panier?

3 et 4. Suivez les gracieux mouvements de la chatte vidant l'assiette de lait, puis faisant sa toilette.

5. Comment se passèrent les jours suivants et que devint la petite chatte?





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.
2. Leçons de choses : L'œuf; la poule; les oiseaux de basse-cour; *dessin, frise, exercices manuels.*
3. Jeu d'action et de langage : *Jeu des oiseaux de basse-cour* : portrait, attitudes à mimer, cris et mouvements à imiter, habitudes, etc... (Je suis le coq, c'est moi qui...)
4. Verbes à étudier : *trébucher, pépier, rôder, glousser, s'accroupir, se blottir* : les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

120. La Poule et les Poussins

1. Cloc ! cloc ! c'est Grisette, la mère poule, qui conduit sa couvée. Douze petits poussins, jaunes et ronds, la suivent en trébuchant sur leurs pattes menues. Ils pépient doucement : cui, cui, cui, cui.

2. Grisette s'arrête, gratte la terre de ses ongles robustes, et appelle sa couvée : cloc ! cloc !

Les poussins accourent, se serrent autour d'elle, et se disputent le ver qu'elle a trouvé.

3. Grisette aperçoit Minet qui rôde par là. Elle pousse un cri d'alarme, cloc ! cloc ! et se dresse, les plumes hérissées, le bec menaçant.

Le chat s'éloigne. Rassurée, elle reprend sa marche, glousse, gratte, picore.

4. Voici le soir : elle s'accroupit, les ailes écartées, et rassemble ses poussins : cloc ! cloc !

Ils se blottissent sous l'abri bien chaud : cui, cui... Puis, c'est le silence. La couvée s'est endormie jusqu'au lendemain.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les actions de la mère poule et des petits poussins.

Dictée préparée : La poule et les poussins, n° 2.

Exercice sur la dictée : Mettre la première phrase de la dictée à l'imparfait, au passé simple et au futur simple.

La phrase simple : Les verbes se blottir et s'accroupir : Le petit enfant... l'oiseau, les poussins, se blottissent; — la poule s'accroupit, ainsi que certains travailleurs : vendangeur, ménagère, jardinier, etc... Cinq phrases à construire.

Exemples : 1. La poule s'accroupit, les ailes écartées, et rassemble ses poussins.

2. Les petits poussins se blottissent sous les ailes de leur mère.

2. Cloc ! cloc ! c'est Grisette qui... (première phrase).

Sur ce modèle construire cinq phrases sur les cris de la basse-cour : Cloc, cloc !... Cui, cui... Cocorico... Petits ! petits !... Coin ! coin !...

Exemple : Rrou ! rrou ! ce sont les pigeons qui roucoulent sur le toit.

3. Quand le chat s'approche, la poule pousse un cri d'alarme.

Sur ce modèle, dites ce que fait la mère poule : 1. Quand elle trouve un grain ; 2. Dès qu'un poussin s'écarte ; 3. S'il pleut ; 4. Aussitôt qu'un danger menace ses poussins ; 5. Lorsque arrive le soir.

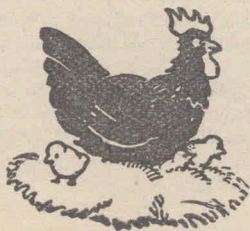
La phrase peut se mettre sous une des formes suivantes :

Un chat s'approche-t-il ? la poule pousse un cri d'alarme.

Voici qu'un chat s'approche : la poule pousse un cri d'alarme.

Petite rédaction : 1. La poule et ses poussins. 1. Cloc ! cloc ! en route. 2. Cloc ! cloc ! un ver. 3. Cloc ! cloc ! le chat. 4. Cloc ! cloc ! le soir.

2. Le coq : 1. Cocorico : je suis le coq (portrait). 2. Cocorico : je sonne le réveil. 3. Cocorico : je me promène fièrement ! 4. Cocorico : je fais la police. 5. Cocorico ! j'ai trouvé un ver et j'appelle...



121. Le Repas de la basse-cour

1. Elle criait : « Eh ! la petite poulaille, accourez, accourez ; v'là le bon grain ! » Alors quelle précipitation ! Quelle avalanche ! Que d'ailes et de pattes en mouvement ! Que de becs tendus, ouverts, criant :

2. « Nous voici, maîtresse Fruytier, nous tous, les coqs, les poules, les oies, les dindons, les canards, les pigeons... Répandez le grain pour nous remercier d'avoir avalé tant d'insectes nuisibles : araignées, charançons, hannetons, fourmis et mouches de cent espèces, vos ennemis ! Vive le froment roux !

3. Voyez, nos yeux suivent vos mains qui plongent dans votre tablier relevé ; nous sommes droits sur nos pattes, le cou en avant, prêts à nous élancer ; nous allons faire la course au grain qui vole et roule entre les pierres ; nous nous battons un peu, pour rire ; nous nous disputerons le froment, l'avoine, le millet, le blé noir dont vous avez fait, pour nous, un si délectable³ mélange dans votre poche de toile.

4. Ah ! vous ouvrez enfin votre poing fermé ! Voici la grenaille qui pleut ! Augmentez la pluie, maîtresse Fruytier, que cela devienne une averse ! Nous avons l'estomac complaisant et toujours affamé. Foi de dinde, de poule, de cane et de pigeonne, nous pondrons, pour vous récompenser, plus d'œufs que n'en pondront les volailles de vos voisins ».

René BAZIN (*Il était quatre petits enfants*, Mame et fils, éditeurs),

Les mots : 1. *Précipitation* : action de se précipiter, de s'élancer rapidement la tête en avant. 2. *Avalanche* : masse de neige qui roule dans la vallée : de quelle avalanche s'agit-il ici ? 3. *Délectable* : délicieux, très agréable.

Les idées : 1. Que crie maîtresse Fruytier ? 2. Que répondent les becs tendus ? 3. Qu'attendent-ils avec impatience ? 4. Comment la fermière sera-t-elle récompensée ?

Petite rédaction : Le repas de la basse-cour. La fermière parle à la volaille. 1. Accourez tous... 2. Voyez, je prends dans mon tablier... 3. Je fais pleuvoir le bon grain... 4. Picorez... 5. Vous me récompenserez...

122. Les petits Lapins

Les petits lapins, dans les bois,
Folâtaient sur l'herbe arrosée,
Et, comme nous le vin d'Arbois ¹,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage :

« Nous sommes les petits lapins,
Gens étrangers à l'écriture,
Et chaussés des seuls escarpins ²
Que nous a donnés la Nature.

Nous sommes les petits lapins.
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepins ³,
Nous ne prenons jamais de notes.

Et dans la bonne odeur des pins,
Qu'on voit ombrageant ces clairières ⁴,
Nous sommes les petits lapins
Assis sur leurs petits derrières. »

TH. DE BANVILLE (*Sonnailles et Clochettes*, Fasquelle, éditeur).

Les mots : 1. *Le vin d'Arbois* : vin renommé du Jura. 2. *Escarpins* : souliers découverts et légers : quels sont les escarpins que portent les lapins ? 3. *Calepin* : petit carnet sur lequel on prend des notes. 4. *Clairière* : (de *clair*) endroit de la forêt dégarni d'arbres.

Les idées : *Poésie charmante et dont les rimes sonnent gaiement.* Voyez les petits lapins qui jouent et vagabondent comme des petits enfants faisant l'école buissonnière. *Quelques comparaisons bien amusantes* : comme nous le vin d'Arbois, ils boivent... gens étrangers à l'écriture... leurs escarpins... les étourdis qui ne prennent point de notes et ne songent point au lendemain.

123. Les Poules

1. Ernestine prend une bougie et accompagne petit frère jusqu'au bout du corridor.

— Je t'attendrai là, dit-elle.

Mais elle s'enfuit tout de suite, terrifiée¹, parce qu'un fort coup de vent fait vaciller² la chandelle et l'éteint.

2. Poil de Carotte, les talons plantés, se met à trembler dans les ténèbres. Elles sont si épaisses qu'il se croit aveugle. Parfois une rafale l'enveloppe, comme un drap glacé, pour l'emporter. Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans ses doigts, sur sa joue?

3. Le mieux est de se précipiter, au juger³, vers les poules, la tête en avant, afin de trouver l'ombre. Tâtonnant, il saisit le crochet de la porte. Au bruit de ses pas, les poules effarées⁴ s'agitent en gloussant sur leur perchoir. Poil de Carotte leur crie :

« Taisez-vous donc, c'est moi ! »

Il ferme la porte et se sauve, les bras, les jambes comme ailés.

4. Quand il rentre, haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière, il lui semble qu'il échange des loques pesantes de boue et de pluie contre un vêtement neuf et léger.

Jules RENARD (*Poil de Carotte*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Terrifiée* : frappée de terreur ; pourquoi Ernestine a-t-elle si grand' peur ? 2. *Vaciller* : ici, trembloter au souffle du vent. 3. *Au juger* : en jugeant qu'il doit être dans la bonne direction. 4. *Effaré* : troublé, effrayé (on dit d'ordinaire pour les animaux : *effarouché*, rendu farouche, sauvage).

Les idées : *Poil de Carotte, bravement, lutte contre la peur et va fermer la porte du poulailler. Représentez-vous sa frayeur :*

1. *Il tremble* ; pourquoi ? (les ténèbres, la rafale qui lui fait penser au souffle des loups...).

2. *Il se précipite* : voyez-le, la tête en avant, tâtonnant... Un mot amusant : c'est moi !

3. *Il rentre* : il est fier, pourquoi ? Il se sent le corps et l'esprit plus légers : pourquoi ? Encore des mots amusants : les bras comme ailés... il échange des loques pesantes...



(Cliché Braun.)

H. BRISPOT. — SOUVENIR D'ENFANCE.

L'enfant a eu peur des oies : il s'est enfui, et, naturellement, elles l'ont poursuivi ; il tente vainement d'escalader la barricade ; cramponné aux barreaux, il jette un regard craintif vers les oies qui l'assiègent, et qui, le cou tendu, semblent se moquer de lui, et cherchent à lui happer les mollets.

124. Le petit Parisien à la campagne

1. Des médecins rassurèrent Madame Trévière. L'enfant n'était que délicat. Mais il lui fallait la pleine campagne. Madame Trévière fit ses malles et partit pour Brolles où les parents de son mari étaient cultivateurs...

2. On s'embrassa sous les jambons pendus aux solives de la salle enfumée.

La mère Trévière, accroupie devant les tisons de la grande cheminée et ne lâchant pas la queue de la poêle, regardait d'un œil méfiant la Parisienne et sa bonne. Mais elle trouva le petit « bien mignon et tout le portrait de son père ».

Quant au bonhomme Trévière, sec et raide dans sa veste de gros drap, il était bien content de voir son petit-fils André.

3. On n'avait pas fini de souper, et déjà André donnait de gros baisers à son grand-papa, dont le menton piquait, piquait.

Puis, monté tout droit sur les genoux du bonhomme, il lui enfonçait le poing dans la joue, en lui demandant pourquoi c'était creux.

— Parce que je n'ai plus de dents.

— Et pourquoi tu n'as plus de dents?

— Parce qu'elles étaient devenues noires, et que je les ai semées dans le sillon pour voir s'il n'en pousserait point des blanches.

Et André riait de tout son cœur. Les joues de son grand-père, c'était bien autre chose que les joues de sa maman!

4. A son réveil, André découvrit la basse-cour. Surpris, émerveillé¹, enchanté², il vit les poules, la vache, le vieux cheval borgne et le cochon. Le cochon surtout le ravit.

Et le charme dura des jours et des jours. Quand c'était l'heure du repas, on parvenait à grand'peine à le ramener, couvert de paille et de fumier, avec des toiles d'araignée dans les cheveux et du purin dans les bottines, les mains noires, les genoux écorchés, les joues roses, riant, heureux.

— Ne m'approche pas, petit monstre³, lui criait sa mère.
Et c'étaient des embrassements sans fin.

Anatole FRANCE (*Le Livre de mon Ami*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Émerveillé* : qui éprouve de l'admiration parce qu'il trouve la chose *merveilleuse*. 2. *Enchanté* : proprement charmé par des sortilèges, des paroles magiques, ensorcelé (même idée plus loin : le *charme*). Ici, ravi de plaisir. 3. *Monstre* : être laid et difforme; ici, la mère parle en riant.

Les idées : 1. Chez qui se rendirent Mme Trévière et son petit garçon ?
2. Comment furent-ils reçus par les grands-parents ? Comment s'explique la défiance de la grand'mère ?

3. Comment se passa la première soirée ? (*Un trait amusant* : les dents qu'a semées le grand-père. Que pensez-vous de cette parole ?).

4. Comment vous expliquez-vous la joie et l'admiration de l'enfant découvrant la basse-cour ?

La phrase simple : *Je n'ai plus de dents, parce* qu'elles sont devenues noires **et que** je les ai semées dans le sillon.

Seconde forme : Je n'ai plus de dents, **car** elles sont...

Troisième forme : Je n'ai plus de dents : **elles** sont...

Deux phrases à construire en mettant chacune d'elles sous ces trois formes :

1. *Mme Trévière partit pour Brolles*, parce que son enfant était délicat et qu'il fallait la pleine campagne.

2. *André se plaisait bien à la ferme*, parce que... et que...



125. Renard et Chantecler

I

1. Bien doucement, Renard réussit un jour à s'approcher de la basse-cour où un paysan tenait ses poules.

Mais les épines entrelacées ¹ ne lui permettent pas de franchir la palissade. Alors il se tapit ² dans un buisson, et essaye, avec son manège ordinaire, de les attirer près de l'endroit où il se cache. Il se bat les flancs, baisse le cou, et agite le bout de sa queue.

Mais rien n'y fait. Les poules, les coqs, les oies et les canards restent loin de lui.

2. A la fin, perdant patience, il bondit et tombe dans le jardin au milieu d'un carré de choux. Les poules, effrayées, s'enfuient, et Renard se tient immobile sous une large feuille, attendant un moment pour saisir une proie.

3. « Qu'avez-vous donc ? demande le coq Chantecler à ses poules d'un ton mécontent, et en se dirigeant vers elles, le bec en avant.

— Nous avons eu bien peur, dit une grosse poule blanche qu'on appelait Pinte, et qui était la meilleure des pondeuses. Une bête des bois est tombée dans l'enclos. Tenez, je viens encore de l'apercevoir sous une feuille de chou.

— Allons ! vous êtes folle. Soyez en repos. Je suis là pour vous défendre. »

Puis Chantecler s'en va gratter sur un fumier ; mais il n'est pas tranquille.

4. « Croyez-moi, lui répète Pinte, partons d'ici, car sans doute Renard est là, et attend le moment de saisir quelqu'une d'entre nous.

— Que vous êtes sotte, ma pauvre Pinte, avec vos craintes ! Suis-je un coq à me laisser prendre ? Allons, assez de paroles comme cela, et retournez à votre besogne ! »

Et Chantecler, pour montrer qu'il n'avait pas peur, se dirigea vers l'endroit où Pinte prétendait avoir aperçu quelque chose.

5. Renard avait tout entendu. Quand il vit arriver Chantecler, il se montra un peu, et de sa voix la plus caressante, il lui dit :
 « Bonjour, cousin. Je suis heureux de vous rencontrer et de vous trouver en bonne santé ; car nous sommes cousins, savez-vous ? »

Chantecler n'était pas très rassuré, mais il ne voulait pas fuir. Et pour montrer qu'il n'avait pas peur, en même temps que pour se donner du courage, il lança un magnifique cocorico !

(A suivre.)

Les mots : 1. *Entrelacés* : enlacés l'un dans l'autre. 2. *Se tapir* : se cacher en se ramassant sur soi-même.

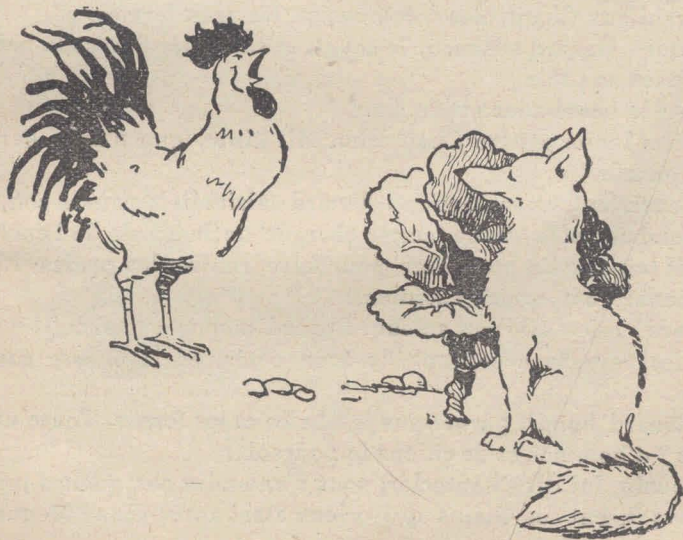
Les idées : 1. Quelles étaient les intentions de Renard ?

2. A bout de patience, que fit-il enfin ?

3. Que dit Pinte à Chantecler ? Que répondit Chantecler ?

4. Que fit-il pour montrer qu'il n'avait pas peur ?

5. Que lui dit Renard ? Devinez-vous les intentions de Renard ?



126. Renard et Chantecler (*fin*)

II

1. « Oui, ce n'est pas mal chanté, dit Renard. Mais vous souvenez-vous de Chanteclin, votre père ? Quelle voix ! On l'entendait d'une lieue à la ronde. C'est qu'il chantait en fermant les yeux. Je suis sûr que vous chanteriez admirablement si vous vouliez m'écouter. Fermez un peu les yeux, et commencez un air.

2. — C'est que... j'aimerais vous voir un peu plus loin, dit Chantecler, méfiant¹. D'ailleurs, à distance, vous jugerez mieux de la portée de ma voix.

— Soit ! » dit Renard, en se reculant à peine.

Et voilà Chantecler qui ferme à demi les yeux et qui commence un grand air.

« Ce n'est pas mal, dit Renard. mais vous êtes encore loin d'égaliser Chanteclin. Il faut fermer les yeux tout à fait pour bien lancer la voix. »

Le vaniteux Chantecler recommença, les yeux fermés.

3. Alors Renard s'élança, le saisit, et sauta par-dessus la haie, emportant sa proie.

Toute la basse-cour est en émoi.

« Hélas ! mon pauvre Chantecler, dit Pinte, que n'as-tu suivi mes conseils ! »

4. Cependant, au moment où Renard saisissait le pauvre coq, le jour tombait, et la vieille femme chargée de la garde de l'enclos ouvrait la porte du poulailler pour faire rentrer les poules. Elle voit Renard emportant Chantecler.

« Haro ! crie-t-elle ; au voleur ! Renard emporte mon coq ! »

Et les paysans accourent de tous côtés, et la chasse commence.

5. Renard bondit par-dessus les haies et les fossés. Toute une meute² d'hommes et de chiens le poursuit.

« Cousin, lui dit Chantecler, vous n'entendez pas quelles injures vous disent ces vilains qui crient ainsi après vous ? Moquez-

vous donc d'eux à votre tour, en leur disant : « Oui, j'emporterai ce coq malgré vous ! »

Il n'est si sage qui ne se laisse prendre un jour. Et voilà que Renard se retourne, et qu'il commence à dire : Oui, j'emporte... »

6. Mais à peine a-t-il desserré les dents, que Chantecler, d'un violent coup d'aile, sort de sa gueule. Le voilà sur la plus haute branche d'un pommier.

« Maudite³ soit, d'it Renard, furieux après lui-même, la bouche qui parle quand elle devrait se taire !

— Et maudits soient, reprend Chantecler, les yeux qui se ferment quand ils devraient rester ouverts ! »

D'après le *Roman de Renard*.

Les mots : 1. *Méfiant* : qui n'a pas confiance, qui craint d'être trompé. 2. *Meute* : troupe de chiens poursuivant le gibier. 3. *Maudire* : maudire, c'est dire des paroles pour attirer le mal ; condamner sévèrement. Que condamne Renard ? Et Chantecler ?

Les idées : 1 et 2. Pourquoi Renard recommande-t-il à Chantecler de chanter en fermant les yeux ?

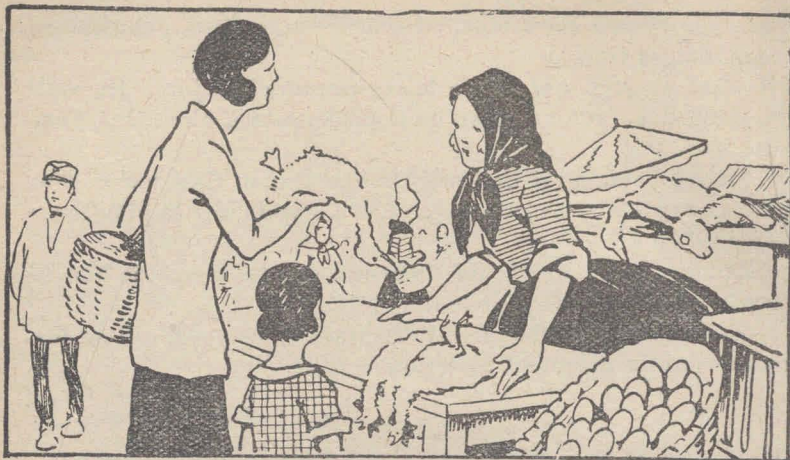
3. Que se passa-t-il alors ?

4. Que cria la vieille femme ?

5. Quelle ruse imagine à son tour Chantecler pour sortir de la gueule du Renard ?

6. Quelles paroles prononcent-ils l'un et l'autre ?





Observation et Élocution

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : fruits et légumes. *Dessin, frise.*

3. Jeux d'action et de langage : 1. *Le vendeur et l'acheteur* (dialogue : s'informer du prix, discuter, payer); 2. *Jeu des marchands* : chaque enfant choisit son genre de commerce et « fait l'article » aux clients (emploi, qualité, prix). 3. *Une commission chez l'épicier...*

1. *Verbes à étudier* : *soupeser, tâter, discuter, hésiter, se décider*; les employer dans des phrases.

Vocabulaire et Lecture

127. La Ménagère au marché

1. Louissette accompagne sa mère au marché.

Sur la place retentissent les appels des vendeurs : « Marée fraîche ! marée fraîche ! » crie la marchande de poissons.

Et le jardinier : « Petits pois nouveaux ! Radis roses et tendres ! Asperges en bottes ! »

2. La fermière présente ses poulets liés par paires, ses lapins, ses fromages blancs, ses paniers d'œufs :

« Tout frais pondus, madame ! assure-t-elle. Et aujourd'hui ils sont au plus bas prix. »

3. La ménagère s'approche et s'arrête. Elle soupèse et tâte des volailles, s'informe du prix et discute.

Elle hésite : « C'est trop cher », dit-elle.

Elle s'éloigne, puis revient et se décide.

4. Louise et sa maman entassent leurs provisions dans le panier et regagnent la maison.

Exercices

Vocabulaire : 1. Relevez dans le texte les actions de la ménagère.

2. Nommez cinq produits que la ménagère peut acheter au marché, en ajoutant à chacun deux adjectifs qualificatifs. (La ménagère achète des radis roses et tendres, des...)

Dictée préparée : La ménagère au marché, n° 3.

Exercice sur la dictée : Mettre les deux premières phrases du n° 3 à la 3^e personne du pluriel du *passé simple* et du *futur simple* : les ménagères s'approchèrent...

Conjugaison : Irai-je au marché et ferai-je des achats? Iras-tu... (*futur simple, forme interrogative*).

La phrase simple : Au marché : Que me vendrez-vous?

« C'est moi, dit la marchande de poissons, qui vous fournirai des harengs frais, des sardines argentées, des huîtres succulentes. »

Sur ce modèle, faites parler : 1. *Le jardinier* : « C'est moi, dit le jardinier, qui vous procurerai... » 2. *Le boucher*; 3. *La fermière*; 4. *La marchande de fruits*; 5. *Le marchand forain*.

Petite rédaction : 1. La ménagère au marché.

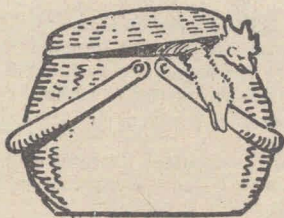
1. Les cris et les appels sur la place; 2. La fermière; 3. Les achats; 4. Le retour.

2. La fermière part au marché.

1. Elle prépare ses denrées... 2. Elle s'habille... 3. On attelle la voiture... 4. On charge les paniers... 5. En route.

3. Une commission chez l'épicier.

1. Maman me dit... 2. J'arrive (où?), j'entre... je demande... 3. L'épicier... (que fait-il?) 4. Je lui donne... je dis...



128. Le Camelot

1. Trois enfants du même village, Pierre, Jacques et Jean, sont debout et regardent... Ils regardent tous trois. Quoi ? Une chose à l'horizon disparue, une chose qu'on ne voit plus et qu'ils voient encore, une chose dont ils restent éblouis.

Le petit Jean en oublie le fouet de peau d'anguille qui naguère¹ faisait, dans ses mains, tourner sans relâche le sabot de bois² sur la poussière des routes. Pierre et Jacques, les mains derrière le dos, demeurent stupides³.

Ce qu'ils ont vu tous trois, c'est la voiture d'un camelot, une voiture à bras qui s'est arrêtée dans la rue du village.

2. Le camelot a tiré la toile cirée qui la recouvrait, et aussitôt des couteaux, des ciseaux, de petits fusils, des pantins, des soldats de bois et de plomb, des flacons d'odeur, des pains de savons, des images peintes, mille choses éclatantes ont réjoui les regards des hommes, des femmes et des enfants. Les servantes de la ferme en ont pâli de désir ; Pierre et Jacques en ont rougi de joie ; le petit Jean en a tiré la langue...

3. Les femmes ont fait emplette de guimpes⁴ et de dentelles au mètre, et le camelot a roulé de nouveau la toile cirée noire sur les richesses de la voiture ; et, tirant la bricole⁵, il s'en est allé par la route ; et maintenant voiture et voiturier sont disparus derrière l'horizon.

Anatole FRANCE (*Nos Enfants*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *Naguère* : il n'y a guère de temps. 2. *Le sabot de bois* : la toupie à tête large. 3. *Stupide* : frappé de stupeur ; immobile de saisissement. 4. *Guimpes* : pièces de toile ou de dentelle recouvrant la gorge. 5. *Bricole* : sorte de bretelle qui passe sur la poitrine et qui sert à tirer la voiture.

Les idées : 1. Quels traits nous prouvent que les enfants ont éprouvé la plus vive émotion ?

2. Que renfermait la voiture du camelot ? Pourquoi cette expression : « mille choses éclatantes » vous fait-elle sourire ? Quels sentiments éprouvèrent les assistants ?

3. Que fit ensuite le camelot ?

129. La vente des Bœufs

1. Le valet saisit Vermais par une corne, et, avec un petit sifflement qui leur disait d'être sages, il poussa ses bœufs en avant. Ils n'allèrent pas loin. Un gros marchand de la Villette¹ fit un signe à Julien Noëllet, et le valet, posant l'aiguillon en travers, tint ses bêtes immobiles.

2. Ce n'était pas la première fois que Julien Noëllet vendait des bœufs pour la boucherie. D'habitude, il ne pensait guère au sort prochain qui les attendait. Mais, cette fois, il vit en imagination le maillet de l'assommeur s'abattre sur l'étoile blanche que Vermais et Fauveau portaient tous deux au front, et, au moment de conclure le marché, il hésita :

« C'est pour les tuer que vous les voulez ? demanda-t-il.

— Pas pour autre chose, dit le marchand en riant. Croyez-vous que je les achète pour leur faire des rentes ? »

3. Il fallait cependant bien se résigner². Julien frappa dans la main de l'acheteur, et, se tournant vers le domestique :

« Toi, dit-il, tu as entendu : dans deux heures, tu les livreras à l'entrée de la route du Pin... »

4. Et brusquement il se retourna, entraînant le boucher hors du champ de foire pour terminer l'affaire et recevoir le prix au cabaret, tandis que ses deux grands bœufs reculaient, les cornes basses, à travers la foule.

René BAZIN (*Les Noëllet*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *La Villette* : grand marché aux bestiaux, à Paris. 2. *Se résigner* : ici, se soumettre, accepter le marché.

Les idées : 1. Qui acheta les bœufs dès l'arrivée à la foire ?

2. Pourquoi Julien Noëllet hésite-t-il à conclure le marché ? Comment expliquez-vous son chagrin ?

3. Quel ordre donne-t-il à son domestique ?

4. Et où s'en alla-t-il brusquement ?



130. La bonne vache Roussette

1. Nous caressions notre vache, nous lui parlions, elle nous comprenait, et de son côté, avec ses grands yeux ronds pleins de douceur, elle savait très bien nous faire entendre ce qu'elle voulait ou ce qu'elle ressentait. Enfin nous l'aimions et elle nous aimait, ce qui est tout dire. Pourtant il fallut s'en séparer, car c'était seulement par la vente de la vache qu'on pourrait se procurer de l'argent.

2. Il vint un marchand à la maison ; et après avoir bien examiné la « Roussette », après l'avoir longuement palpée¹ en secouant la tête d'un air mécontent, après avoir dit et répété cent fois qu'elle ne lui convenait pas du tout, qu'elle n'avait pas de lait, qu'elle faisait du mauvais beurre, il a fini par dire qu'il voulait bien la prendre, mais seulement par bonté d'âme et pour obliger² mère Barberin qui était une brave femme.

3. La pauvre Roussette, comme si elle comprenait ce qui se passait, avait refusé de sortir de son étable et s'était mise à meugler.

« Passe derrière et chasse-la », m'avait dit le marchand en me tendant le fouet qu'il portait passé autour de son cou. « Pour ça non », avait dit mère Barberin. Prenant la vache par la longe, elle lui avait parlé doucement : « Allons, ma belle, viens, viens. »

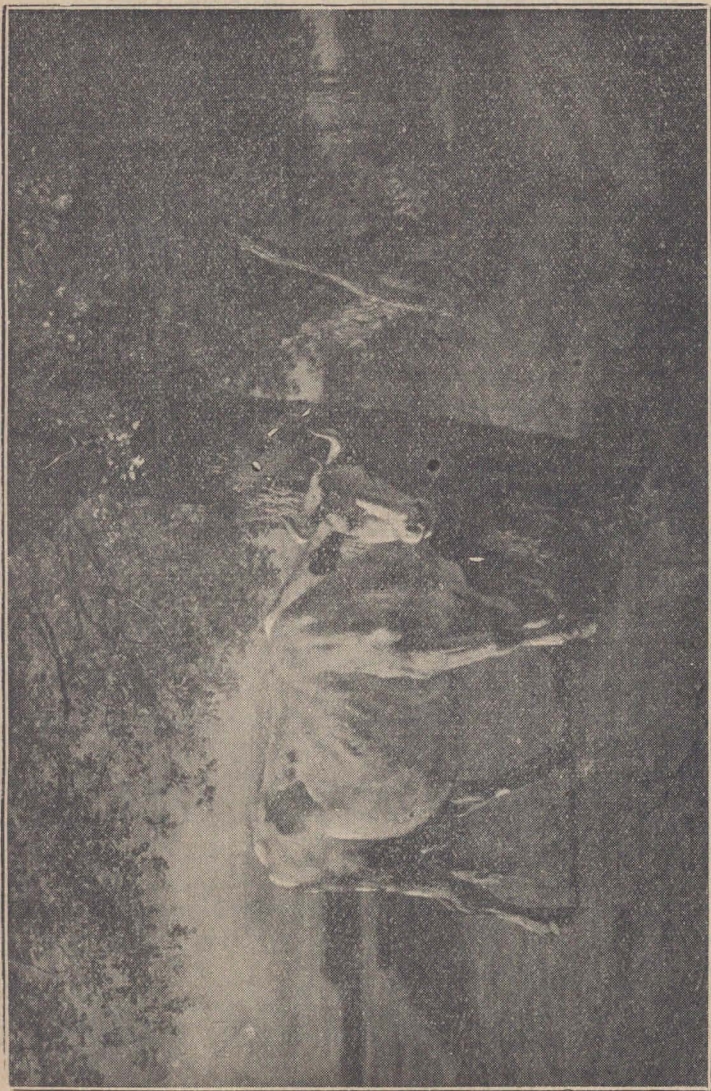
Et Roussette n'avait plus résisté ; arrivée sur la route, le marchand l'avait attachée derrière sa voiture, et il avait bien fallu qu'elle suive le cheval.

... Plus de lait, plus de beurre. Le matin un morceau de pain, le soir des pommes de terre au sel.

Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Palper* : toucher avec la main, afin d'examiner ; 2. *Obliger* : (proprement *lier* par un service), rendre service.

Les idées : 1. Quels sont les traits touchants qui nous peignent l'affection de mère Barberin et de l'enfant pour leur vache ? 2. Pourquoi le marchand répète-t-il que la bête ne lui convient pas du tout ? (Suivez sa longue explication). 3. Comprenez tout à la fois la douleur et la misère de ces pauvres gens après la vente de leur vache.



(Cliché Braun.)

C. TROYON. — LA VACHE BLANCHE (*Louvre*).

La vache blanche rassasiée a cessé de paître; elle a fui les rayons brûlants du soleil; elle frotte son cou le long du tronc rugueux, et bientôt elle s'étendra et ruminera paisiblement sous l'ombrage.

131. Chacun son Métier (Conte)

I

1. Il y avait une fois un mari qui avait les fourmis¹ dans les jambes et ne trouvait jamais rien de fait à son goût sous son toit.

Un jour qu'il s'en venait de faucher un bout de pré, il se mit en colère et grogna tellement que sa femme lui dit :

« Pourquoi faire comme ça le vaillant ? Demain, nous changerons de besogne, tu travailleras à la maison et moi aux champs. J'entendrai chanter les oiseaux. »

2. Il accepta et riait dans son poil. On verrait bien si elle gagnerait beaucoup à l'échange. Pour lui, ces babioles² de ménage, ce ne serait rien. « Belle besogne, qu'il dit, vingt femmes ne font pas en une journée autant de travail qu'un bon paysan comme moi en trois couples d'heures. »

3. Dès la pique du matin³, elle partit pour les champs, la faux sur l'épaule. Lui, il battit la crème pour le beurre, mais au bout d'un petit moment, il eut la pépie⁴ et il n'avait pas envie de boire du lait, c'est bien trop doux pour un fier gosier. Il avait une rude gorge : s'il n'avait pas autre chose, il avait ça. Alors il s'en fut à la cave tirer du cidre.

4. Pendant qu'il remplissait la bouteille, il entendit qu'un goret⁵ trop vaillant entra dans la maison comme chez lui. Il craignit que le goret ne renversât la baratte, et courut le chasser, mais il oublia de remettre le fausset⁶. Le cidre n'oublia pas de couler et il était pétillant comme un diable.

5. La baratte était tombée et le cochon se barbouillait de crème ; il avait la babine blanche comme si notre perruquier lui avait frotté le poil avec de la poudre à savon. Le cochon trouvait que la vie était bonne.

Quand il vit ça, l'homme fut moins content que le cochon. Il ne pensait plus à la barrique, il était colère comme un coq d'Inde⁷. Il chassa le cochon et le poursuivit si vaillamment qu'il heurta

du pied une barre de bois et il tomba dessus son nez qui était assez long.

6. Il se releva et tapa sur le goret si bravement avec sa barre de bois que l'animal fut tué raide. Tant-pis, ça ferait du boudin.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Les fourmis* : il ne pouvait jamais demeurer longtemps et tranquillement à son travail. Vous trouverez dans le conte d'autres expressions populaires ou locales. 2. *Babioles* : choses sans importance. 3. *La pique du matin* : (terme local) la pointe du jour. 4. *Avoir la pépie* : avoir très soif. 5. *Goret* : jeune cochon. 6. *Le fausset* : petite cheville de bois bouchant le trou d'un tonneau. 7. *Coq d'Inde* : on dit, par abréviation, *dinde* et *dindon*.

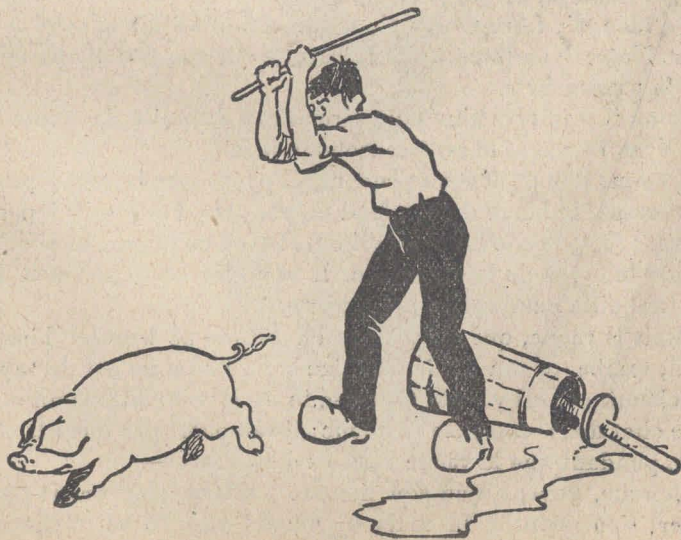
Les idées : Un conte amusant et malicieux qui nous prouve que *chacun doit garder son métier et le bien faire*.

1. Que nous dit-on sur le caractère du mari?

2. Pourquoi était-il tout heureux de changer de besogne et de travailler à la maison ?

3. Où s'en fut-il au bout d'un moment de travail ?

4, 5 et 6. *Le récit amusant de ses diverses mésaventures* : le cochon qui entre et mange la crème, le cidre qui coule, l'homme qui tombe, le cochon qui est tué raide.



132. Chacun son Métier (Conte)

(fin)

II

1. Enfin, il remarqua qu'il avait passé le fausset dans la boutonnière de sa veste. Il descendit les marches de la cave quatre à quatre.

Le cidre avait fait un petit étang où l'on pouvait barboter. Ayant remis le fausset, pour que le cidre ne rentre plus dans la barrique, m'est avis, il remonta dans la cuisine. Il restait quand même de la crème. Il en remplit la baratte et recommença à lui bailler le fouet¹...

2. Pendant qu'il barattait, il se souvint que la vache était à l'étable et qu'elle n'avait rien mangé ni de mouillé, ni de sec. Pas le temps de la mener au pré. Sur la maison il y avait de l'herbe. Il eut l'idée d'y faire monter la vache. Ce toit était appuyé à un coteau. Notre Jean-femme prit la baratte sur son dos. Il alla faire boire la pauvre bête.

Comme il pliait l'échine pour tirer l'eau du puits, la crème lui coula dans le cou et le graissa comme il faut.

3. Comme il était devenu prudent, il pensa que la vache pourrait se casser la barre du dos². Il monta près d'elle et lui passa une assez forte corde au cou et il eut l'idée d'en laisser tomber un bout par le tuyau de la cheminée. Il se la lia au jarret et il fut bien tranquille pendant un petit moment.

4. Mais la vache, qui n'avait pas l'habitude de brouter l'herbe du toit, tomba, et son poids tira d'un coup l'homme par le tuyau de la cheminée... Il y resta tout pendu et il miaulait comme un maître chat dont on écrase la queue; il ramonait par force la cheminée, pendant que la vache nageait dans l'air.

La femme, voyant que son homme vaillant n'apportait pas à manger, s'en revint à la maison. Quand elle vit sa vache qui

beuglait en ramant³ avec les pieds, elle pensa devenir folle, coupa la corde, et, d'un coup, l'homme dégringola sur la marmite.

5. Cette journée lui suffit, et le lendemain il alla faucher en chantant une brave petite chanson.

Charles SILVESTRE (*Prodige du cœur*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Bailler le fouet* : fouetter la crème, la battre pour faire le beurre (*bailler* : tournure vieillie, ou terme local : donner). 2. *La barre du dos* : la colonne vertébrale (expression paysanne). 3. *Ramer* : ici, la vache suspendue bat l'air avec ses pattes comme le rameur bat l'eau avec sa rame.

Les idées : *La série des amusantes mésaventures de Jean-femme n'est pas achevée.*

1. La barrique de cidre qui est vide.

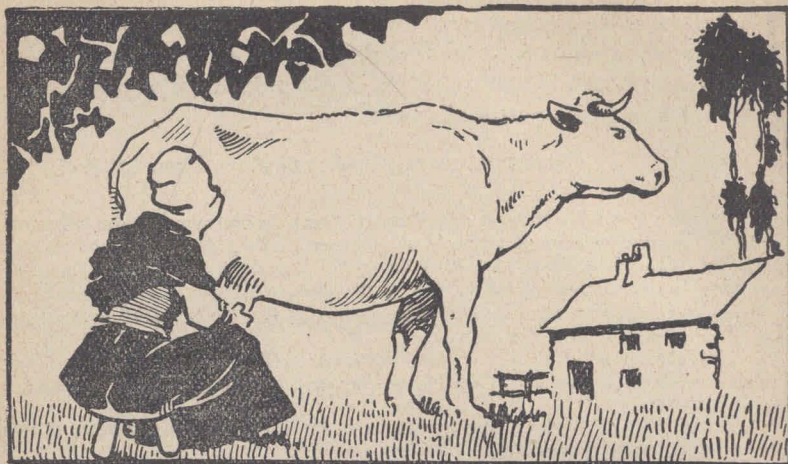
2. La vache qu'il juche sur le toit; la baratte qu'il place sur son dos (pour éviter sans doute qu'une autre bête ne se régale de crème), et la crème qui lui tombe dans le dos.

3. La vache qu'il attache à une corde passée par le tuyau de la cheminée et liée à son jarret (scène à dessiner et à mimer).

4. La vache qui tombe, rame avec les pieds au bout de la corde, avec l'homme tiré par le tuyau de la cheminée (scène comique à dessiner et à mimer), la femme qui arrive, coupe la corde, et l'homme qui dégringole sur la marmite.

5. Cette journée lui suffit.





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Les animaux de la ferme ; le lait, le beurre, le fromage. *Dessin.*

3. Jeu d'action et de langage : *Le fermier* : il commande à chaque ouvrier son travail du jour (laboureur, bouvier, berger, jardinier, servante).

4. Verbes à étudier : *voltiger, roucouler, résonner, pétiller, tinter* ; les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

133. Le réveil de la Ferme

1. Chantecler passe sa tête par la lucarne du poulailler, déploie ses ailes brillantes, enfle sa poitrine et lance son cri : Cocorico !

2. Cocorico ! Tous les coqs du voisinage lui répondent.

Les chiens jappent au loin.

Une à une les poules sortent du poulailler ; les pigeons voltigent sur le toit et roucoulent.

Les bœufs remuent leurs chaînes et se dressent lourdement en étirant leurs membres engourdis.

3. Cocorico ! Dans la cuisine, les sabots résonnent, le feu pétille, les casseroles tintent.

La fermière entre dans l'étable, un seau à la main, et traite les vaches. Puis elle ouvre la porte, et les braves bêtes se hâtent de rejoindre le vacher.

4. Cocorico ! Le petit berger agite son bâton et conduit le troupeau au pâturage.

Le fermier harnache les chevaux de labour et gagne les champs.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte *les actions du coq, des bœufs, de la fermière.*

(Le coq passe sa tête, déploie...).

Dictée préparée : *Le réveil de la ferme*, le n° 3.

Exercice sur la dictée : Mettre la dictée au *futur simple*.

Conjugaison : N'ai-je pas conduit les moutons au pâturage ? N'as-tu pas...
(*passé composé*).

La phrase simple : 1. Les travaux de la fermière.

La fermière *entre* dans l'étable et *trait* les vaches.

Notez à votre tour, deux ou plusieurs actions qui se suivent : 1. *la fermière dès le matin* ; 2. *la fermière et la basse-cour* ; 3. *la fermière et le ménage* ; 4. *la fermière, le repas des travailleurs* ; 5. *la fermière au marché*.

2. Les bruits de la cuisine.

Dans la cuisine, les sabots résonnent, le feu pétille, les marmîtes tintent.

Sur ce modèle, notez, dans une phrase, plusieurs bruits de *la basse-cour*, de *l'étable*, de *la rue*, de *la classe*. (Dans la basse-cour, les poules... les poussins... le coq...).

Petite rédaction : 1. Le réveil de la ferme. 1. Le coq. 2. Les poules. 3. Les vaches. 4. La fermière. 5. Le berger. 6. Le fermier.

2. Le soir à la ferme. 1. Les troupeaux et les travailleurs qui rentrent (bruits, démarche, fatigue). 2. Le repos du soir ; 3. Le silence et le calme de la nuit.



134. Les travaux des Champs

1. On était à l'époque des longues journées. Pour les hommes, un travail n'attendait pas l'autre : les betteraves à planter, les foins à rentrer, la terre à préparer pour les choux d'hiver. Jamais on ne serait prêt pour la moisson, car les avoines mûrissaient trop vite, rôties par un coup de soleil de juin.

2. Pour les femmes, c'était le moment de préparer les couvées tardives et de sevrer¹ les porcelets nés au printemps : toutes besognes très minutieuses². C'était surtout le moment redouté des cuisinières où il fallait, avec des légumes et un peu de lard, préparer quatre repas par jour, quatre repas copieux³ à cause du grand travail.

3. Madeleine se levait tôt. Dès trois heures, ses sabots sonnaient dans la cuisine carrelée. Flac ! Flac ! debout les hommes ! Vite, elle allumait le feu, épluchait les légumes, courait au saloir.

Quatre heures et demie, la table à dresser, les vaches à traire, le lait à écrémer, la vaisselle, les poulets, les canetons, les enfants... Trotte ! Trotte !

Elle finissait à neuf heures du soir, quelquefois à dix, alors que les hommes dormaient déjà.

Ernest PÉROCHON (*Nène*, Plon, éditeur).

Les mots : 1. *Sevrer* : séparer le petit de la mère et lui donner une nourriture appropriée à son âge ; 2. *Besognes minutieuses* : travaux délicats qui doivent s'attacher aux moindres détails ; 3. *Copieux* : abondant.

Les idées : Comprenez en lisant ces énumérations de travaux, combien *les besognes d'été à la campagne sont pressantes, continues et pénibles* : 1. Pour les hommes ; 2. Pour les fermières ; 3. La journée de Madeleine.

Petite rédaction : *La journée de Madeleine. Rendez compte de ses lourds travaux* en vous aidant du texte de la lecture. 1. Son lever ; 2. Le repas à préparer ; 3. Les vaches ; 4. La vaisselle ; 5. La basse-cour ; 6. Les enfants ; 7. Bien tard le soir.



135. Aurore

L'aurore¹ s'allume,
 L'ombre épaisse fuit ;
 Le rêve et la brume
 Vont où va la nuit ;
 Paupières et roses
 S'ouvrent demi-closes ;
 Du réveil des choses
 On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
 Tout parle à la fois.
 Fumée et verdure,
 Les nids et les toits ;
 Le vent parle aux chênes,
 L'eau parle aux fontaines ;
 Toutes les haleines²
 Deviennent des voix.

VICTOR HUGO (*Les Chants du Crépuscule*).

Les mots : 1. *L'aurore* : lueur dorée qui précède le lever du soleil. 2. *Toutes les haleines* : tous les souffles dont le poète vient de parler.

Les idées : *Des vers doux et harmonieux comme les bruits mêmes du matin.* C'est par le *bruit* que se manifeste le *réveil des choses*. Comment la *fumée* peut-elle parler ? (elle est le langage muet des *toits* qui s'éveillent). Et la *verdure* ? (les *nids* où gazouillent les oiseaux). Comment le *vent* peut-il parler ? Et *l'eau* ?

Les deux derniers vers résument l'idée essentielle ; tous ces souffles qui animent la nature apparaissent au poète comme le langage de la nature elle-même.



136. Le Loup, la Chèvre et le Chevreau

La bique ¹, allant remplir sa traînante mamelle
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son biquet :
 « Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die ²,
 Pour enseigne ³ et mot du guet ⁴ :
 Foin ⁵ du loup et de sa race ! »
 Comme elle disait ces mots,
 Le loup, de fortune, passe :
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et d'une voix papelarde ⁶
 Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
 Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
 « Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point »,
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point ⁷
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu, s'en retourna chez soi.

Où serait le biquet, s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet, que de fortune
 Notre loup avait entendu ?
 Deux sûretés valent mieux qu'une,
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Les mots : 1. *Bique et biquet* : noms familiers de la chèvre et du chevreau ; 2. *Qu'on ne vous die* : sans que l'on ne vous *dise* (*die* : ancienne forme). 3. *Enseigne* : signe distinctif nous permettant de reconnaître... 4. *Le mot du guet* : mot d'ordre qu'employaient entre eux pour se faire reconnaître les soldats qui étaient chargés de la garde nocturne de la ville (rapprocher : *guetter, aux aguets*). 5. *Foin* : interjection qui exprime le dédain et le mépris. 6. *Papelarde* : hypocrite et doucereuse (le mot se disait des faux dévôts). 7. *Est un point* : Plaisanterie, pour dire : une chose dont jamais les loups ne font usage, ils n'ont pas les pattes blanches comme les chèvres).

Les idées : Fable charmante que vous prendrez plaisir à lire et à apprendre par cœur. Représentez-vous la *bique* à la traînante mamelle, mère prudente et aimante, le *biquet* obéissant, puis le *loup* hypocrite et glouton ; voyez-le qui contrefait sa voix et demande qu'on ouvre..., puis qui, piteusement, s'en retourne chez lui...



137. Sûzel trait les Vaches

1. Fritz regardait Sûzel entrer dans l'étable avec un petit cuveau¹ de sapin bien propre, pour traire² les vaches, ce qu'elle faisait le matin vers sept heures et le soir à six heures, avant le souper.

2. Souvent alors il descendait, afin de jouir de ce spectacle³, car il avait fini par prendre goût au bétail; et c'était un véritable plaisir pour lui de voir ces bonnes vaches, calmes et paisibles, se retourner à l'approche de la petite Sûzel, avec leurs museaux roses ou bleuâtres, et se mettre à mugir en chœur⁴, comme pour la saluer.

3. « Allons, Schwartz, allons, Horni... retournez-vous... Laissez-moi passer! » leur criait Sûzel en les poussant de sa petite main potelée⁵.

4. Elles ne la quittaient pas de l'œil, tant elles l'aimaient; et quand, assise sur son tabouret de bois à trois pieds, elle se mettait à traire, la grande Blanche ou la petite Roesel se retournaient sans cesse pour lui donner un coup de langue, ce qui la fâchait plus qu'on ne peut dire.

« Je n'en viendrai jamais à bout »! s'écriait-elle.

Et Fritz, regardant cela par la lucarne, riait de bon cœur.

ERCKMANN-CHATRIAN (*L'Ami Fritz*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *Cuveau* : petite *cuve* ou seau de bois; 2. *Traire* : tirer le lait des mamelles; 3. *Jouir de ce spectacle* : éprouver de la joie à ce qui vient d'attirer le regard; 4. *En chœur* : toutes ensemble; 5. *Potelé* : gras, arrondi.

Les idées : 1. Pourquoi Fritz prenait-il plaisir à voir traire les vaches? 2. Que faisaient les vaches lorsque Sûzel entrait? 3. Que leur disait Sûzel? 4. Comment les vaches témoignent-elles leur attachement à Sûzel? Sûzel était-elle vraiment lâchée?

Petite rédaction : 1. *La fermière trait sa vache*. 1. Son seau à lait; 2. Son tabouret; 3. Les mouvements de ses mains; 4. Le seau rempli.

2. *Le passage de la laitière* : 1. Elle s'annonce; 2. Maman s'approche; 3. La laitière mesure, verse...; 4. Maman rentre; 5. Minet se dresse.



(Cliché Braun.)

J.-F. MILLET. — LA BATTEUSE DE BEURRE (*Musée du Louvre*).

« J'ai voulu qu'elle accomplisse avec simplicité, et sans le considérer comme une corvée, un acte qui est, avec les autres travaux du ménage, un travail de tous les jours et l'habitude de sa vie. » (*Paroles de J.-F. Millet*).

138. La vache de Rémi

I

1. Après quelques années d'aventures souvent pénibles, Rémi retourne chez la mère Barberin, la brave femme qui l'avait recueilli et élevé lorsqu'il était petit.

Le long de la route, aidé de son ami Mattia et de son chien Capi, il donne des représentations et réussit à économiser quelque argent. Il achète une vache, qu'il mène en cachette dans l'étable, afin que mère Barberin ait la double surprise de trouver chez elle son petit Rémi et le beau cadeau qui lui est fait.

Laissons Rémi nous raconter son arrivée chez mère Barberin.

2. « Maintenant, dis-je à Mattia, nous allons entrer dans la maison, je m'installeraï au coin du feu pour que mère Barberin me trouve là; comme la barrière grincera lorsqu'elle la poussera pour rentrer, tu auras le temps de te cacher derrière le lit avec Capi, et elle ne verra que moi; crois-tu qu'elle sera surprise! »

Les choses s'arrangèrent ainsi. Nous entrâmes dans la maison, et j'allai m'asseoir dans la cheminée, à la place où j'avais passé tant de soirées d'hiver.

Je me pelotonnai et me fis tout petit pour ressembler, autant que possible, au Rémi, au petit Rémi de mère Barberin.

3. Tout à coup, j'aperçus une coiffe blanche; en même temps, le loquet de la barrière craqua.

« Cache-toi vite », dis-je à Mattia.

Je me fis de plus en plus petit. La porte s'ouvrit; du seuil, mère Barberin m'aperçut.

« Qui est là? » dit-elle.

Je la regardai sans répondre, et, de son côté, elle me regarda aussi. Tout à coup ses mains furent agitées par un tremblement.

4. « Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible, Rémi? »

Je me levai et je la pris dans mes bras : « Maman !

— Mon garçon ! c'est mon garçon ! »

Il nous fallut plusieurs minutes pour nous remettre et pour nous essuyer les yeux.

5. « Bien sûr, dit-elle, que, si je n'avais pas toujours pensé à toi, je ne t'aurais pas reconnu ; es-tu changé, grandi! »

Un reniflement² étouffé me rappela que Mattia était caché derrière le lit ; je l'appelai, il se releva.

« Celui-là, dis-je, c'est Mattia, mon ami, et voilà Capi, mon camarade aussi et mon ami ; salue la mère de ton maître, Capi! »

Capi se dressa sur ses pattes de derrière, et, ayant mis une de ses pattes de devant sur son cœur, il s'inclina gravement, ce qui fit beaucoup rire mère Barberin et sécha ses larmes.

(A suivre.)

Les mots : 1. *Seuil* : proprement, siège que forme la pierre du pas de la porte.
2. *Reniflement* : action d'aspirer fortement par les narines.

Les idées : 1. Quelle est la double surprise que compte faire Rémi à mère Barberin ?

2. Où s'installe le petit Rémi ?

3 et 4. Relevez les traits qui rendent l'émotion de mère Barberin et du petit Rémi.

5. Comment Rémi présente-t-il ses deux camarades ?



139. La vache de Rémi (fin)

II

1. « L'étable à vache, dis-je, a-t-elle changé depuis le départ de la pauvre Roussette ? »

— Non, bien sûr ; j'y mets mes fagots. »

Comme nous étions justement devant l'étable, mère Barberin en poussa la porte. « Une vache, une vache dans l'étable ! » s'écria-t-elle.

Alors, n'y tenant plus, Mattia et moi, nous éclatâmes de rire :

« C'est une surprise, dis-je, une surprise que nous te faisons. »

— Une surprise, répéta-t-elle, une surprise !

2. — Je n'ai pas voulu revenir les mains vides chez mère Barberin qui a été si bonne pour son petit Rémi, l'enfant abandonné. Alors en cherchant ce qui pourrait être le plus utile, j'ai pensé que ce serait une vache pour remplacer Roussette, et à la foire d'Ussel nous avons acheté celle-là avec l'argent gagné par Mattia et moi.

— Oh ! le bon enfant, le cher garçon ! » s'écria mère Barberin en m'embrassant...

3. Tout à coup elle s'arrêta et me regardant : « Ah ça ! tu es donc devenu riche ? »

— Je crois bien, dit Mattia en riant, il nous reste cinquante-huit sous ! »

Et mère Barberin répéta son refrain, mais avec une variante¹ : « Les bons garçons ! »

Ce me fut une douce joie de voir qu'elle pensait à Mattia et qu'elle nous réunissait dans son cœur².

4. Quelle satisfaction pour mère Barberin quand elle vit son seau aux trois quarts rempli d'un beau lait crémeux !

« Je crois qu'elle donnera plus de lait que la Roussette, dit-elle. »

— Et quel bon lait ! dit Mattia ; il sent la fleur d'oranger. »

5. La vache traite, on la lâcha dans la cour pour qu'elle pût paître, et nous restâmes à la maison où, en venant chercher le seau, j'avais préparé sur la table, en belle place, notre beurre et notre farine.

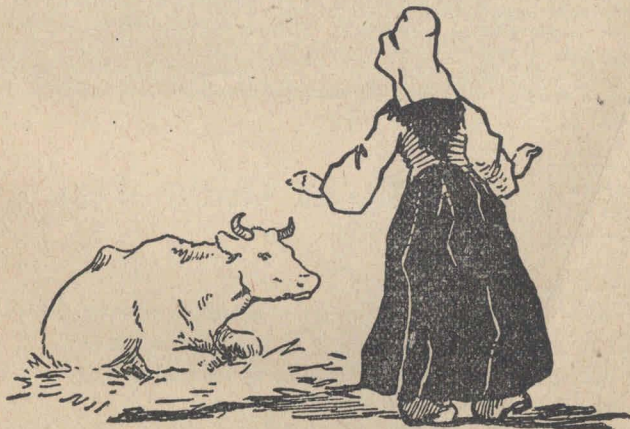
Quand mère Barberin aperçut cette nouvelle surprise, elle recommença ses exclamations³.

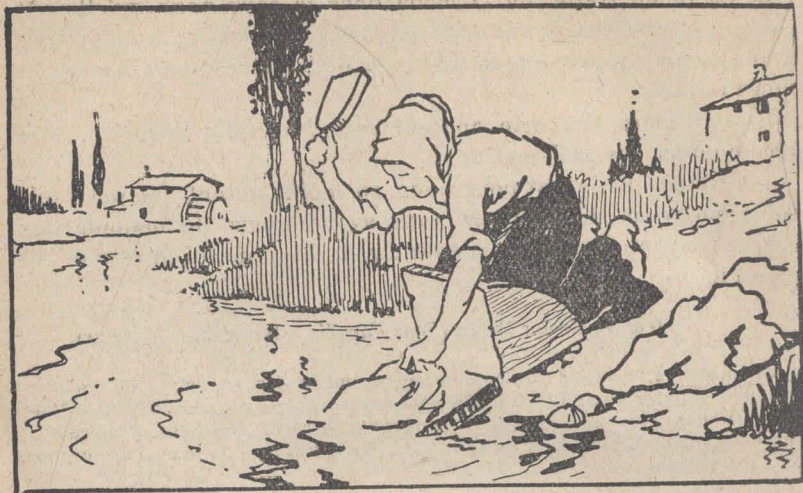
« Celle-là, dis-je, est pour nous au moins autant que pour toi. Nous mourons de faim et nous avons envie de manger des crêpes; te rappelles-tu les crêpes du dernier mardi-gras que j'ai passé ici ? »

D'après Hector MALOT (*Sans Famille*, Flammarion, éditeur).

Les mots : 1. *Variante* : texte qui a légèrement varié parce qu'il a été modifié. De quelle variante s'agit-il ici ? 2. *Elle nous réunissait dans son cœur* : Rémi et Matia ne faisaient plus qu'un dans le cœur de mère Barberin, parce que sa reconnaissance allait également à tous les deux ; 3. *Exclamation* : cri de joie ou de surprise ou d'indignation.

Les idées : Relevez les traits qui rendent la surprise de mère Barberin et la joie des enfants. 1. Une vache ! 2. Je n'ai pas voulu revenir les mains vides. 3. Quelle belle vache ! 4. Oh ! les bons enfants ! Quel bon lait ! 5. Les crêpes.





**Observation
et Élocution**

1. Etude de la gravure.

2. Leçons de choses : Les fruits de l'été. Le blé et le pain.

Dessin, frises.

3. Jeux d'action et de langage : 1. C'est moi qui suis la goutte d'eau..., le nuage..., le flocon de neige..., le vent d'hiver..., le soleil bien-faisant (bienfaits et méfaits; actions). 2. Au bord de l'eau : C'est moi qui suis le pêcheur à la ligne, la laveuse, le baigneur, le promeneur, le petit poisson (actions).

4. Verbes à étudier : *Se mirer, recentir, baigner, gazouiller.* Les employer dans des phrases.

**Vocabulaire
et Lecture**

140. La Goutte d'eau

1. Je suis la goutte d'eau.

C'est moi qui alimente la source, la petite source limpide où viennent se désaltérer les oiseaux et les grands bœufs.

C'est moi qui grossis la rivière où se mirent les grands arbres et où retentit le battoir des laveuses.

2. C'est moi qui cours dans la vallée, chante sous les ponts, baigne les campagnes et les villes, fais tourner joyeusement les moulins. Je porte les bateaux jusqu'à la vaste mer.

3. Lorsque le soleil d'été aux ardents rayons brûle la terre, c'est moi qui apporte la fraîcheur tant attendue.

Les plantes desséchées reverdissent, les animaux accablés reprennent leurs forces, le ruisseau tari gazouille à nouveau.

4. Je suis la goutte d'eau, la fée bienfaisante, l'amie des hommes.

Exercices

Vocabulaire : Relevez dans le texte les actions de la goutte d'eau.

(La goutte d'eau alimente la source, grossit...)

Dictée préparée : La goutte d'eau, n° 1.

Conjugaison : N'ai-je pas alimenté la source et grossi la rivière ? N'as-tu pas... ?

La phrase simple : 1. Les verbes **se mirer, se baigner, gazouiller**. Employer chacun d'eux dans deux phrases.

Exemple : Le joyeux ruisseau gazouille dans son lit semé de cailloux blancs.

2. **C'est moi qui...**

« Je suis la goutte d'eau ; c'est moi qui alimente la source et qui grossit la rivière. »

Sur ce modèle, faites parler : 1. La goutte de pluie (Je suis... ; c'est moi qui...)

2. La rivière ; 3. L'abeille... ; 4. Le moissonneur ou le cultivateur...

3. **Au bord du ruisseau :** Dites ce que font près du ruisseau : la laveuse, — le pêcheur, — le promeneur ou les enfants, — l'oiseau ou le troupeau (une ou plusieurs actions).

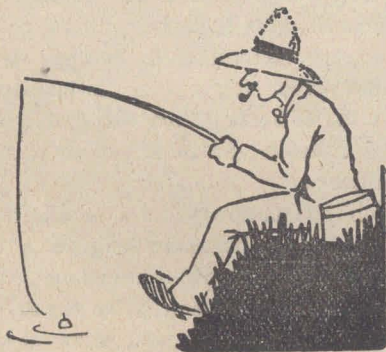
Exemple : Assis à l'ombre d'un saule, le pêcheur lance sa ligne et attend patiemment.

Petite rédaction : 1. Je suis la goutte d'eau bienfaisante. C'est moi qui...

1. La source ; 2. La rivière ; 3. La vallée ; 4. La fraîcheur et la vie.

2. Je suis l'été bienfaisant et fécond. C'est moi qui... 1. Les belles journées... ;

2. Les ombrages... ; 3. Les roses ; 4. Les moissons ; 5. Les fruits.



141. Renard et Pinçart le héron

1. La faim commençait à visiter Renard quand, du buisson sous lequel il s'était caché, il aperçut le héron Pinçart qui, le long de la rivière, pêchait les poissons au bec. Mais le moyen d'aller jusqu'à lui ?

« Possible qu'il vienne de lui-même : mais quand ? Je pourrais mourir de faim en l'attendant. Pinçart serait pourtant un excellent souper. Allons ! Donnons-nous de la peine : sans travail, on ne peut arriver à rien. »

2. Il rampe alors jusqu'au bord de l'eau. Le rivage était garni de roseaux épais ; il en arrache plusieurs brassées, les réunit et les serre en forme de radeau¹ qu'il laisse aller à la dérive² au-dessus de l'endroit où se tient Pinçart.

A la vue du radeau, l'oiseau pêcheur lève la tête et fait un saut en arrière : mais reconnaissant que ce n'est qu'un tas de roseaux, il se rassure et reprend tranquillement sa pêche.

Renard fait un nouvel essai : il arrache une seconde brassée plus épaisse et la jette encore au fil de l'eau. Le héron regarde plus attentivement, se rapproche, et fouille du bec et des pattes les roseaux. Certain qu'il n'y a là pour lui rien à gagner ou à craindre, il se remet une seconde fois à la pêche.

3. Cette confiance fut cause de sa perte ; car Renard en va profiter pour tenter son coup. Il fait un troisième radeau et s'y ménage une sorte de lit dans lequel il pourra se cacher aisément, car les roseaux sont précisément de la couleur de sa fourrure.

Il hésite pourtant avant d'y entrer ; le terrain n'est peut-être pas assez solide : mais enfin il prend son parti, se met à flot en même temps que son frêle³ bâtiment, et se voit porté tout près du pêcheur au long bec.

4. Pinçart ne s'en préoccupe pas : « A d'autres ! dit-il, je ne m'effraie pas pour quelques brins de fougère. »

Et bientôt Renard, profitant du moment où le bec et la tête de l'oiseau étaient plongés dans l'eau, jette sur lui la dent, le saisit par le cou, lui redresse la tête, saute à terre et le traîne sous le buisson le plus voisin.

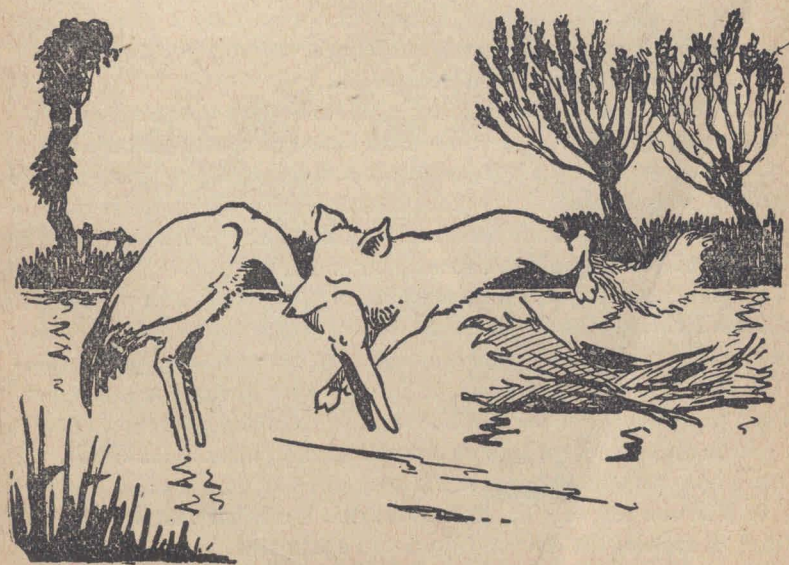
5. Pinçart criait de toutes ses forces; mais l'autre n'était pas de ceux que les plaintes attendrissent; il le place sous ses pieds et lui donne ainsi le coup de grâce⁴. Sitôt étranglé, sitôt mangé, pour ainsi dire.

(Le Roman de Renard.)

Les mots : 1. *Radeau* : assemblage de pièces de bois liées ensemble et formant comme une sorte de plancher sur l'eau; 2. *Aller à la dérive* : abandonner au courant; 3. *Frêle* : fragile, qui se briserait ou chavirerait aisément. 4. *Coup de grâce* : coup qui achève de donner la mort; le patient souffre tellement qu'il semble solliciter la grâce, la faveur de mourir.

Les idées : *Sans travail, on ne peut arriver à rien*, dit le Renard. Suivez-le dans son travail :

1. Que se dit-il en apercevant Pinçart?
2. Qu'imagine-t-il pour prendre Pinçart? Pourquoi laisse-t-il aller à la dérive deux radeaux de roseaux avant de tenter son coup?
3. Représentez-vous Renard dissimulé dans le troisième radeau.
4. Une scène rapide : Renard se jette sur Pinçart. Relevez la suite des verbes.
5. Que fait enfin Renard?



142. La Grenouille

1. C'est pour aller voir un ami, l'ami Jean, que Roger, Marcel, Bernard, Jacques et Etienne ont pris la route nationale qui déroule au soleil, le long des prés et des champs, son joli ruban jaune, traverse les bourgs et les hameaux, et conduit, dit-on, jusqu'à la mer où sont les navires.

Les cinq compagnons ne vont pas si loin. Mais il leur faut une belle course d'un kilomètre pour atteindre la maison de l'ami Jean.

2. Les voilà partis. On les a laissés seuls sur la foi de leurs promesses ; ils se sont engagés à marcher sagement, à ne se point écarter du droit chemin, à éviter les chevaux et les voitures, et à ne point quitter Etienne, le plus petit de la bande.

3. Les voilà partis. Ils s'avancent en ordre sur une seule ligne. On ne peut mieux partir. Pourtant, il y a un défaut à cette belle ordonnance¹ : Etienne est trop petit. Un grand courage s'allume en lui. Il s'efforce, il hâte le pas. Il ouvre toutes grandes ses courtes jambes. Il agite ses bras. Mais il est trop petit, il ne peut pas suivre ses amis. Il reste en arrière...

4. Tout à coup, nos grands, nos forts, nos quatre gaillards s'arrêtent. Ils ont vu par terre une bête qui saute. La bête saute parce qu'elle est une grenouille, et qu'elle veut gagner le pré qui longe la route... C'est une grande curiosité naturelle qu'une grenouille. Celle-ci est verte ; elle a l'air d'une feuille vivante, et cet air lui donne quelque chose de merveilleux².

5. Bernard, Roger, Jacques et Marcel se jettent à sa poursuite. Adieu Etienne, et la belle route toute jaune ! Adieu leur promesse ! Les voilà dans le pré ; bientôt ils sentent leurs pieds s'enfoncer dans la terre grasse qui nourrit une herbe épaisse. Quelques pas encore, et ils s'embourbent³ jusqu'aux genoux. L'herbe cachait un marécage. Ils s'en tirent à grand'peine. Leurs souliers, leurs chaussettes, leurs mollets sont noirs...

6. Etienne les rejoint tout essoufflé. Il ne sait, en les voyant ainsi chaussés, s'il doit se réjouir ou s'attrister...

Quant aux quatre guêtrés, ils retournent piteusement⁴ sur

leurs pas, car le moyen, je vous prie, d'aller voir l'ami Jean en pareil équipage?

Quand ils rentreront à la maison, leurs mères liront leur faute sur leurs jambes, tandis que la candeur⁵ du petit Etienne reluira sur ses mollets roses.

Anatole FRANCE (*Filles et garçons*, Hachette, éditeur).

Les mots : 1. *Ordonnance* : rapprocher *ordre* ; la disposition adoptée au cours de la marche ; 2. *Merveilleux* : admirable, surprenant ; 3. *S'embourber* : s'enfoncer dans la *bourbe*, la boue ; 4. *Piteusement* : rapprocher *pitié* ; d'un air malheureux et un peu ridicule ; 5. *Candeur* : la *blancheur*, la pureté de l'âme.

Les idées : 1. Etudiez cette ravissante description de la route nationale.

2. Quelle promesse ont faite les enfants ?
3. Pourquoi le petit Etienne ne peut-il suivre ?
4. Pourquoi nos quatre gaillards s'arrêtent-ils tout à coup ?
5. Comment manquent-ils à leur promesse ? Que leur arrive-t-il ?
6. Comment sont-ils punis de leur désobéissance ? Comment leurs mères connaîtront-elles leur faute ?



143. Les Fruits de l'été

1. Nous eûmes une grande abondance de fruits dont, à chaque repas, s'orna notre table.

Les prunes tombaient sur le sol du verger, et leur pulpe¹ où je mordais était chaude dans le jour, et glacée et plus douce, il semblait, au matin.

2. Les fourmis les mangeaient jusque dans l'arbre. Bientôt les filles de Gentil, le fermier, les vinrent toutes cueillir en de rondes corbeilles qu'elles emportèrent à deux, un bras pendant, la démarche alourdie.

La récolte fut vendue au marché, mais Segonde, notre servante, avait prélevé sa dime², et l'odeur des confitures enveloppa mon réveil un matin.

3. Il y eut aussi des abricots couleur de rose et piqués de feu, et des pêches que ma tante cueillait avant leur maturité³ dernière, pour les ranger sur la desserte de la salle à manger déjà pleine de leur parfum.

Elle mettait pour le repas les plus mûres dans une coupe à jours, garnie de feuilles de vigne ou de figuier, et mes doigts, au dessert, s'y glissaient avec délices.

André LAFON (*L'écolier Gilles*, Perrin, éditeur).

Les mots : 1. *Pulpe* : partie charnue du fruit ; 2. *Dime* : dixième partie de la récolte ; avant la vente des fruits, la servante en avait réservé une partie pour faire des confitures ; 3. *Maturité* : état de ce qui est mûr.

Les idées : Une page délicieuse : nous savourons « en idée » les prunes, les poires et les abricots qui chargeaient les arbres, ornaient la table, parfumaient la maison.

1 et 2. *Les prunes* : leur chair, la cueillette (la mimer), la démarche des jeunes fermières, les confitures.

3. *Les abricots et les pêches* : leur couleur, leur parfum ; la coupe pleine de fruits (petit tableau à dessiner).





(Cliché Braun.)

G. MOUTON. — LE GOUTER. (Salon du Petit Palais).

Voiez cette figure réfléchie et cette main qui serre précieusement le fruit charnu que l'enfant est en train de déguster.

144. L'Été

L'été, la nature éveillée
 Partout se répand en tous sens,
 Sur l'arbre en épaisse feuillée,
 Sur l'homme en bienfaits caressants.

Tout ombrage alors semble dire :
 « Voyageur, viens te reposer ! »
 Elle met dans l'aube¹ un sourire,
 Elle met dans l'onde² un baiser.

Elle donne vie et pensée
 Aux pauvres de l'hiver sauvés,
 Du soleil à pleine croisée,
 Et le ciel pur qui dit : « Vivez ! »

Sur les chaumières dédaignées³
 Par les maîtres et les valets,
 Joyeuse, elle jette à poignées
 Les fleurs qu'elle vend aux palais.

VICTOR HUGO (*Les Voix intérieures*).

Les mots : 1. *L'aube* : première lueur blanche avant le lever du soleil. 2. *Onde* : nom poétique de l'eau. 3. *Dédaigner* : regarder avec *dédain*, négliger comme *indigne* de soi.

Les idées : La nature en été est comme une bonne fée, ou bien comme un Dieu tout puissant, qui répand sur l'homme *ses bienfaits et ses caresses*.

1. *La douceur de l'ombrage, du matin, de l'eau.* 2. *La douceur du soleil et du ciel pur.* 3. *Les fleurs qui parent les chaumières.*



145. La Gerbe de blé

1. Salut à la gerbe !... Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur. Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre !

2. Gerbe ! gerbe de blé, si tu pouvais parler, si tu pouvais dire combien il a fallu de gouttes de notre sueur pour t'arroser, pour te lier l'an passé, pour séparer ton grain de la paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hiver, pour te remettre en terre au printemps, pour te faire un lit au tranchant de l'areau ¹, pour te recouvrir, te fumer, te herser, t'esherber ², et enfin pour te moissonner et te lier encore, et pour te rapporter ici, où de nouvelles peines vont commencer pour ceux qui travaillent !

3. Gerbe de blé ! tu fais blanchir et tomber les cheveux, tu courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde travaille quatre-vingts ans pour obtenir à titre de récompense une gerbe qui lui servira peut-être d'oreiller pour mourir et rendre à Dieu sa pauvre âme fatiguée.

George SAND (*Claudie*, Calmann-Lévy, éditeur).

Les mots : 1. *Areau ou araire* : charrue sans avant-train. 2. *Esherber* : Enlever l'herbe ; sarcler.

Les idées : 1. Après la moisson, l'auteur salue la gerbe dorée, récompense et richesse du laboureur.

2. Il rappelle les longs travaux et la sueur que représente une gerbe de blé (La phrase est longue pour mieux traduire cette interminable tâche).

3. Il évoque avec émotion la vie douloureuse du cultivateur qui meurt à la peine.

Petite rédaction : Gerbe de blé, si tu pouvais parler... Faites-la parler.

1. Je suis la gerbe de blé... ; le laboureur creuse et sème... ; 2. En hiver... ; 3. Au printemps... ; 4. La moisson et la gerbe dorée... ; 5. La récompense et la richesse du cultivateur...



146. Grel-le-Grillon et Jean-le-Loup

1. Le loup posa par mégarde sa grosse patte velue¹ sur la petite chaumière d'un grillon, qui chantait sur sa porte son bonheur d'être au monde et de vivre caché.

La cheminée de la maison fut ainsi démolie et le chanteur mécontent se fâcha : « Tu ne pouvais donc pas faire attention, vilain maladroit ? La terre de ce pré est si dure ! J'avais mis si longtemps pour la creuser, la jolie petite cheminée que portait ma maison ! »

Et Grel, le grillon, s'étant mis à pleurer, Jean-le-Loup se moqua : « Tu n'es qu'un lâche ! dit la petite bête exaspérée² ; reviens demain si tu l'oses, j'aurai mes amis ; prends les tiens, nous nous battons à mort. »

Le loup accepta en riant un tel défi³, qui lui parut ridicule⁴...

2. Et le lendemain, tandis que Jean-le-Loup mandait⁵ le renard, le putois, la fouine, la belette, le petit grillon appelait à son aide sa nièce l'abeille, sa tante la guêpe, son cousin germain le frelon, et sa cousine la cigale.

A l'heure dite, le pré où habitait le grillon devint un Pré-aux-Clercs⁶.

— « Es-tu prêt ? demande le loup, en riant, car la pensée de ce duel l'amusait fort.

— Je t'attends, » dit Grel-le-Grillon.

3. Et Tzitzî, la cigale, du haut de sa branche de chêne, se mit à commander les troupes de son parent ainsi qu'un général :

« Nièce l'abeille, près de l'oreille !

— Tante la guêpe, près de la tête !

— Cousin frelon, près des talons ! »

Aussitôt commandés, aussitôt abeille, guêpe et frelon d'obéir, qui piquant à l'oreille, qui piquant à la tête, qui piquant aux talons. L'armée du chanteur s'en donnait à cœur-joie. L'armée de Jean-le-Loup, effrayée par les dards⁷, fut bien vite en déroute...

4. Petit grillon était vengé. Une abondante pluie d'été étant

venue fort à propos mouiller la terre, il répara facilement sa cheminée, refit son trou, et, plus content que jamais dans sa chaumière neuve, reprit au chaud des jours et tout au long des nuits les gri-gri-gri monotones de son chant de bonheur.

Jean NESMY (*Jean-le-Loup*, Delagrave, éditeur).

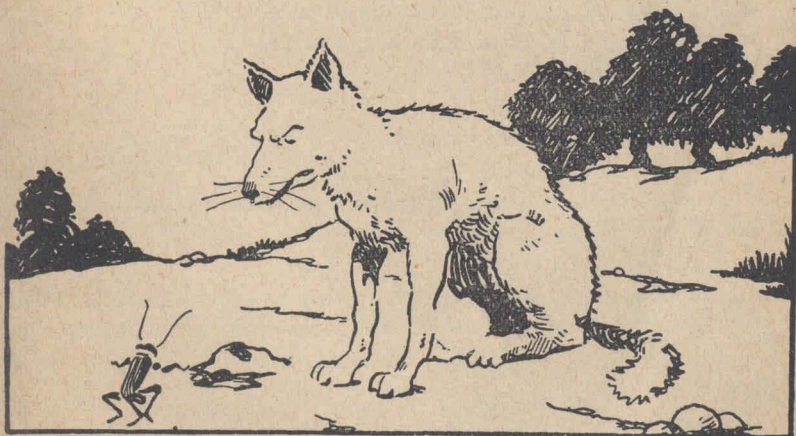
Les mots : 1. *Velu* : couvert de poils; 2. *Exaspérée* : violemment irritée; 3. *Défi* : provocation, appel à un combat singulier; 4. *Ridicule* : qui fait rire; plaisant; 5. *Mander* : (proprement, donner en *main*, faire remettre un ordre), donner ordre de venir, convoquer; 6. *Pré-aux-Clercs* : prairie de Saint-Germain-des-Prés servant jadis de rendez-vous pour les duels; 7. *Dard* : (proprement : javelot, lance), ici l'aiguillon de l'abeille, de la guêpe, du frelon.

Les idées : 1. Pourquoi le grillon se fâche-t-il, puis pourquoi déclare-t-il la guerre au loup? Pourquoi le loup se met-il à rire?

2. Quels sont les alliés du loup? Quels sont ceux du grillon?

3. Dans le récit du combat, quels traits vous paraissent amusants?

4. Que devient ensuite le grillon?



147. Les deux petits Abandonnés

1. Il y avait dans le jardin du Luxembourg¹ deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir sept ans, l'autre cinq. Ils étaient en haillons² et pâles. Le plus petit disait : « J'ai bien faim. »

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche et avait une baguette dans sa main droite...

2. Presque au même instant, un autre couple s'approchait du grand bassin. C'était un bonhomme de cinquante ans qui menait par la main un bonhomme de six ans, sans doute le père avec son fils. Le bonhomme de six ans tenait une grosse brioche...

Les petits pauvres regardèrent venir ce « monsieur » et se cachèrent...

3. Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient³ deux cygnes... Le fils mordit la brioche, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda le père.

— Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis⁴.

— Tu n'en veux plus ?

— Non. »

Le père lui montra les cygnes.

« Jette-le aux cygnes. »

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord...

« Rentrons », dit le père.

4. Cependant, en même temps que les cygnes, les deux petits errants s'étaient approchés de la brioche. Elle flottait sur l'eau. Le plus petit regardait le gâteau ; le plus grand regardait le bourgeois qui s'en allait...

L'aîné se coucha vivement à plat-ventre sur le rebord arrondi du bassin, et, s'y cramponnant de la main gauche, penché sur l'eau, presque prêt à y tomber, étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau.

Les cygnes, voyant l'ennemi, se hâtèrent ;... l'eau reflua⁵ et poussa doucement la brioche vers la baguette de l'enfant. Comme

les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L'enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau et se redressa.

5. Le gâteau était mouillé, mais ils avaient faim et soif. L'aîné fit deux parts de la brioche, une grosse et une petite, prit la petite pour lui, donna la grosse à son petit frère, et lui dit :

« Colle-toi ça dans le fusil⁶. »

VICTOR HUGO (*Les Misérables*).

Les mots : 1. *Jardin du Luxembourg* : grand jardin public attenant au palais du Sénat à Paris. 2. *Hallons* : vêtements usagés et déchirés. 3. *S'ébattre* : Se livrer à des ébats, à des jeux et à des mouvements joyeux. 4. *Rassis* : qui n'est plus frais. 5. *Restua* : l'eau coula en arrière, et revint vers le bord. 6. *Colle-toi ça* : avale cela. Expression très familière.

Les idées : 1. Que nous dit-on sur les deux enfants ?
 2. Quel autre couple s'approchait aussi du bassin ?
 3. Pourquoi le fils pleurait-il ? Que fit le père ?
 4. Suivez les mouvements de l'aîné, qui dispute la brioche aux deux cygnes et réussit à s'en emparer...
 5. Quelle part de la brioche donne-t-il à son frère ?

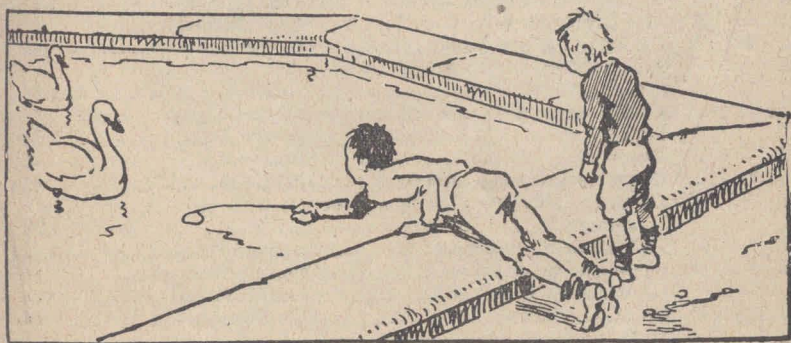


TABLE DES MATIERES

| Nos | | Pages |
|-----------------|---|-------|
| 1. | <i>Octobre aux champs</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 4 |
| 2. | La Cueillette des raisins..... | 6 |
| 3. | La première Classe..... | 8 |
| 4. 5. 6. | Les Aventures de Pinokio..... | 10 |
| 7. | <i>La Toilette du matin</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 16 |
| 8. | La Laveuse..... | 18 |
| 9. | La Baignoire de Poum..... | 19 |
| 10. | Colin-Maillard..... | 20 |
| 11. 12. 13. | Les dernières Aventures de Pinokio..... | 22 |
| 14. | <i>La Bergère et son Troupeau</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 28 |
| 15. | Le petit Laboureur d'autrefois..... | 30 |
| 16. | Pierrot..... | 32 |
| 17. | Le petit Basile..... | 33 |
| 18. | La Journée des petits Bergers..... | 34 |
| 19. 20. | Bichette..... | 36 |
| 21. | <i>Sur la Plage</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 40 |
| 22. | Line à la pêche..... | 42 |
| 23. | Mouettes et Goélands..... | 43 |
| 24. | Une Barque en mer..... | 44 |
| 25. 26. 27. | La Baleine et son gosier..... | 46 |
| 28. | <i>Les premiers pas de Bébé</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 52 |
| 29. | Bébé apprend à marcher..... | 54 |
| 30. | Petit-Pierre..... | 55 |
| 31. | Une Mère..... | 56 |
| 32. 33. | Une Mère qui sauve son enfant..... | 58 |
| 34. | <i>La petite Ménagère</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 62 |
| 35. | La Maladie de Germaine..... | 64 |
| 36. | Christophe garde ses petits frères... | 65 |
| 37. | L'Enfance de Jeanne d'Arc..... | 66 |
| 38. 39. 40. 41. | Cendrillon (Conte)..... | 68 |
| 42. | <i>La Soupe du soir</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 76 |
| 43. | La Marmite qui bout..... | 78 |
| 44. | La Galette lorraine..... | 79 |
| 45. | La Dinette de la Poupée..... | 80 |
| 46. | Poum et son grand cousin Step..... | 82 |

| Nos | | Pages |
|-------------|---|-------------------------------|
| 47. | Le Crêpes de mère Barberin..... | Hector MALOT 84 |
| 48. | Le Retour de Barberin | Hector MALOT 86 |
| 49. | <i>La Roulotte</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 88 |
| 50. | Le Vagabond | Jean RICHEPIN 90 |
| 51. | Les souliers du Vagabond | Fanny CLAR..... 92 |
| 52. 53. 54. | La Troupe du Signor Vitalis..... | Hector MALOT 93 |
| 55. | <i>Le Facteur</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 98 |
| 56. | La Bergerie de Petit-Pierre..... | Anatole FRANCE..... 100 |
| 57. | Léopoldine | Victor HUGO..... 101 |
| 58. | Le Père et la Fille..... | Victor HUGO..... 102 |
| 59. 60. | Le Retour d'Ulysse..... | HOMÈRE..... 104 |
| 61. | <i>Le Bonhomme Hiver</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 108 |
| 62. | Ceux qui souffrent de l'hiver | Eugène LE ROY..... 110 |
| 63. | Le Vent de la Mer | Victor HUGO..... 111 |
| 64. | Les Soirées d'Hiver | Henri BACHELIN..... 112 |
| 65. 66. | Le Loup du Père Pastourelle | Emile MOSELLY..... 114 |
| 67. | <i>La neige tombe</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 118 |
| 68. | Le Réveil de Fritz..... | ERCKMANN-CHATRIAN 120 |
| 69. | Les Nuits de tempête..... | Victor HUGO..... 123 |
| 70. 71. | Le brave chien Buck..... | Jack LONDON..... 124 |
| 72. | <i>Au coin du feu</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 128 |
| 73. | Autour de la lampe..... | André LICHTENBERGER 130 |
| 74. 75. | Le grand feu dans le pré..... | Ernest PÉROCHON..... 132 |
| 76. 77. 78. | Un Conte de veillée : Polichinelle... | Octave FEUILLET..... 136 |
| 79. | <i>La Ronde des métiers</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 142 |
| 80. | Le Menuisier Guillaume | Fanny CLAR..... 144 |
| 81. | Chez le Maréchal..... | ALAIN-FOURNIER..... 145 |
| 82. | Le père Lunettes..... | Henri BACHELIN..... 146 |
| 83. 84. | Le petit Poucet et les Oies..... | Selma LAGERLÖF..... 148 |
| 85. | <i>Les Ouvriers de la Maison</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 152 |
| 86. | Les Bûcherons..... | Louis HÉMON..... 154 |
| 87. | L'Aumône du Chêne | Jean RAMEAU..... 156 |
| 88. 89. 90. | Le petit Poucet et les Ecureuils..... | Selma LAGERLÖF..... 157 |
| 91. | <i>Les Bruits et les Cris de la rue</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 162 |
| 92. | Les trois Cousins..... | LAMARTINE..... 164 |
| 93. | Sur la Route | Jules RENARD..... 165 |
| 94. | Le vieux Chemineau..... | Jean RICHEPIN..... 166 |
| 95. 96. 97. | Croc-Blanc, le jeune loupveteau gris. | Jack LONDON..... 168 |
| 98. | <i>Voici le Printemps et les fleurs</i> (Vocabulaire et lecture)..... | 174 |
| 99. | En promenade..... | Lucie DELARUE-MARDRUS.. 176 |
| 100. | Le Printemps..... | André THEURIET..... 178 |
| 101. | La Princesse endormie..... | Maurice BOUCHOR..... 179 |

| Nos | | Pages |
|----------------|---|-------|
| 102. 103. 104. | La Belle au Bois dormant..... | 180 |
| 105. | <i>Le Chien de Berger</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 186 |
| 106. | Une Partie de chasse..... | 188 |
| 107. | Le Lion devenu vieux..... | 189 |
| 108. | Le petit Chien..... | 190 |
| 109. | La Joie de Line..... | 192 |
| 110. | Une terrible rencontre..... | 194 |
| 111. | Renard et Ysengrin..... | 196 |
| 112. | <i>Chien et Chat</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 198 |
| 113. | Le petit Chat..... | 200 |
| 114. | La Souris..... | 201 |
| 115. | Moumoutte blanche et Moumoutte chinoise..... | 202 |
| 116. | La Belette entrée dans un grenier.. | 204 |
| 117. | La mère Chatte..... | 205 |
| 118. 119. | Faluchette..... | 206 |
| 120. | <i>La Poule et les Poussins</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 210 |
| 121. | Le Repas de la basse-cour..... | 212 |
| 122. | Les petits lapins..... | 213 |
| 123. | Les Poules..... | 214 |
| 124. | Le petit Parisien à la campagne.... | 216 |
| 125. 126. | Renard et Chantecler..... | 218 |
| 127. | <i>La Ménagère au marché</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 222 |
| 128. | Le Camelot..... | 224 |
| 129. | La Vente des bœufs..... | 225 |
| 130. | La bonne Vache Roussette..... | 226 |
| 131. 132. | Chacun son métier (Conte)..... | 228 |
| 133. | <i>Le Réveil de la Ferme</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 232 |
| 134. | Les Travaux des Champs..... | 234 |
| 135. | Aurore..... | 235 |
| 136. | Le Loup, la Chèvre et le Chevreau... | 236 |
| 137. | Sûzel trait les vaches..... | 238 |
| 138. 139. | La Vache de Rémi..... | 240 |
| 140. | <i>La Goutte d'eau</i> (Vocabulaire et Lecture)..... | 244 |
| 141. | Renard et Pinçart le héron..... | 246 |
| 142. | La Grenouille..... | 248 |
| 143. | Les Fruits de l'été..... | 250 |
| 144. | L'Été..... | 252 |
| 145. | La Gerbe de blé..... | 253 |
| 146. | Greï-le-Grillon et Jean-le-Loup..... | 254 |
| 147. | Les deux petits Abandonnés..... | 256 |

A LA MÊME LIBRAIRIE

A. SOUCHÉ

Méthode active de Grammaire et de Français

LA
GRAMMAIRE NOUVELLE
ET LE FRANÇAIS

| | |
|--|------|
| au <i>Cours préparatoire</i> , 1 vol. cartonné | 4.50 |
| au <i>Cours élémentaire</i> , 1 vol. cartonné. | 5.70 |
| au <i>Cours élémentaire et moyen</i> , 1 vol. cartonné | 6.90 |
| au <i>Cours moyen</i> , 1 vol. cartonné. | 7.50 |
| au <i>Cours moyen et supérieur</i> (C.E.P.) 1 vol. cart. | 8.50 |

M. FOURNIER

NOUVEAU COURS DE LANGUE FRANÇAISE

Méthode inductive basée sur l'observation

| | | |
|---|--|-----------------------------------|
| <i>Cours Élémentaire</i> 5.70 | | <i>Cours Moyen</i> 7.50 |
|---|--|-----------------------------------|

R. JOLLY

L'ARITHMÉTIQUE
EN RIANT

| | |
|--|------|
| <i>Cours élémentaire</i> , 1 vol. 20,5×14 cartonné | 6. » |
| <i>Cours moyen</i> , 1 vol. 20,5×14 cartonné. | 8.80 |

P. BERNARD et F. REDON

PETITE HISTOIRE DE LA FRANCE
ET DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

| | |
|--|------|
| <i>Cours élémentaire</i> , 1 vol. 20,5×14 cartonné | 6.20 |
| <i>Cours moyen</i> , 1 vol. 20,5×14 cartonné | 8. » |